

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE ES ARTS (LETTRES)

PAR

JEANNINE THIFFAULT

B. Sp. LETTRES (LITTERATURE FRANCAISE)

STYLE ET VALEURS EXPRESSIVES DANS LES
SOIRS ROUGES DE CLEMENT MARCHAND

OCTOBRE 1984

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

AVANT-PROPOS

Les raisons qui nous ont amenée à étudier le style des Soirs rouges ont d'abord été un intérêt très grand — pour ne pas dire une passion — envers tout ce qui touche les procédés d'écriture. Notre intérêt fut comblé lors d'une lecture de cette oeuvre, qui recèle un foisonnement impressionnant de figures de rhétorique. L'auteur a déjà dit: "A parler vague correspond une âme quelconque"¹. Ce parti pris pour une langue truculente, jamais banale, ne se dément pas dans les Soirs rouges. Aussi, nous tenons à exprimer notre admiration pour l'auteur, de même que nos remerciements à notre guide M. Raymond Rivard qui, dans un esprit de tolérance, a encouragé et respecté notre démarche.

En dernier lieu, nous désirons prévenir les lecteurs éventuels que tous les soulignés du Mémoire sont de nous.

1 Clément Marchand, Comment j'en vins à écrire, dans l'Enseignement Secondaire au Canada, Vol. XXI, No 3, déc. 1941, p. 201.

TABLE DES MATIERES

	Page
AVANT-PROPOS.....	i
TABLE DES MATIERES.....	ii
INTRODUCTION.....	1
PREMIERE PARTIE: REPERTOIRE DE FIGURES DE RHETORIQUE DANS <u>LES SOIRS ROUGES</u> .	
<p>Allégorie, p. 7; allitération, p. 8; allusion, p. 19; anacoluthie, p. 21; anadiplose, p. 22; anaphore, p. 23; antanaclase, p. 24; antithèse, p. 25; antitrope, p. 28; antonomase, p. 29; aphérèse, p. 30; apocope, p. 31; apophonie ou alternance vocalique, p. 32; apostrophe, p. 34; apposition, p. 35; arabesque, p. 36; assonance, p. 37; attelage, p. 38; chiasme, p. 39; chosisme, p. 49; comparaison, p. 50; dialogisme, p. 52; ellipse, p. 53; énalage, p. 54; épanalepse, p. 56; épiphore, p. 57; épithète homérique, p. 58; épitrochisme, p. 61; érosion, p. 62; estompement, p. 63; euphémisme, p. 64; fixation ou clou d'or, p. 65; gradation, p. 66; graphisme, p. 67; homéoteleute, p. 68; hypallage, p. 69; hyperbole, p. 70; inclusion, p. 71; inversion, p. 72; kakemphaton, p. 73; licence, p. 74; métaphore, p. 75; métonymie, p. 81; miroir, p. 82; néologisme, p. 83; oxymore, p. 84; parallélisme, p. 86; paréchème, p. 87; paronomase, p. 89; participation ou communion, p. 90; périphrase, p. 91; personnification, p. 92; pléonasme, p. 95; polyptote, p. 96; prétérition, p. 98; prosopopée, p. 99; rimes léonines, p. 100; syndèse, p. 102; synecdoque, p. 104; synesthésie, p. 105; zeugma, p. 107.</p>	
DEUXIEME PARTIE: LE DECHIREMENT CAMPAGNE-VILLE A TRAVERS LE STYLE DES <u>SOIRS ROUGES</u> .	
CHAPITRE I. CARACTERISTIQUES DE LA VIE RURALE.....	109
<p>Résumé, p. 109; introduction, p. 110; solidité de l'habitation, p. 110; pléthore de l'habitation, p. 112; pléthore de l'environnement, p. 114; anthropomorphisme de l'habitation, p. 116; anthropomorphisme de l'environnement, p. 120; les personnages et le travail, p. 122; les per-</p>	

sonnages et l'hédonisme, p. 125; les personnages et l'amour, p. 129; le temps béatifique, p. 133; le départ, p. 135; conclusion, p. 140.

CHAPITRE II. CARACTERISTIQUES DE LA VIE URBAINE.....143

Résumé, p. 143; introduction, p. 144; vétusté de l'habitation, p. 145; hostilité de l'environnement, p. 151; les personnages et le travail, p. 162; fuite dans le rêve et le loisir, p. 169; décrépitude des personnages, p. 174; entre la résignation et la révolte, p. 183; conclusion, p. 192.

CONCLUSION-INTEGRATION..... 197

Oppositions causales du déchirement, p. 197; pérennité de l'oeuvre, p. 201.

APPENDICE: VARIANTES DE QUELQUES POEMES DES SOIRS ROUGES..... 210

Variantes de ponctuation, p. 211; variantes lexicales, p. 214; variantes morphologiques, p. 215; variantes de contenu, p. 216; variantes orthographiques, p. 216; variantes graphiques, p. 217.

BIBLIOGRAPHIE..... 218

INTRODUCTION

Selon Jacques Blais: "On n'a pas assez dit l'originalité ni l'importance des poèmes des Soirs rouges, écrits en ces années difficiles."¹ Cette oeuvre est née à une époque où les gens désertaient la terre, obnubilés par la ville où miroitait le "vil métal", pendant la crise économique des années 30. Il s'agit d'une oeuvre de déchirement puisque ces êtres devaient rompre avec des valeurs ancestrales profondément ancrées en eux. Mais ce qui nous intéresse avant tout, ce n'est pas tant l'aspect sociologique ou historique du recueil, qui a été assez souvent commenté dans divers articles de journaux et revues, mais plutôt sa particularité d'écriture. Comme le signalait Pierre Daix:

Ce qui a tout faussé, c'est que jusqu'ici la critique sociologique comme la critique psychanalytique ont sauté et nié le domaine du langage. Pour Lucien Goldmann ou J.-P. Weber, la liaison est immédiate et totale entre le contenu de l'oeuvre et le donné extérieur sociologique ou psychanalytique. Ce qui, comme nous l'avons vu, est destructeur de l'oeuvre, puisqu'elle se trouve réduite à un donné extérieur dont elle n'est qu'un témoignage non nécessaire.²

Nous avons voulu, délibérément, ignorer les détails de la biographie de l'auteur. Notre but n'était pas de faire le procès intime de sa vie, bien que le "je" soit souvent utilisé, confirmant le caractère lyrique des Soirs rouges. Et dans ce respect de la personnalité de l'écrivain, nous avons évité que notre critique en soit une de sévérité excessive, et nous endossons la pensée d'un Deleuze dans ses Dialogues avec

1 De l'Ordre et de l'Aventure, p. 177.

2 Nouvelle Critique et Art moderne, p. 173-174.

Claire Parnet quand il déclare:

Mon idéal, quand j'écris sur un auteur, ce serait de ne rien écrire qui puisse l'affecter de tristesse... penser à l'auteur sur lequel on écrit... Rapporter à un auteur un peu de cette joie, de cette force, de cette vie amoureuse et politique, qu'il a su donner, inventer. Tant d'écrivains morts ont dû pleurer de ce qu'on écrivait sur eux".³

Comme la littérature est "d'abord oeuvre de langage"⁴, nous choisissons d'éclairer les Soirs rouges au moyen d'une méthode d'analyse stylistique des procédés. Nous nous inspirons de la technique de Léo Spitzer sans pourtant y souscrire d'emblée; le célèbre critique disait lui-même: "Ne me suis pas, telle devrait être l'inscription gravée sur chaque édifice d'enseignement."⁵ Nous essayons par ailleurs, de rajeunir cette méthode en puisant dans le récent ouvrage de Henri Morier⁶, les notions les plus modernes eu égard aux figures de style. Pour connaître en quoi consiste la démarche spitzérienne, laissons parler Starobinski, son préfacier:

Apercevoir un écart stylistique par rapport à l'usage moyen; évaluer cet écart, qualifier sa signification expressive; concilier cette découverte avec le ton et l'esprit général de l'oeuvre... Tel est le mouvement que s'assigne au départ la critique spitzérienne.⁷

Nous commençons par établir un "Répertoire de figures de rhétorique" qui constituera notre corpus de base. "On devrait en fait embrasser tous les traits stylistiques qui peuvent être observés chez un auteur donné..."⁸ Après lecture et re-lecture de ce corpus, nous choisissons les détails en fonction de leur "micro-représentativité", leur "façon d'énoncer déjà, au niveau de la partie, ce qu'énoncera l'oeu-

3 p. 142.

4 Selon Genette, dans Figures, p. 141.

5 Etudes de style, p. 29.

6 Dictionnaire de poétique et de rhétorique, paru en 1981.

7 Etudes de style, p. 19.

8 Ibid., p. 61.

vre entière."⁹ En convenant que le sens le plus naturellement admissible (sens obvie) est le déchirement campagne-ville ressenti par ces êtres, nous découvrons que le style possède sa géométrie inconsciente, et que très souvent l'expressivité des figures, à l'insu même de l'écrivain, vient étayer le sens global de l'oeuvre. En ce sens, Ullmann souligne que "C'est dans la poésie que l'on trouve l'expressivité phonique à l'état le plus pur."¹⁰

Cependant, lorsque nous abordons la question des figures, une objection surgit inévitablement: "Mais l'auteur n'a pas pensé à tout cela en écrivant son oeuvre?" Bien sûr que non, mais son inconscient y a pensé lui. Même s'il les ignore, l'écrivain ne peut nier la présence des figures, comme l'aveugle ne peut nier l'existence de la lumière.¹¹ De plus, en nous intéressant à celles-ci, nous répondons à un souhait exprimé par Umberto Eco: "... l'esthétique doit s'intéresser davantage aux manières de dire qu'à ce qui est dit."¹² Après une observation rigoureuse de ces figures, nous essaierons de discerner ce que Bally nomme les "valeurs expressives", de même que nous ferons ressortir les réseaux associatifs ou "correspondances télescopiques", selon les termes de Genette. Somme toute, il s'agira de faire "apparaître le lien entre des significations obvies et des significations latentes."¹³ Nous ne répugnerons pas à l'occasion, de faire étayer nos découvertes par la science récente: "Je verrais... quelque chose d'exemplaire dans l'impossibilité, pour le savant, de s'en

9 Ibid., p. 28.

10 Précis de sémantique française, p. 108

11 Durant un cours de Création en Poésie donné par Gatien Lapointe, Session Hiver 1978 à Drummondville pour l'UQTR, nous avons signalé la symbolique du chiasme dans le texte d'un confrère étudiant, et Gatien Lapointe, avec ce don d'émerveillement qui le caractérisait, s'exclama: "Comme c'est intéressant, je ne connaissais pas cette figure!" Son étonnement s'accrut davantage quand nous lui avons appris que son Ode au St-Laurent en était rempli...

12 l'Oeuvre ouverte, p. 82.

13 Serge Doubrovski, Pourquoi la nouvelle critique, p. 192.

tenir à sa seule science, dans la fougue qui lui fait rompre les barrières "disciplinaires"... ¹⁴, soutient Starobinski.

Certains ne verront peut-être cette méthode que sous l'angle d'une vaste entreprise de dissection. Dans cette optique, devrions-nous également considérer le travail du ciseleur de verrière, ou la courte-pointe de l'artisane comme une oeuvre de destruction ou une oeuvre de construction? N'est-ce pas, après tout, le produit final qui compte? Nous croyons par la stylistique, apporter un éclairage renouvelé aux Soirs rouges. Tel que stipulé ci-haut, plusieurs articles furent écrits sur l'oeuvre, cependant, aucun ne s'est penché explicitement sur le style, qui en vaut la peine selon nous.

Si l'on passe au plan proprement dit du Mémoire, il porte comme grand titre: "Style et valeurs expressives dans les Soirs rouges de Clément Marchand". Il se divise en deux parties; la première se veut un "Répertoire" le plus exhaustif possible des figures de rhétorique, lequel a constitué notre corpus de base. Pour des raisons pratiques, nous donnons en tête de pages les définitions qui nous sont apparues les plus claires, les plus concises, tirées des divers documents consultés, mais dont la grande majorité a été puisée dans l'ouvrage de Henri Morier, Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique (1981). Evidemment, les mêmes extraits de vers peuvent réapparaître sous les divers titres, car nous arrivons parfois à déceler trois ou quatre figures dans une même courte citation: figures de formes, de pensées, ou de sonorités, et sur ce plan de la diversité, l'écriture des Soirs rouges excelle.

Dans la seconde partie, nous élaborons sur les valeurs d'expression venant souligner le déchirement campagne-ville, tel qu'il se dépeint dans le recueil. Pour mieux mettre en relief ce qui oppose ces deux entités, nous consacrons un

¹⁴ Etudes de style, p. 13.

premier chapitre aux "Caractéristiques de la vie rurale" et un second chapitre aux "Caractéristiques de la vie urbaine". Nous aurions aimé octroyer une importance matérielle comparable (en nombre de pages) à ces deux chapitres, rejoignant ainsi un certain idéalisme de la forme, mais en plaçant notre étude sur un lit de Procuste, nous risquions de perdre en qualités de fond ce que nous gagnions en qualités de forme. Il a fallu choisir. Du reste, il faut convenir que l'auteur des Soirs rouges accorde lui-même une importance matérielle beaucoup plus importante aux descriptions urbaines; en cela, nous demeurons cohérente avec l'oeuvre.

Notre hypothèse de recherche aurait pu se formuler par une question: en quoi le style des Soirs rouges reflète-t-il le sens des Soirs rouges? Dans une conclusion-intégration, nous confronterons les principales oppositions qui existent entre la réalité rurale et la réalité urbaine, causant par le fait même ce drame du déchirement chez les personnages, et en dernier lieu, nous tenterons de discerner la pérennité de l'oeuvre concernée, tant sur le plan stylistique que sur le plan des idées.

PREMIERE PARTIE

REPertoire de figures de rhétorique dans Les Soirs Rouges

ALLEGORIE

C'est une métaphore largement développée.

A. Benoit

Ex. :

Qu'importe, j'ai largué pour cette boue mes voiles
Et, jeune et vain je cingle à travers ce remous
Qui submerge les forts et corrompt la chair veule.
p. 78

Je lutte, le sol fuit, le flot qui roule et gronde
Me fond à lui, m'entraîne et me plonge, nerveux,
Parmi la volupté qui bout au coeur du monde. p. 81

Le choeur des anges noirs, d'une multiple voix,
Proclamant dans le soir l'avènement des lèvres,
Glorifie cet immense et tragique désir. p. 81

La Bête sur le front de la ville est assise
Et contemple la nuit secouée de courts spasmes
Et dont les jardiniers, parmi les vignes d'or,
Remuent un sol d'où sort une touffeur de miasmes.
p. 81

Mais, Seigneur, puisqu'enfin ton souffle de
tempête
A chaviré ma barque et broyé mon orgueil
Puisqu'a sonné le glas de ma jeunesse en fête,
Aboli, je reviens quêter la paix du coeur p. 83

ALLITERATION

...répétition d'une même consonne au début ou à l'intérieur des mots pour imiter un bruit.

A. Benoit

Répétition de consonnes, notamment des consonnes initiales, mieux perçues et souvent mises en évidence par l'accent affectif.

H. Morier

Ex. :

- R) décroître, à l'horizon des gerbes,
les sourds roulements des chars... p. 9
- M) Nous sommes revenus par le même chemin,
Mais le son de nos voix... p. 10
- F) Il faut qu'en la fraîcheur des fenêtres décloses
p. 10
- R) La serrure mordue par la rouille est rebelle,
Et les gonds sont rétifs, mais ma main se rappelle
L'effort... p. 11
- M) ... mais ma main se rappelle p. 11
- S) ... jadis ils cédaient en grincant. p. 11
- S+Z) A posé sur les huis ses avides scellés, p. 12
(Allit. de sifflantes s+z)
- S) C'est comme si soudain, les choses renaissaient
Sous la magique main... p. 13
- GR+R) N'entends-tu pas grincer les portes
Et crier les poulies et gémir les citernes p. 14
(Harmonie imitative du grincement: gr-r-r...)
- T) Tirons vers l'âtre éteint cet antique fagot p. 15
- M) Intimement mêlée à nos chairs confondues, p. 17
- V) Après avoir vécu mon rêve... p. 21
- T) Et lorsque j'aurai bu tes vins tumulteux
Et partagé l'incertitude de tes gueux, p. 23

- S) Qui sifflent au-dessus des fronts unifiés, p. 23
- L) Le blasphème et les pleurs s'emmêlent. Les taudis
Branlent sous le pas lourd des allégresses sales
 Qu'apportent les carriers avec l'alcool maudit p. 27
- D) ... conçus durs de derme et de chair p. 30
- L) La ville les roula dans son grand tourbillon p. 32
- R) ... les roula dans son grand tourbillon p. 32
- R) C'est une rage morne et fauve qui rougeoie.
La force éclate au creux des poitrines. L'effort
Gonfle les muscles lourds, contorsionne les corps
Et fait gémir la chair que la fatigue broie. p. 33
- R) S'inscrit sous le ciel gris en graphiques de fer.
 p. 34
- T) Dont sont empreints les traits de tes masques tannés.
 p. 37
- T) Ta tête lasse où veille une attente tragique, p. 38
- R) Le sourd désir de l'or corrompt le coeur des mondes.
 p. 38
- R) Voici la nuit ardente en la rumeur des gares, p. 43
- V+F) ... que les vents de l'automne
Ont forlancé des murs frimassés des taudis. p. 45
 (Harmonie imitative du vent par les fricatives
 v+f)
- L) Toi qui bientôt mêlas les larmes et les deuils
 p. 46
- R) Nous irons, emportés par des souffles de haine,
Vers les centres nerveux de la ville où naguère,
Attirés par l'appât trompeur d'un vil métal,
Nous vinmes, confiants, étreindre nos misères
Et heurter notre rêve à ton grand coeur brutal.
Nous crierons notre audace à qui voudra l'entendre
Et, ruinant l'orgueil des élégants faubourgs,
Nous abattrons les toits, nous faucherons les tours.
Nos hordes rouleront, laissant l'affreux dégoût
Derrière elles flotter au clocher des églises
Qui, seules dans la nuit, seront encor debout.
Et quand tout fumera sur tes anciennes cloires,
Quand, de tes flancs troués, crouleront les trésors
Dont se souillent les maines rougies par les victoires,
 Lorsque l'aurore, entre tes murs démantelés,

Dissipera l'horreur des viles cruautés,
 Alors, nous, tes dompteurs, ayant mâté ton corps
 Et purifié tes chairs vicieuses par les flammes,
 Ivres, nous fouillerons au fond de ta grande âme
 Pour voir s'il reste en elle un peu d'humanité.

pp. 47-48

- F) Frileux parmi le froid qui leur brûle la face, p. 55
- M) Longeant les mêmes seuils et les mêmes murs gris,
 Ils vont mal assurés... p. 55
- GR+R) Le grincement d'un rail irrite le silence. p. 61
- R) Les regards demeurèrent hauts un moment p. 63
- S) Sur le banc, les menus corps se trémoussent.
 Holà! ces messieurs seront en retard! p. 65
- M) M'enfuir des mythes et des thèmes (sic)
 Qui veillent au fond de moi-même;
 Jaillir des normes amassées
 Au cercle étroit de mes pensées! p. 71
- F+V) Déferle en flots vivants la foule aux mille voix,
 (Allit. de fricatives: f+v) p. 74
- R) A porter le fardeau qui courbait les ancêtres
 Et dont les veines bleues ne roulent plus le sang
 Qui faisait tressaillir le torse lourd des maîtres
 Et sourdre aux flancs rosés des belles la santé,
 p. 78
- M) Les sifflements aigus, les crissements du fer
 Rythment le tournolement vertigineux des mondes.
 p. 79
- L) Le long des somptueux étalages, les foules
Déferlent, et sous l'or aveuglant des halos
Mille couleurs autour des gratte-ciel s'enroulent.
 p. 80
- T) ... ton étreinte broie p. 82
- M) Et malgré mes tièdes maines, p. 87
- S) Par les sentiers de solitude et de silence, p. 92
- D+T) O le dessin très net de ton jeune visage
Délicatement teint des ors du crépuscule! p. 93
 (Allit. de consonnes apico-dentales d+t)
- S) Nous savions le caprice hostile des destins p. 94

- R) On ne saurait tari la nature sans âge, p. 98
- P) La nuit s'est faite en mes pensees.
Je n'en puis plus de mon silence p. 99
- V) Croyant oufr encor votre dolente voix,
Je rêverai de vous, p. 101
- P) Mais la bouche close au poème
Se décompose en plis amers. p. 107
- S+Z) Et vous, les enivrantes brises,
Qui bruissiez par les sentiers de mousse grise? p. 112
(Allit. de sifflantes: s+z)
- K) Voici que la neige s'éclaire
Au carrefour des clairs minuits. p. 114
- R) Déjà les mancherons de la charrue
Pèsent trop lourd à notre épaule p. 119
- F+V) Ciel maléfique de novembre. Vent mauvais. p. 122
(Allit. de fricatives: f+v)
- F+V) Ventre creve de faim et coeur sevre d'amour, p. 122
(Allit. de fricatives: f+v)
- R) Ventre creve de faim et coeur sevre d'amour,
Le front, les mains rongés d'une mordace rouille
Et poursuivi du bruit des portes qu'on verrouille,
p. 122
- R) Par les chemins bourbeux et noirs, de bourgs en bourgs,
Vers les villages qui reculent. p. 122
- T) O la tristesse de toujours errer p. 123
- M) Quand on a mesure la malice des hommes
Et su l'épais mensonge... p. 123
- S) Se durcisse le masque osseux de l'avarice, p. 123
- F) Au lit sans profondeur des froides feuilles mortes,
p. 123
- S) Voici qu'on s'est assis devant la certitude p. 124
- GR+R) Malgre le pli faux de ta face,
Ta hargne et ton regard où passe
L'intention sournoise,
Malgre le mépris qui grimace
Sur ton front d'horrer et d'effroi,
Nous savons la peur et l'angoisse
Qui rampent comme des limaces p. 127
(Onomatopée du grognement: gr-r-r-)

- R) On verra s'ouvrir chaque porte
Et des formes en jailliront: p. 131
- L) Aux flèches des clochers des laines s'effilochent.
p. 132
- CH) Aux flèches des clochers des laines s'effilochent.
p. 132
- R) Et regardez, là-bas, vers les horizons noirs, p. 132
- S) Voici bramer les vents dont le souffle assassine
L'estivale gaieté... p. 133
- M) Au long des soirs brumeux et des matins moroses,
Les moribonds, qu'un mal intense cloue aux lit,
p. 133
- R) ... les chairs rongés par la tuberculose,
Se disent, résignés, qu'ils ne reverront plus
Danser les juins fleuris au coeur des parcs feuillus.
p. 133
- R) La mort a regagné ses mornes cimetières. p. 134
- R) Elle enterra les corps drapés de noirs suaires.
p. 134
- R) Elle creusa le sol près des rocs tumulaires p. 135
- L) Elle creusa le sol près des rocs tumulaires p. 135
- P) partager pour trois jours
chère, sommeil, propos de toute une famille. p. 141
- P) bière de chêne pesant lourd aux bras tendus,
te voilà sous le porche, allongée par devant
le prêtre en surplis blanc et le porteur de croix.
p. 141
- P) Où se fécondent des pourritures,
La petite ville, aux cerveaux ovipares,
Propose pour les suprêmes nourritures
Ses viviers de vices et de tares. p. 146
- S+Z) Laissez-nous moisir dans la grisaille
Que le sort plaisantin nous octroie. p. 146
(Allit. de sifflantes: s+z)
- T) Toute attentive au bord du songe. p. 149
- G) Gonflé d'une gratuite gloire, p. 150

- T) ... un pli au front têtu,
 Tu te portais au rendez-vous
 Matinal des tâches mineures.
 Passant, peut-être étais-tu
 Commis... pp. 152-153
- S) Ce salut soucieux toujours que n'y paraissent p. 153
- P) Passons le seuil usé
 Par tant de pas
 Qui ne revinrent pas
 Pour avoir tant passé. p. 160
- K) Il est curieux comme à des
 Fréquences capricieuses
 Votre âme vient là, ... p. 164
- S+Z) Ce sont ces choses précieuses, p. 171
 (Allit. de sifflantes: s+z)
- D) Dont le cours indolent descendu des côteaux
 A soudain délaissé l'appui sûr de sa berge p. 172
- CH) ... le coup qui se déchaîne,
 Au lieu de vous échoir, aurait pu me choisir. p. 174
- T) Et cet autre à trogne sanguine p. 175
- S) J'ai su les soirs de solitude et de silence. p. 178
- V) Vos mains de servitude et vos visages laids p. 176
- F) Nous coifferons nos fronts du souffle des tempêtes,
 p. 47
- GR+R) J'entends gincer un mauvais rire
 Au vide austère de mes veilles. p. 99
 (Onomatopée du grincement: gr-r-r)
- F) Filles graciles dont le front
 S'étoilera de feilles mortes. p. 131
- R) Comme j'aurais voulu dans mes mains de ferveur
 Contenir, moite encor, l'aurore aux chairs de fleurs.
 p. 92
- R) Où les rumeurs et les odeurs viennent mourir. p. 52
- P) Et les petites gens agrippés d'ennuis
 Secoueront un peu le poids des soucis p. 53
- 7) Comme chaque soir tout sera changé
 Ce sera l'heure où la gêne est légère
 Et l'on verra passer la joie en robe claire p. 54

- S) Mystère de ces existences repliées! p. 58
- T) et trois petites vieilles têtes
en même temps se sont retournées. p. 62
- R) Les regards demeurèrent hauts un moment
pour mieux conserver l'adorable image; p. 63
- M) Les regards demeurèrent hauts un moment
pour mieux conserver l'adorable image; p. 63
- K) Quant au dernier, on croit qu'il fut portier
dans une académie. p. 63
- P) Le pain que nous rompons à la lueur des lamps
A pris soudain pour nous un goût d'inquiétude. p. 121
- S) A mes sentiers l'asphalte noir se substitue. p. 22
- CH) On dirait qu'un appel chante dans chaque pierre,
Que dans chaque fenêtre un visage s'éclaircisse p. 10
- M) Je me sens le coeur lourd parmi ces choses mortes.
p. 16
- V) Et le peuple avivé par de lascives flammes,
Le peuple veut y mordre avec avidité. p. 78
- K) Clameurs des cuivres fous aux feuillages des squares.
p. 80
- T) Etreignant de ses bras maternels le tumulte, p. 80
- K) Et contemple la nuit secouée de courts spasmes p. 81
- D) J'ai trop erré dans tes dédales de mensonges p. 81
- K) ... ce grand oiseau de proie
Qui, d'un bec virulent, nous crochète les chairs.
p. 82
- S) ... lassé
D'avoir poussé l'esquif sur des mers sans rivages
p. 82
- T) J'ai tenté d'atterrir aux pays fabuleux,
D'atteindre les comptoirs où l'âme se brocante.
p. 82
- K) Le corps ainsi qu'un arc tendu vers l'éphémère,
p. 83
- K) Vers les clairs horizons qu'au loin barrent les
croix. p. 83

- M) J'ai résumé ma force et mon orgueil a su
L'abîme approfondi sous les dormantes vagues. p. 83
- K) J'ai planté mon désir pointu comme une dague
Au cœur du monde, afin qu'il saigne et qu'en son
sang p. 83
- S+Z) Lilas en fleurs
Aux suaves senteurs
Frôlent les seuils comme des brises,
Tandis que les gars, les payses,
Dans les sentiers de mousse grise,
S'en vont, par ce soir de velours, p. 91
- M) Au fond de ma mémoire où le passé s'embrume, p. 92
- T) Tu t'identifiais à la libre nature, p. 94
Prête dans ton printemps à la fécondité. p. 94
- M) Laissant derrière nous la rumeur des humains,
Nos pas rythmés fouleront le chemin p. 95
- R) Ne désirant plus rien hors un désir calmé
Et le serein oubli de mes vaines pensées, p. 97
- M) ... la caresse
Du matin lumineux mettra sur notre chair
Le signe d'une fête... p. 96
- T) Et qu'au fond de tes nuits un troublant univers
Hante ton être et l'exaspère. p. 96
- P) Partons, tu m'apprendras les ruses de l'amour.
Je me perdrai au fond de tes prunelles sombres, p. 97
- Z) Et de saisir le jeu des clartés et des ombres p. 97
- R) Quand nous écouterons la rafale gémir
Le soir, dans le brasier des feuilles vermillonnes,
p. 97
- P) Je guiderai tes pas vers les pourpres automnes. p. 97
- TR) ... la transparence d'ambre
Et ce trille éperdu qui fuse à la fenêtre, p. 98
(Harmonie imitative du "trille" de l'oiseau)
- M) O mes mains, allumez la lampe!
Autour de moi, nul bruit. p. 99
- P) Triste, je ne veux plus savourer la douceur
Dont sont empreints les soirs sirupeux du village.
Les couchants empourprés... p. 101

- M) Quand même j'irai seul m'asseoir comme autrefois
p. 101
- P) Il éprouvait des lendemains
Charmés de hampes somptuaires p. 102
- D+T) Hélas! le tendre vert des pousses
La grâce impubère des plants,
Sitôt venu le juin dolent,
S'étiolaient en terre rousse. p. 103
- CH) Sur tes cheveux ornés d'une fleur blanche
Le feu moiré des enseignes chatoie.
En ton être s'épanche la joie
Dont est prodigue ce soir de dimanche. p. 104
- T) Enchantement trouble de cette fête
Qui découvre en toi l'errante conquise!
Comme d'instinct, ta jeunesse est apprise
Au rythme ardent dont la foule est en quête! p. 104
- K) Puisqu'il semble qu'autour de toi, sans cause,
Il faut que les nombres s'empressent. p. 104
- T) Tous ces charmes se sont flétris
En même temps que ta jeunesse.
La nostalgie des dons repris
A cerclé ton front de tristesse. p. 107
- M) ... les cheminées
Frileuses, fument dans le matin hiémal. p. 113
- F+V) Et les rêveuses fiancées,
Aux fenêtres penchées,
Regardent s'effeuiller...
...
Les multiples rosiers de neige... p. 113
- S) Par mes racines aux longues sinueuses,
J'ai sucé le sang de la terre. p. 116
- F+V) J'ai puisé le réveil de mes sèves
En la vertu viride (sic) et neuve des aubes.
Voici que mon cerveau feuillu se ramifie
Sous la poussée yéhémente des sucs. p. 116
- S) Et je me dresse, me hérisse, puissant et lourd,
Vers le ciel embrasé. d'astres. p. 116
- Z+S) Et sous la ronce des sourcils
Se reflète en nos yeux l'azur gris-bleu des aubes.
p. 119
- G=7) Car j'arrive, mangé, des atroces géhennes, p. 123

- R) J'accours des métropoles de la haine
Dont s'exaspère la rumeur au fond des soirs. p. 123
- T) Et pourtant, voici tomber le soir d'automne. p. 124
- K) En l'écussonnement des plaques d'argent clair! p. 138
- P) la voyez-vous qui, d'outil
essaie de se hausser au rang d'un personnage
et d'accaparer même un peu du fol prestige
dont aime à se parer la mort prodigieuse? p. 138
- P) et la voilà qui parade en grand apparat
escortée sous la pluie
par le dandinement de cent chapeaux de soie. p. 138
- V) La petite ville, aux cerveaux ovipares, p. 146
- P) Pourchassé par l'ire des bégueules,
Le plaisir a voilé son visage. p. 146
- G) Je vague et flotte et ne vois guère
La ville lasse et sa grimace p. 149
- D+T) Me suis-je dépris de l'utile
Et du tricot de l'habitude; p. 149
- M) Je récapitule en moi-même
Les dons qui me rendent aimable
Et ne sais plus si je ne m'aime
D'un amour indéfinissable. p. 150
- T) Je note ici l'exactitude ponctuelle p. 152
- P) Il vous a paru si doux
Que vous n'avez point pris garde. p. 155
- K) Pendant qu'il esquissait — d'une âme familière —
Un prompt acquiescement qui n'était qu'imposture. p. 156
- P) O frères retrouvés qui ne prîtes point garde
Au pli désespéré de ma face hagarde, p. 172
- M) Malgré qu'au frôlement de vos âmes fermées
Mon âme dut paraître inquiète et troublée, p. 172
- M) Il faudra que ma chair se plie aux servitudes
Des machines, dans la rumeur des dynamos, p. 173
- T) Celui qui torturait aux commissures
Un éternel mégot toujours éteint p. 174
- K) ...c'est un parc recuit
Qui l'accueillait chaque dimanche, p. 175

- B) Et ces gestes fripés qui naissent de vos bras
 Dans le bleuissement des aubes de décembre, p. 177
- M) ... et le lambeau d'azur
 Où stagnent, emmêlées, les fumées et les brumes.
 p. 177
- M) J'ai suivi le troupeau des hommes au pas lourd
M'intégrant à leur rythme amorphe... p. 178
- P) rentiers à quatre sous, ô quantités négligeables
 dont le monde est fort peu préoccupé. p. 63
- K) Il y eut encore quelques cercueils
Qu'il fallut suivre,... p. 67
- K) Les grues s'inclinent vers les docks
 Et sur les quais croulent les stocks p. 70
- V) Les enseignes...
 Arrosent de clartés le vaisseau vagabond
 Du peuple ivre, qui vogue au son de la musique. p. 77
- K) Car voici qu'une loi de lésine consume
 La pitié qui chantait naguère à chaque seuil. p. 38
- S) Redistribue la part de sueur et de sang
 Dont nous fûmes surpris par un mensonge adroit. p. 46
- T) Alors, nous, tes dompteurs, ayant mâté ton corps p. 48

ALLUSION

Figure consistant à dire une chose avec l'intention d'en faire entendre une autre. Littéré distingue des allusions historiques, mythologiques, nominales et verbales...

H. Morier

Ils sont des rois déchus. p. 28
(Allusion à l'oeuvre d'Alfred Desrochers)

Il s'en était allé vers les villes de flamme
Dont se coiffent le soir, les lointains golgothas.
p. 35
(Allusion nominale et biblique)

Je suivrais le chant des sirènes p. 72
(Allus. mythologique)

... le vaisseau vagabond
Du peuple ivre, p. 77 (Allus. au Bateau Ivre, Rimbaud)

Me voici dans tes bras roux et tentaculaires. p. 78
(Allus. aux Villes tentaculaires de Verhaeren)

FLEURS MALADES, titre, p. 102
(Allus. aux Fleurs du Mal de Baudelaire)

Et certains jours (sais-je pourquoi?) je me suis pris
À rire sans raison jusqu'à ce que ma joie,
Interdite, s'affaisse et dans un pleur se noie. p. 178
(Allus. à la Romance du Vin de Nelligan)

les voluptés allument - Flambeau néronien - le
front las des minuits. p. 27
(Allus. historique à Néron)

Et l'on eut dit parfois qu'à des titans pareils
Ces hommes moissonnaient les cheveux du soleil. p. 31
(Allus. mythologique)

Tandis que tu repais tes féodaux d'un jour p. 46
(Allus. historique)

et les chapeaux de soie en sont réduits, ma foi,
à se coiffer les uns les autres. p. 59
(Allus. biblique)

Un oeil rouge a foré l'épaisseur des ténèbres. p. 117
 (Allus. mythologique au Cyclope)

Je suis ce marinier des ondes illusoires
 Qui, n'ayant pour pivot qu'un téméraire orgueil,
 Secoua l'ancien joug des bonheurs dérisoires,
 Pour cingler dans les eaux que peuplent les sirènes.
 (Allus. mythologique) p. 82

Le vent corne sur les enseignes,
 S'ébroue autour des cheminées
 Et, de ses mains folles, dépeigne
 Les chevelures de fumée.
 (Allus. mythologique au Minotaure) p. 150

Cet air de bon disciple en a trompé plus d'un. p. 156
 (Allus. biblique)

ANACOLUTHE

Rupture dans la construction d'une phrase, ...
Dict. de Linguistique

Ils eurent un moment de stupide vertige
Quand, déserteurs, le vent de la ville les prit.
p. 32

... Leurs poings se crispent vers
La norme qui les courbe et, gnômes, les absorbe
Comme un astre sanglant... p. 34

ANADIPLOSE

Figure de pensée consistant dans la reprise (au début d'une phrase, d'un vers, ou d'un membre de phrase) d'un mot qui se trouvait à la fin ou presque à la fin du vers ou de la phrase précédente.

H. Morier

Qui, dans sa barbe, rumine sa vie,
Sa vie sans intérêt et qui s'ennuie. p. 53

Elle s'est tue, la ritournelle,
La ritournelle de la pluie p. 112

les cloches musicales
rythment affreusement la marche de la mort,
de la mort fastueuse et haute qui s'amène p. 140

ANAPHORE

Figure qui consiste à répéter un mot au début de plusieurs vers, phrases ou membres de phrase.

H. Morier

C'est la voix claire du passé,
La même qui charmait les soirs de ton enfance,
La même qui semait par tout l'ancien domaine
L'émoi des vieilles cantilènes. p. 14

Ils ont plié l'acier rebelle, ils ont tordu p. 33

— Comme il s'est détaché du cadre de ses morts,
Comme il n'appartient plus au sol qu'ils labourèrent —
p. 36

Vois nos yeux s'allumer des hantises du pain.
Vois la pâleur osseuse et jaune de nos joues p. 45

Vers toi, vers les foyers opulents où l'or luit,
Vers tes hôtels de quiétude et de lumière p. 47

Nous secouerons le joug qui fit courber nos têtes.
Nous coifferons nos fronts du souffle des tempêtes,
p. 47

Avec des mains usées à servir les machines,
Avec des yeux emplis de l'horreur des usines, p. 121

Bière, — ô compartiment de l'ultime voyage, —
bière de chêne pesant lourd aux bras tendus, p. 141

Nos visages ont pris la couleur de la terre
Nos doigts nouveaux, on les dirait des branches...
Nos lèvres jointes qui se taisent p. 119

Malgré notre silence ils nous ont quitté.
Malgré notre douceur nous les avons perdus. p. 119

La mort sur son passage a semé mauvais sorts;
La mort a regagné ses mornes cimetières. p. 134

Le triomphal éclat de ce matin présage
Le trouble de la nuit angoissée de mystère. p. 98

ANTANACLASE

Figure dans laquelle le mot répété change de sens.

H. Morier

Et son accent tranquille et ferme
 Emeut le calme de la ferme. p. 13

Tu nous dois ce pain blanc qui moisit dans tes caves
 Et ces flambées d'alcool qui rallument l'oeil cave.
 p. 46

Mais tous s'entendent sur ce fait:
 le monde est assez mal fait. p. 65

La solitude et le silence
 Montent la garde à ma croisée.
 Je me tiens là, les mains croisées, p. 99

Et les soleils fondus à l'ombre des allées,
 Où s'en sont-ils allés? p. 112

Passons le seuil usé
 Par tant de pas
 Qui ne revinrent pas p. 160

ANTITHESE

Figure par laquelle on établit un contraste entre deux idées, afin que l'une mette l'autre en évidence.

H. Morier

Serait-ce enfin l'éveil des choses mortes? p. 14

Leurs prunelles ont lui très doucement dans l'ombre.
p. 17

Célébrer leur clair triomphe sur la mort. p. 17

Eux, les maîtres repus des petits territoires, p. 31

Autonomes hier, puissants et débonnaires,
Les voilà déconfits, besoigneux, réfractaires, p. 32

De son clair souvenir elle peuple leurs nuits. p. 32

Ainsi, le front rayé d'éblouissants éclairs,
Manoeuvrent-ils, au fond des nuits imprécatoires,
p. 34

Parfois le prolétaire au fond de l'atelier
Se ressouvient du temps de sa jeunesse claire
Et son front, qu'embrunit la tâche, se libère
Des lignes dures qu'y croisa le noir poussier. p. 35

La pitié qui chantait naguère à chaque seuil. p. 38

En des hymnes vengeurs et des plains-chants brutaux,
p. 39

Voici étinceler de brusques soleils d'or
Autour des noirs clochers... p. 43

Ecoute le grand cri qui gémit jusqu'à toi. p. 44

O ville de mensonge en qui nous avons foi p. 46

Planer ta voix mielleuse et lourde de mensonges.
p. 47

Et des fards ardents sur leurs joues flétries. p. 52

A part le soulier fin de chevreau fendillé p. 57

D'ailleurs le moindre geste paraîtrait
démessuré dans ce silence
que d'heure en heure trouble un mot. p. 58

Las! mouvement vainqueur et bienfaisant,
Une torpeur insidieuse te remplace p. 60

D'où vole lourdement le poussier des cerveaux p. 77

Et tant vibrent à l'oreille d'appels puissants,
Qu'un sourd affolement naît... p. 77

Et de saisir le jeu des clartés et des ombres p. 97

Le triomphal éclat de ce matin présage
Le trouble de la nuit angoissée de mystère. p. 98

Personne n'est venu me dire
Les mots qui chantent à l'oreille.
J'entends grincer un mauvais rire
Au vide austère de mes veilles. p. 99

Ne plus rêver d'hier, méconnaître demain
Et comme me saouler de ta chère présence. p. 100

Parmi les feux triomphateurs des ombres, p. 105
Ta rumeur a troublé le sommeil de nos champs. p. 120

Voici qu'un feu de lampe éclaire
La table sous les poutres sombres. p. 126

Par la Toussaint qui glorifie
D'humbles saints que mémoire oublie, p. 131

De telle joie ou de tel souci que reflète
Ta face vague encor, p. 154

Cet air de bon disciple en a trompé plus d'un. p. 156

Et son beau regard aux feux durcis, p. 157

Les frontières de sa morne joie, p. 158

Pour quelques joies, combien de deuils? p. 160

Espoir tant de fois abusé p. 160

L'austérité gaillarde et sage p. 169

Sans me manifester tendresse ni dédain, p. 172

Et le doux réconfort, en mon accablement, p. 173

Nous mettrons en commun la peine et le plaisir,
p. 174

Qui dans un corps énorme et lourd
 Abritait une âme enfantine
 Où nichait quelque tendre amour. p. 175

Ô, dans la fumée des minuits,
 Le feu voyant de sa prunelle! p. 176

J'aurais voulu poser sur un nuage blanc
 Mes yeux, las du rappel incessant du bitume p. 177

Et qu'il vaut mieux ne pas promettre au lendemain
 Le renouveau des dons offerts à l'aujourd'hui. p. 94

Où le joyeux drelin de la monnaie s'est tu, p. 59

Un prompt acquiescement qui n'était qu'imposture,
 p. 56

Toute raison défaille et tout désir s'accroît. p. 81

Car au moment peut-être où nos lèvres taisaient
 Le rituel aveu qui crie en tout amant, p. 94

ANTITROPE

...désigne collectivement l'ironie, le sarcasme et l'euphémisme.

Littré, cité par Dupriez

LES BOUTIQUIERS (extraits)

Ils ont de drôles de faces lunaires:

.....

Et ne dirait-on pas que la veste souffrante,
en laquelle verse une panse lâche,
s'inquiète un peu plus chaque jour de son rôle? p. 58

De tous ceux-là, hélas, plusieurs qui sont gâteaux
et qui partagent leurs journées interminables
entre la chambre morne et le petit endroit. p. 59

et les chapeaux de soie en sont réduits, ma foi,
à se coiffer les uns les autres, p. 59

DANS UN PARC (extrait)

ils font partie du stock inutile des sages,
et c'est en raison de cette qualité
qu'assis à même un banc du parc,
le menton appuyé sur la canne,
ils vaticinent à tour de rôle, p. 64

FIN D'HIVER (extrait)

Malgré rhumes et corizas,
Chacun se disait à soi-même
Qu'il faisait bon de n'être pas
Celui qu'en sa bière de chêne
On voyage vers l'Au-delà. p. 68

LA MORT ELEMENTAIRE (extrait)

Et tenant le volant, rigide et grave,
le chauffeur élingué

.....

le voyez-vous qui, d'outil,
essaie de se hausser au rang d'un personnage
et d'accaparer même un peu du fol prestige
dont aime à se parer la mort prodigieuse? p. 138

ANTONOMASE

Figure par laquelle on remplace: a) un nom commun par un nom propre, ou b) un nom propre par un nom commun.

H. Morier

Il s'en était allé vers les villes de flamme
Dont se coiffent le soir, les lointains golgothas.
p. 35

APHERESE

L'aphérèse est un changement phonétique qui consiste en la chute d'un phonème initial ou en la suppression de la partie initiale (une ou plusieurs syllabes) d'un mot.

Dictionnaire de Linguistique

Las! mouvement vainqueur et bienfaisant,
une torpeur insidieuse te remplace p. 60

Sitôt venu le juin dolent p. 103

APOCOPE

Retranchement d'une lettre ou d'une syllabe à la fin d'un mot.

H. Morier

L'humble croix de bois noir orne encor la cloison.
p. 16

Leur torse, où flambe encor la native vigueur. p. 33

La vie encor transie hésite à remuer. p. 56

Evoquerais-je encor celui p. 176

Que faut-il faire! Encor marcher, p. 179

APOPHONIE ou ALTERNANCE VOCALIQUE

Phénomène de phonétique qui consiste en une modification de timbre...

H. Morier

en la grisaille qui l'embrouille; p. 12
/ajə/ /ujə/

Car voici que vacille en moi la flamme usée p. 22
/vwasi/ /vasij/

Des lames sous le feu qui leur brûlait la face. p. 33
/lə fə/ /la fas/

Voici planer le vol de l'ombre sur la ville. p. 77
/lə vɔl/ /la vil/

Le soir...
Illumine l'amas des foules qui défilent p. 77
/de ful/ /defil/

La vie éclate au clair de la nuit triomphale. p. 80
/eklat/ /o klɛr/

Déjà s'en vient l'automne /otɔn/
Aux tons de rouille et d'ocre. p. 90
/otɔ̃/

Passait — fleur de soleil — sous les lourdes ramures.
/sɔlɛj/ /su lɛ/ p. 92

Prête dans ton printemps à la fécondité. p. 94
/prɛtə/ /prɛ̃tɑ̃/

Et les soleils fondus à l'ombre des allées, p. 112
/za lɔ̃br/ /dɛzale/

Laissant derrière nous la rumeur des humains, p. 95
/la rymœr/ /dɛzymœ̃/

Impureté, tu nous as pris le sang /sɑ̃/
Qui combattait au sein de nos tristes villages. p. 120
/sɛ̃/

Les lucarnes coiffées
De mols bonnets /bɔ̃nɛ/
Avec leur air de bonne fées, p. 112
/bɔ̃nɛ/

et quel écho parvient à ces minces oreilles p. 58
 /ekɛl/ /eko/

Je rêve aussi d'un pur départ, p. 71
 /dœ̃pyr/ /depar/

Je contemplais ce don de toi, cette ferveur
 Si neuve, si naïve et toute confiée p. 94
 /si nəv/ /si naiv/

Le vent des espaces et les leurres /loʁr/
 Du monde furent bannis de l'aire /lɛr) p. 146

Qui forment le dessin, changeant de ton désir. p. 97
 /dɛsɛ̃/ /dezir/

Qu'importe, j'ai largué pour cette boue mes voiles
 /vwal/
 Et, jeune et vain, je cingle à travers ce remous
 Qui submerge les forts et corrompt la chair veule.
 /vəl/
 pp 78-79

APOSTROPHE

... interpellation d'une personne ou d'une chose.

A. Benoit

O ville, maintenant, rends-nous notre vigueur p. 46

O ville, me voici, t'offrant mes royautés, p. 78

O mes mains, allumez la lampe! p. 99

Où êtes-vous, frêles bonheurs, p. 112

Où êtes-vous ruisseaux, p. 112

Impureté, tu nous as pris le sang

Qui combattait au sein de nos tristes villages.p. 120

Cloches, sonnez dans la nuit bleue.

Qu'on vous entende à cent lieues. p. 131

APPOSITION

... mot ou groupe de mots qui, placé à la suite d'un nom, désigne la même réalité que ce nom, mais d'une autre manière... p. 44

Dict. de Linguistique

(Morier distingue l'apposition dextrogyre de l'apposition lévogyre selon que le comparant est situé à droite ou à gauche du comparé).

Dict. de Poétique et de Rhétorique
p. 702

C'est là que nos aïeux — race de laboureurs — p. 11

... les voluptés allument
— Flambeau néronien — le front las des minuits.
p. 27

Enfantent, fruits exacts, les aubes de victoire! p. 34

Nous bondirons vers toi, ville immonde, p. 47

rentiers à quatre sous, ô quantités négligeables p. 63

Et moi, ce rejeton des sonores villages
Moi, cet orphelin gourd... p. 78

Montréal, ruche en fièvre p. 79

Montréal, lumineux réseaux, p. 79

Montréal, lourde nuit, p. 80

J'ai fui vers les cités qu'oppressent - vains idoles -
Le viol et le lucre et le stupre à la fois. p. 83

Quand une jeune fille auréole (sic) et pure
Passait — fleur de soleil — sous les lourdes ramures.
p. 92

Cité tentaculaire et pleine, monstre rouge p. 120

Et la route — serpent galeux — à l'infini, p. 124

Il me faudra chercher parmi vous, nouveaux frères,
p. 173

ARABESQUE

Le terme d'arabesque, au sens propre, appartient à la fois à la langue de la sculpture et à celle de la peinture; il désigne de gracieux entrelacements de lianes, de fleurs et de feuillages, ou parfois même d'animaux stylisés... Charles Bruneau... procède par transition d'art en appliquant à une figure de style un terme des arts plastiques.

H. Morier

... les cloches d'airain sonnent
Et leur ample rumeur, de clochers,
Ondule, flotte et meurt dans le brouillard d'automne.
p. 73

Nous n'avons pas connu les mots savants et lourds,
Ni la phrase nouée comme un lierre au désir. p. 94

Le long des somptueux étalages, les foules
Déferlent, et sous l'or aveuglant des halos
Mille couleurs autour des gratte-ciel s'enroulent.
p. 80

Des cierges dans la nuit tordaient leurs flammes d'or
p. 135

Comme les volets clos ont bien tissé la nuit
Où s'envelopperaient nos silhouettes sombres! p. 15

J'évoque le décor de tes basses maisons
Lovées en la douceur fleurante des feuillages. p. 92

Pendant que nous allions côte à côte à pas lents,
La brise, à même une indicible robe à fleurs,
Me révélait soudain la ligne de ton corps. p. 93

Te souviens-tu de ces écharpes bleues
Mollement infléchies à la cime des arbres
Et de toutes ces fleurs... p. 93

Le vent siffleur s'enroule autour des croix. p. 124

ASSONANCE

À l'intérieur du vers, répétition de voyelles, perçue comme telle...

H. Morier

Pendant qu'aux prés fumants, en blondes visions, p.10

L'humble croix de bois noir orne encor la cloison
p. 16

Mais non, restons encore en leur ombre attachante.
p. 16

Qui, lentement mûries dans les renoncements, p. 23

À leurs huis s'abattit un coulis de misère
Et lors, pris de révolte, ils ont haï la terre p. 30

Pour s'offrir nus aux crocs aigus des dévoreuses.
p. 31

La nudité des murs s'allume. p. 33

Durant que dans ton coeur angoissé... p. 38

... la transparence d'ambre p. 98

Et vous, les enivrantes brises,
Qui bruissiez par les sentiers de mousse grise?
p. 112

Mais dont les yeux ont les tons doux p. 171

et la voilà qui parade en grand apparat, p. 138

S'inscrit sous le ciel gris en graphiques de fer. p.34

Nous secouerons le joug qui fit courber nos têtes.
p. 47

où les affaires moutonnières
ont tour à tour foutu le camp. p. 60

ATTELAGE

... coordonner deux termes dont l'un est abstrait et l'autre concret...

H. Morier

Le bonheur à leur front et le chant à leurs lèvres.
p. 11

Ces affamés de pain et de tendresse humaine, p. 44

Toi qui bientôt mêlas les larmes et les deuils p. 46

Qu'il fallait suivre, la face bleuie
Et l'âme grise, p. 67

Ai-je à jamais perdu la clé et le secret p. 93

Et de toutes ces fleurs et de tous ces aveux p. 93

Ventre crevé de faim et coeur sevré d'amour, p. 122

Comme la route est longue et l'espoir ridicule p. 122

Le pain de la tendresse et l'accueil des maisons,
p. 123

Que je n'en puis parler maintenant sans qu'un goût
De larme et de remords ne me montent à la gorge.
p. 172

... alourdi de nonchaloir et d'ombre, p. 178

Vers tes hôtels de quiétude et de lumière p. 47

Et fait chavirer l'âme et provoque les sens, p. 78

CHIASME

Figure consistant dans un croisement des termes.

H. Morier

Entrons et que le seuil tende à nos pas tremblants
La douceur qu'autrefois y défeuillaient les champs.
p. 9

seuil tende
y défeuillaient les champs

Le conquérant effort de leurs torses musclés. p. 11

conquérant effort
torses musclés

Sous la magique main d'une fée immortelle; p. 13

magique main
fée immortelle

Visages apparus aux désertes fenêtres, p. 18

visages apparus
désertes fenêtres

Sous les ciels clairs, parmi les ruisselants feuillages p. 21

ciels clairs
ruisselants feuillages

S'épalaient en prés verts et blondissantes plaines,
p. 28

prés verts
blondissantes plaines

Des fabuleux métaux et des gains illusoires, p. 31

~~fabuleux métaux~~
~~gains illusoires~~

Loin de l'agreste paix du village natal. p. 31

~~agreste paix~~
~~village natal~~

Et fait gémir la chair que la fatigue broie. p. 33

~~gémir la chair~~
~~fatigue broie~~

Des lignes dures qu'y creusa le noir poussier. p. 35

~~lignes dures~~
~~noir poussier~~

Préside un dieu lustré de fabuleux orgueils. p. 38

~~dieu lustré~~
~~fabuleux orgueils~~

Clament le vain tourment des souffrances arides
p. 44

~~vain tourment~~
~~souffrances arides~~

Et l'immense dégoût de leurs coeurs révoltés p. 44

~~immense dégoût~~
~~coeurs révoltés~~

Ville voluptueuse aux orgiaques nuits, p. 44

~~Ville voluptueuse~~
~~orgiaques nuits~~

Mais voici que nos corps voués à l'ombre rouge
Sentent grandir en eux d'atroces maux qui bougent.
p. 45

~~ombre rouge~~
~~atroces maux~~

Nous surgirons enfin des humides taudis,
Blêmes, le coeur vidé de toute pitié vaine; p. 47

humides taudis
pitié vaine

Chaussées étroites et petites maisons p. 52

Chaussées étroites
petites maisons

Dans les murs roux s'ouvrent des plaies crayeuses
Que frôlent d'éternelles promeneuses p. 52

plaies crayeuses
éternelles promeneuses

Le soir bercera dans ses bras ardents
Le quartier minable et ses sombres rues. p. 53

bras ardents
sombres rues

Cheminent d'un pas lent vers les humbles chapelles.
p. 55

pas lent
humbles chapelles

bajoues roses, flasques méplats p. 57

bajoues roses
flasques méplats

bajoues roses, flasques méplats
veinés de filaments carmins, p. 57

flasques méplats
filaments carmins

du long nez qu'ennoblit l'or vieillot des bésicles;
p. 57

long nez
or vieillot

et quel écho parvient à ces minces oreilles
recroquevillées comme feuilles mortes? p. 58

~~minces oreilles~~

~~feuilles mortes~~

quand le solde annuel aux aguichants rabais p. 60

~~solde annuel~~

~~aguichants rabais~~

les trois petites vieilles têtes
ont, ...
sur les cous frêles pivoté. p. 63

~~vieilles têtes~~

~~cous frêles~~

qui sont comme l'amère et toxique liqueur
distillée du fruit blet des années. p. 64

~~toxique liqueur~~

~~fruit blet~~

... Ah! que le fleuve
Frémit en ses nouvelles eaux
Et qu'en leur vol bleuté m'émeuvent
Les blanches mouettes revenues p. 69

~~nouvelles eaux~~

~~vol bleuté~~

~~vol bleuté~~

~~blanches mouettes~~

Cargos aux flancs roux, blancs steamers, p. 70

~~flancs roux~~

~~blancs steamers~~

Emoi des chaînes abolies, —
Je rêve aussi d'un pur départ,
D'une croisière indéfinie p. 71

~~chaînes abolies~~
~~pur départ~~
~~pur départ~~
~~croisière indéfinie~~

Le soir, au front nimbé d'étincelants joyaux, p. 77

~~front nimbé~~
~~étincelants joyaux~~

Et le peuple avivé par de lascives flammes, p. 78

~~peuple avivé~~
~~lascives flammes~~

Ville... dont les blanches artères
 Roulent... des peuples énervés. p. 79

~~blanches artères~~
~~peuples énervés~~

Je hume l'air caustique où brûlent des ardeurs p. 81

~~Je hume~~
~~brûlent des ardeurs~~

... vers les soirs rouges des métropoles,
 Vers les clairs horizons qu'au loin barrent les croix
 p. 83

~~soirs rouges~~
~~clairs horizons~~

J'ai vogué vers les soirs rouges...
 Vers les clairs horizons qu'au loin barrent les croix.
 p. 83

~~J'ai vogué~~
~~barrent les croix~~

L'abîme approfondi sous les dormantes vagues. p. 83

~~abîme approfondi~~
~~dormantes vagues~~

Un candide bonheur luisait dans tes yeux doux, p. 93

~~candide bonheur~~
~~yeux doux~~

Voilà le doux bonheur, l'invite fraternelle p. 98

~~doux bonheur~~
~~invite fraternelle~~

Les couchants empourprés et leurs fauves couleurs
p. 101

~~couchants empourprés~~
~~fauves couleurs~~

Dans l'antique salon des fêtes surannées. p. 101

~~antique salon~~
~~fêtes surannées~~

Calme, sous l'or pâli des tentures fanées,
Croyant ouïr encor votre dolente voix,
Je rêverai de vous, ô mon amie perdue. p. 101

~~tentures fanées~~
~~dolente voix~~
~~dolente voix~~
~~amie perdue~~

... le tendre vert des pousses,
La grâce impubère des plants, p. 103

~~tendre vert~~
~~grâce impubère~~

Joyeux refrains des gars, rires frais des payses,
p. 112

~~joyeux refrains~~
~~rires frais~~

Nos maisons de soleil et nos vastes fenils
Et nos granges gonflées de mils, ... p. 118

~~vastes fenils~~
~~granges gonflées~~

Voici nos terreaux gras, nos fécondes prairies p. 118

~~terreaux gras~~
~~fécondes prairies~~

Le fertile limon et les chants guillerets. p. 118

~~fertile limon~~
~~chants guillerets~~

Qui a conquis nos fils par un mensonge adroit
Et les intercalas dans l'infernale ronde p. 120

~~mensonge adroit~~
~~infernale ronde~~

Que d'un labeur égal avec nos bras vieillis
Nous engrangeons toujours l'inutile moisson. p. 121

~~bras vieillis~~
~~inutile moisson~~

Le douloureux fardeau des misères humaines; p. 123

~~douloureux fardeau~~
~~misères humaines~~

Le douloureux fardeau des misères humaines;
Car j'arrive, mangé, des atroces géhennes, p. 123

~~misères humaines~~
~~atroces géhennes~~

Les chariots comblés, sur les chemins visqueux,
Cahotent vers la ferme où s'allument les feux. p. 124

~~chariots... cahotent~~
~~s'allument les feux~~

Mais toi des routes incertaines
Qu'abuse et leurre un vain mirage, p. 127

~~routes incertaines~~
~~vain mirage~~

Voici bramer les vents dont le souffle assassine
p. 133

~~bramer les vents~~
~~souffle assassine~~

la mort opulente au masque de vieil argent, p. 137

~~mort opulente~~
~~vieil argent~~

et d'accaparer même un peu du fol prestige
dont aime à se parer la mort prodigieuse? p. 138

~~fol prestige~~
~~mort prodigieuse~~

Avec des coeurs usés et de mauvais foies, p. 146

~~coeurs usés~~
~~mauvais foies~~

L'intérêt le moins vif, ni la moindre tendresse.
p. 153

~~intérêt le moins vif~~
~~moindre tendresse~~

Evoquez-vous l'amer destin
Des fortunes contraires? p. 160

~~amer destin~~
~~fortunes contraires~~

Elles respirent l'odeur verte
Des amicales frondaisons. p. 170

~~odeur verte~~
~~amicales frondaisons~~

Dont la vie a quitté l'immuable cloison:
Lieux de l'enfance heureuse... p. 172

~~immuable cloison~~
~~enfance heureuse~~

Vos voix, je les entends; je reconnais vos pas p. 177

~~Vos voix, je les entends;~~

~~je reconnais vos pas p. 177~~

Sur la route, tons et lumières
S'attiédissent, et meurt le son p. 125

~~tons et lumières s'attiédissent~~

~~meurt le son~~

Voici étinceler de brusques soleils d'or
Autour des noirs clochers... p. 43

~~soleils d'or~~

~~noirs clochers~~

Ne désirant plus rien hors un désir calmé
Et le serein oubli de mes vaines pensées, p. 97

~~désir calmé~~

~~serein oubli~~

Le front las de l'enfant aux exsangues ferveurs.
p. 83

~~front las~~

~~exsangues ferveurs~~

A la rivière bleue qu'enjambe un très vieux pont;
p. 92

~~rivière bleue~~

~~vieux pont~~

Et, par le vieux chemin piqué de fleurs sauvages,
p. 93

~~vieux chemin~~

~~fleurs sauvages~~

Secoua l'ancien joug des bonheurs dérisoires, p. 82

~~ancien joug~~

~~bonheurs dérisoires~~

Et tendant mes bras nus vers la sourde lumière p. 83

~~bras nus~~

~~sourde lumière~~

Nous n'écouterons plus, au fond de nos vains songes,
Planer ta voix mielleuse... p. 47

~~vains songes~~
~~voix mielleuse~~

Des spectres...

...

Chancellent aux perrons branlants des vieux manoirs.
p. 132

~~perrons branlants~~
~~vieux manoirs~~

A l'infini, les avenues
Tissent leurs miroitants lacets de clartés crues.
p. 43

~~miroitants lacets~~
~~clartés crues~~

Ame de tant de locataires
Dont s'imprègne le papier peint,
Evoquez-vous l'amer destin
Des fortunes contraires? p. 160

~~papier peint~~
~~amer destin~~

O, dans mon coeur, le paysage
De mats ligneux et de cordages
Et de vivantes cheminées p. 72

~~mats ligneux~~
~~vivantes cheminées~~

L'humble croix de bois noir p. 16

~~humble croix~~
~~bois noir~~

CHOSISME

Genre inanimé. Le français n'a pas de genre neutre à proprement parler, mais il nous offre des traces sporadiques d'un genre inanimé ou chosiste. La stylistique n'est en cause que là où l'assimilation est réelle.

M. Cressot

rentiers à quatre sous, ô quantités négligeables
p. 63

eux que l'usure a rendus hors d'usage,
ils font partie du stock inutile des sages, p. 64

COMPARAISON

C'est un rapport de similitude qui est établi entre deux réalités.

A. Benoit

Ce lien s'exprime par comme, ainsi, autant, le même, tel, pareil, semblable, ressembler à, etc...

B. Dupriez

Et dont éclate l'ordre ainsi qu'un marbre blanc.
p. 23

Et l'on eut dit parfois qu'à des titans pareils
Ces hommes moissonnaient les cheveux du soleil.
p. 31

La norme qui les courbe et, gnômes, les absorbe
Comme un astre sanglant... p. 34

Le corps ainsi qu'un arc tendu vers l'éphémère,
p. 83

Tu figurais pour moi l'idéal d'une chair
Si pure et si semblable à la fleur attirante p. 94

... la phrase nouée comme un lierre au désir. p. 94

Une rage, comme un feu blême, p. 107

— comme un invertébré dans le matin gluant —
rampe le défilé lugubre de la mort, p. 137

Ma foi, ne la dirait-on pas semblable
à quelque coffre receleur de trésors,
cette bière... p. 138

Stagnante comme une lourde mare

.....

La petite ville,... p. 146

Et leur oeuvre, serein comme un fût de prières, p. 29

J'ai planté mon désir pointu comme une dague p. 83

Et, torsos nus, mi-fous, semblables à des bêtes p. 47

Et dans tes bras profonds et doux comme la mort,
 p. 97
 O ville, maintenant, rends-nous notre vigueur
 Qui coule dans tes murs comme un phyltre puissant.
 p. 46

émettant sous le feutre sentances et maximes
 qui sont comme l'amère et toxique liqueur
 distillée du fruit blet des années. p. 64

et quel écho parvient à ces minces oreilles
 recroquevillées comme feuilles mortes? p. 58

Le ciel est pur
 Comme une mer d'azur p. 91

Lilas en fleurs

...
 Frôlent les seuils comme des brises p. 91

... la peur et l'angoisse
 Qui rampent comme des limaces
 Au fond de toi. p. 127

DIALOGISME

Rapporter directement, et tels qu'ils sont censés être sortis de la bouche, des discours que l'on prête à ses personnages, ou que l'on se prête à soi même...

Fontanier, cité par Dupriez

D'ou (sic) viens-tu donc, toi dont la main
S'allonge vers nous, fraternelle?

...

Je suis votre frère des plaines,
Le doux frère des bas fournils; p. 170

ELLIPSE

Figure de grammaire consistant dans la suppression d'un mot nécessaire à la compréhension parfaite de la phrase, mais sous-entendu.

H. Morier

D'où que veniez, à contre vent, p. 122

Qu'êtes-vous devenus
 Vous tous de la misère?
 Plusieurs qui dorment nus
 Dans le froid de leur bière. p. 175

Leurs portes qui, s'ouvrant, grincent mauvais accueil.
 p. 34

De tous ceux-là, hélas, plusieurs qui sont gâteux
 p. 59

Ne froncez pour moi le sourcil p. 170

La mort sur son passage a semé mauvais sort; p. 134

Sûri le vin! Hors des murs la joie! p. 146

D'humbles saints que mémoire oublie, p. 131

Les boeufs roux s'endorment. Crépuscule. p. 14

ENALLAGE

... on parlera d'énullage... quand un adjectif prend la place d'un adverbe...

Dict. de Linguistique

... elle ne peut consister en français que dans l'échange d'un temps, d'un nombre, ou d'une personne, contre un autre temps, un autre nombre, ou une autre personne. Ainsi nous en avons de trois sortes: l'Enallage de temps, l'Enallage de nombre, et l'Enallage de personne.

P. Fontanier

Je voudrais que mon vers possédât la rudesse
Dont sont empreints les traits de tes masques tannés.
p. 37

(Passé vs Présent)

Vous qui portiez si beau l'habit à queue p. 59

(Adjectif à la place d'un adverbe)

Chacun se disait à soi-même
Qu'il faisait bon de n'être pas
Celui qu'en sa bière de chêne
On voyage vers l'Au-delà. p. 68

(Imparfait vs Présent)

Sur ma tête bientôt hullulent tes hibous. p. 79

(Futur vs Présent)

Mon pas furtif se mêle au pas nombreux des foules.
p. 81

(Echange du nombre: passage du singulier au pluriel)

Et j'ai bientôt repris l'intense ardeur de vivre.
p. 97

(Passé composé vs Adverbe du Futur)

Il éprouvait des lendemains
Charmés de hampes somptuaires. p. 102

(Imparfait vs Futur)

Il vente doux. p. 114

(Adjectif à la place d'un Adverbe)

... les mancherons de la charrue
Pèsent trop lourd à notre épaule p. 119

(Adjectif à la place d'un Adverbe)

Et le jour est bientôt venu
Où le sillon derrière nous
Aura perdu sa rectitude. p. 119

(Passé vs Futur)

Qui buvait sec et chantait faux p. 175

(Adjectifs à la place des Adverbes)

Dans la torpeur qui le rassure
Ton coeur est mort de lâcheté. p. 107

(Présent vs Passé)

Toi qui bientôt mêlas les larmes et les deuils p. 46

(Futur vs Passé)

Vois, l'autrefois s'endort sous une housse d'ombre.
p. 15

(Passé vs Présent)

Je voudrais qu'en les soirs vertigineux la flamme
Des usines forgeât dans l'or brut ou le fer
Le triomphal buccin où mes poumons proclament
Tes droits sacrés qu'on lèse aux yeux de l'univers.
p. 38

(Passé vs Présent)

J'entends grincer un mauvais rire
Au vide austère de mes veilles. p. 99

(Présent vs Passé)

Songez que je suis là et que je vous attends,
(...)
Nous mettrons en commun la peine et le plaisir, p.174

(Passage du "je" au "nous")

EPANALEPSE

Figure qui consiste à reprendre en fin de vers ou de phrase le mot qui se trouvait au début...

H. Morier

Vous l'avez cru si pareil à vous p. 155

EPIPHORE

Répétition d'un mot ou d'une formule à la fin des membres d'une période, ou à la fin de la strophe.

H. Morier

Vois la pâleur osseuse et jaune de nos joues,
Et nos bras révoltés qui te couchent en joue. p. 45

EPITHETE HOMERIQUE

L'expression est de Lausberg, citée par H. Morier.

p. 778

... voyageur au coeur las, p. 12

La foule aux faces peintes, p. 43

Chenille bigarrée aux languides anneaux, p. 43

La nuit aux yeux de forge p. 43

les gueux à face blême, p. 44

... mers aux changeantes moires. p. 71

... la foule aux mille voix, p. 74

... merles frileux, aux claires vocalises, p. 112

... l'aurore aux chairs de fleurs p. 92

... regard aux feux durcis, p. 157

... matelots

Aux fabuleux itinéraires. p. 71

... tables aux fumantes porcelaines. p. 124

la mort opulente au masque de vieil argent, p. 137

Et les couchants d'or fauve aux douces cantilènes
p. 113

Ames trempées aux francs vouloirs, p. 171

Des enfants aux airs suprêmes de nains, p. 53

Faces d'iode aux pigments rares, p. 70

... la route au profond leurre, p. 126

... les grands yeux

aux poches lâches et baignés d'eaux tristes, p. 63

Et son beau regard aux feux durcis, p. 157
 En les villes aux nuits de feu p. 169
 Là-bas sont les campagnes blondes
 Au visage d'éternité, p. 170
 La petite ville, aux cerveaux ovipares p. 146
 En la cuisine aux odeurs rances p. 159
 Moi, cet adolescent d'internat, au coeur sage, p. 78
 ... la ville aux puissants yeux de forge, p. 172
 ... le troupeau des hommes au pas lourd p. 178
 Les enseignes aux phosphorescences enjouées p. 77
 Cette beauté inhumaine aux charmes achevés p. 62
 D'un rêve aux traits cursifs... p. 35
 ... toits aux dos de suie p. 148
 et la musique
 aux incantations magiques p. 139
 ... la pierre aux angles durs p. 177
 ... les voilà tous frères à vieux dos, p. 63
 Et leurs mains grumelées aux jointures noueuses p. 64
 Le soir, au front nimbé d'étincelants bijoux, p. 77
 sur les trois visages à peau couperosée p. 62
 Le front las de l'enfant aux exsangues ferveurs. p.83
 ... la maison
 Aux fenêtres décloses. p. 90
 ... l'automne
 Aux tons de rouille et d'ocre. p. 90
 Lilas en fleurs
 Aux suaves senteurs p. 91
 Et tes jambes, au pur fuselage, p. 93
 ... les longs soirs aux traînes de velours, p. 113
 Par mes racines aux longues sinueuses, p. 116

... génie au doux visage p. 125

la mort... au masque vieil argent p. 142

Un fils à tête de cheval p. 145

Sur sa face aux lueurs inquiètes p. 157

Ville aux cents (sic) carrefours, p. 79

EPITROCHASME

Figure consistant dans une accumulation de mots courts et expressifs... il s'agit là d'une figure de rythme.

H. Morier

Demi-claqués, soufflant, butant, p. 126

Tirons vers l'âtre éteint cet antique fagot p. 15

O le dessin très net de ton jeune visage
Délicatement teint des ors du crépuscule! p. 93

Et qu'en des gestes brefs et des tics de robot p. 173

Et que la nuit vient vite en rasant les collines,
Et que les pas sont lourds de ce fou qui clopine p.122

Au long des vieux pavés où la gêne chemine, p. 34

La misère, à pas secs, devant les seuils chemine.
p. 133

Je tends mes deux mains à la pluie. p. 150

Je ne sais plus ni dol ni peine p. 150

Les mots que je te dis n'ont pas un sens très clair.
p. 100

Bouges, troubles lueurs, passants, murs, rires faux,
p. 80

Et si... la vie
Frappe sur vous des coups trop durs et trop constants,
Songez que je suis là et que je vous attends, p. 174

La main du sort a clos le seuil et fermé l'huis. p. 18

Tu nous dois ce pain blanc qui moisit dans tes caves
p. 46

EROSION

Variété de répétition dans laquelle, à chaque reprise, une partie du texte disparaît.

B. Dupriez

Et le peuple avivé par de lascives flammes,
Le peuple veut y mordre avec avidité. p. 78

Et moi, ce rejeton des sonores villages
Dont les muscles étaient pétris de l'air des champs
Moi, cet adolescent...p. 78

Et la route — serpent galeux — à l'infini,
La route de l'embûche et de l'incertitude p. 124

Oh! la mort
huppée de majuscules croix,
la mort
avec ses crêpes gris... p. 137

et la musique
aux incantations magiques,
la musique... p. 139

car c'est sagesse même,
— étant connue sa brusquerie de vieille dame,—
sagesse,

.....
... d'entaurner de petits soins la mort, p. 141

C'est comme si, soudain, les choses renaissaient
Sous la magique main d'une fée immortelle;
Comme si le domaine ancestral reprenait
Sa face de soleil... p. 13

Les cloches prévenues, cloches indifférentes, p. 140

ESTOMPAGE

Procédé par lequel l'auteur cherche à donner à la réalité décrite un aspect vague.

H. Morier

REMARQUE

. Morier distingue plusieurs formes d'"estompes". L'une entre autres est nommée: le "pluriel dit poétique" ou des "termes ordinairement au singulier (or, univers, avril, moire, etc.) ...qui, mis au pluriel, multiplient de manière indéfinie les aspects du donné." p. 458

Voici étinceler de brusques soleils d'or
Autour des noirs clochers que les rumeurs effarent.
p. 43

EUPHEMISME

On appelle euphémisme toute manière atténuée ou adoucie d'exprimer certains faits ou certaines idées dont la crudité peut blesser.

Dictionnaire de Linguistique

Il faisait tout à fait nuit
Dans la maison sans vivants. p. 88

L'homme cède à l'ébat dont Vénus est en quête. p. 81

Et quand je m'assis auprès d'eux,
Il a fallu que je me nomme. p. 169
(Au lieu de dire: "Ils ne m'ont pas reconnu")

FIXATION ou CLOU D'OR

Procédé par lequel l'écrivain, à l'instant où le récit vient d'atteindre un degré d'intense émotion, fixe l'événement intérieur en notant, dans un climat d'éternité, les circonstances extérieures concomitantes: paysage, décor, éclairage, couleurs, bruits, parfums, etc.

H. Morier

Ame de tant de locataires
Dont s'imprègne le papier peint, p. 160

Ils ont aimé, là, dans ces chambres.
O les lézardes du crépi! p. 161

Un candide bonheur luisait dans tes yeux doux,
Cependant qu'ils erraient sur la campagne heureuse.
p. 93

Les aurores baignées de lumineuses joies p. 113

GRADATION

Figure par laquelle on dispose les termes, au sein d'une énumération, en ordre progressif.

H. Morier

C'est la disposition des termes, dans une énumération, selon un ordre croissant ou parfois décroissant.

A. Benoit

Voici des enfants sans jouets qui vont,
Les bras noués, les yeux vagues, le front
Déjà serré de réalités d'hommes, p. 53
(Gradation ascendante)

Et leur ample rumeur, de clochers en clochers,
Ondule, flotte et meurt dans le brouillard d'automne.
(Gradation descendante) p. 73

Comme vous, j'ai souffert, j'ai aimé, j'ai haï
(Gradation ascendante ou intensive) p. 178

Et tant vibrent à l'oreille d'appels puissants,
Qu'un sourd affollement naît et se communique
Et fait chavirer l'âme et provoque les sens,
D'êtres en êtres, de chair en chair, d'âmes en âmes.
(Grad. ascendante ou intensive)

GRAPHISME

... manière de représenter, d'écrire les mots d'une langue...

Littré, cité par B. Dupriez

. Le trait d'union entre les mots peut former n'importe quel composé.

Ex. : Je suis celui-qui-prend-toutes-les-formes.

Montherlant, cité par Dupriez

Alors les boutiquiers-que-veux-tu-qu'on-y-fasse-voyagent de l'avant à l'arrière boutique p. 61

HOMEOTELEUTE

Retour de sonorités semblables à la fin de mots ou de membres de phrase assez rapprochés pour que la répétition soit sensible à l'oreille...

H. Morier

Oscille entre la haine et la vaine pitié, p. 37

Où les rumeurs et les odeurs viennent mourir. p. 52

Le port enfin est plein de vie. p. 70

... je reviens quêter la paix du coeur
 Au seuil de la demeure où ta douceur accueille
 Le front las de l'enfant aux exsangues ferveurs.p.83

Je mesure l'obscur paysage p. 117

Par les chemins bourbeux et noirs, de bourgs en
bourgs,p.122

et la voilà qui parade en grand apparat, p. 138

Et l'orgue émeut les parvis bleus des cathédrales.p.74

Et tout le désir fou de tes foules qui vont, p. 78

J'ai voulu voir le soir d'automne p. 148

... et meurt le son
 De la chanson. p. 127

Veille sur le sommeil bruyant de la cité. p. 80

S'érigent sur le roc et les socles de fer p. 31

HYPALLAGE

Figure qui attribue à un objet l'acte ou l'idée convenant à l'objet voisin.

H. Morier

Et lorsque j'aurai bu tes vins tumultueux p. 23
(L'épithète conviendrait plutôt à ceux qui boivent le vin).

Bientôt levant leurs ancres noires,
Les vaisseaux... p. 71
(L'action conviendrait plutôt aux matelots).

Clameurs des cuivres fous aux feuillages des squares. p. 80
(L'épithète "fous" conviendrait aux musiciens plutôt qu'aux "cuivres").

Les lucarnes coiffées
De mols bonnets,
Avec leur air de bonnes fées,
S'acheminent dans le décor vernal, p. 112
(L'action conviendrait au passant qui s'achemine en direction de la maison).

Et sur le seuil pensif où la nuit s'insinue,
J'ai senti la douceur des ferveurs revenues. p. 11
(L'épithète "pensif" conviendrait au pronom-sujet)

... les grands yeux
aux poches lâches et baignés d'eaux tristes, p. 63
(Idem)

Et du fond des taudis que la bise transit
...
Les moribonds... p. 133
(La "bise" devrait transir les "moribonds" et non les "taudis")

HYPERBOLE

Figure consistant dans l'exagération des termes.

H. Morier

Toutes les mers sont dans le fleuve p. 70

Et l'orgue émeut les parvis bleus des cathédrales. p. 74

Place à nos longs visages qui baillent! p. 146

Et l'on eut dit parfois qu'à des titans pareils
Ces hommes moissonnaient les cheveux du soleil. p. 31

INCLUSION

Commencer et finir un poème, une nouvelle, une pièce de théâtre par le même mot, la même phrase...

Dupriez

J'ai la mémoire de ma mère
et celle des bonheurs perdus

...

J'ai la mémoire de ma mère. p. 89

INVERSION

Rupture de l'ordre progressif ou direct du français,
 qui d'habitude énonce 1^o le sujet, 2^o l'action ou l'état,
 3^o le complément...

H. Morier

Contre le seuil s'appuient nos ombres parallèles. p.9

Que s'approfondiront en nous les souvenirs p. 10

... sur la route, se traîne
 un mendiant... p. 15

A mes sentiers l'asphalte noir se substitue. p. 22

Sur le rucher nocturne où fourmille la ville p. 27

Des fastueux viveurs que nourrit ta luxure, p. 46

En les quartiers déserts qu'assiègent les brouillards
 p. 55

Point ne bougent au long des jours les boutiquiers.
 p. 58

A la rivière bleue qu'enjambe un très vieux pont;
 p. 92

Morte en ton âme la féérie, p. 107

Vocifèrent les chiens clabauds au pas des portes,
 p. 123

KAKEMPHATON

... rencontre de sons d'où résulte un énoncé déplaisant; ainsi dans le vers de Corneille (première édition des Horaces) : Je suis romaine, hélas, puisque mon époux l'est. (= mon nez-poulet).

Marouzeau, cité par Dupriez

Et les soleils fondus à l'ombre des allées,
Où s'en sont-ils allés? p. 112
(= Samson)

Si pure et si semblable à la fleur attirante p. 94
(= sans bla-bla)

LICENCE

Liberté que prend un écrivain avec les règles de la versification, de l'orthographe, de la syntaxe.

Dict. Robert

Il aura sans doute suffi
Que se réveille un mal bénigne. p. 153
(bénigne est un adjectif féminin et ne peut s'accorder
avec mal).

METAPHORE

La métaphore est considérée comme une comparaison elliptique. Elle opère une confrontation de deux objets ou réalités plus ou moins apparentées, en omettant le signe explicite de la comparaison.

H. Morier

- a) de la matérialisation, selon l'expression de Jacques Pugnet, dans son essai consacré à Giono où il nous dit: "Giono est... un poète de la terre, de la matière dure, concrète, pesante. Il n'évoque jamais rien sans le matérialiser, sans lui donner une forme..." Il rajoute: "(sa) poétique... se fonde sur une dynamique de la matérialisation"; pp. 62,64, dans Jean Giono, Class. du XX^es., Paris, Ed. Univ., 1955.

Les midis lourds, drapés de rutilantes soies, p. 113

Je porte sur mes épaules, au fond des soirs,
Le douloureux fardeau des misères humaines; p. 123

Nous verserons sur tes chagrins
Le baume chaud de nos pensées. p. 127

Sur la pente des toits dansent d'étranges bruits.
p. 132

Les écus de soleil qu'à foison dans la chambre
Eparpille en dansant la branche d'un vieux hêtre, p. 98

Au fond des soirs un vitrail saigne. p. 148

Il flotte ici des douleurs mortes. p. 160

Ame de tant de locataires
Dont s'imprègne le papier peint, p. 160

Cognant à des remords tardifs leurs cerveaux lourds.
p. 32

Et leur frêle (sic) destin oscilla sur sa tige. p. 32

Ses doigts ligneux et secs ne portent plus soudain
Le poids des chaînes invisibles qui les rivent
Au même obscur labeur. p. 35

Dans la clarté de sang qui suinte des verrières, p.47

... une vieille aussi
Reprise ses jours, lente et lasse. p. 53

Les bruits lourds, agressifs, s'entrechoquent dans
l'air. p. 79

Comme j'aurais voulu dans mes mains de ferveur
Contenir, moite encor, l'aurore aux chairs de fleurs.
p. 92

Nous n'écouterons plus en nous sonner le cor
De notre passé vide. p. 96

Les propos secs que vous cassez entre vos dents,
p. 177

O la torpeur de plomb introduite en mon sang p. 178

Mais ces larves demain cimenteront des villes. p. 28

Le soleil accroche d'illusoires écus d'or
à leurs habits râpés, p. 63

Oh! tous ces besoigneux cassés, ces prolétaires,
Qui, le soir, cassent leurs ennuis au choc des verres!
p. 29

b) animale

Dès ténèbres où la peur rampe. p. 99

Et que l'obscurité se couche au pas des portes, p.100

... Le doute avide, triomphal,
Entre ses froids étaux broya leur idéal. p. 30

C'est une rage morne et fauve qui rougeoie. p. 33

Et d'autres qui sont morts
Les dents serrées au mors
Car ils ne purent être
Ce qu'ils rêvaient — des forts. p. 176

... retournons vers la ville
Qui broiera notre ennui sous ses dents de métal. p.16

Mes muscles nourriront la rage des machines p. 23

À tordre les métaux sous les gueules de flamme. p. 27

les venins de la haine. p. 28

... la croupe des fourneaux, p. 33

Les forgers de métaux
Se cambrent sous le joug de fer qui les applique.
p. 33

Voici leurs toits groupés en essaim, que domine
Le jet des gratte-ciel... p. 34

Toute ta chair promise à la faim des machines, p. 38

Partout le capital aux tentacules molles
Promène dans ton dos sa froide succion, p. 38

La nuit fauve, trouée de ses millions d'yeux,
Pulse autour des buildings... p. 43

La nuit aux yeux de forge et que le rut égare
Dans les dédales du plaisir, et qui se tord
Sous le poids des désirs qui torturent son corps. p. 43

Les ruelles, où rôde un vent coulis, ... p. 44

Sur ce troupeau humain que la faim exaspère p. 44

Nos muscles ont frémi de l'instinct qui les trempe
p. 47

Dans une bulle d'ombre un vieillard est assis
Qui, dans sa barbe, rumine sa vie, p. 53

Et le vent, dans ses bras multiples, les enlace.
p. 55

Le mouvement obscur rampe au vide des rues. p. 56

et sous notre crâne parcheminé
se sont tissées des toiles d'araignées. p. 60

Les ateliers enfin ont vomi leurs troupeaux p. 77

Me voici dans tes bras roux et tentaculaires. p. 78

Aux sources de venin que secrète ton flanc. p. 82
(la ville)

Trop faible, j'ai bravé ce grand oiseau de proie
Qui, d'un bec virulent, nous crochète les chairs.
p. 82

La croupe des vieux toits... p. 111

J'ai sucé le sang de la terre (l'arbre). p. 116

Cité tentaculaire et pleine, monstre rouge
 Qui transpire par les pores de tes bouges,
 Toi dont la bouche corrompt l'air
 Tu as mangé la chair de notre chair. p. 120

Et, las d'errer de val en mont,
 Sans demeure ni maison,
 Le vent, ce pauvre hère,
 Tout hérissé de feuilles mortes
 Se couche en rond au pas des portes. p. 125

La nuit lève son troupeau d'ombres. p. 126

Le vent corne au carrefour des nuits. p. 132

Voici bramer les vents... p. 133

(mort) la voyez-vous qui s'en retourne à d'autres
 proies, p. 142

Quel butor conte son déboire
 Sous les larmes d'un parapluie? p. 150

Le vent corne sur les enseignes,
 S'ébroue autour des cheminées p. 150

Au pied des murs où la nuit couve p. 151

Attiré par la ville aux puissants yeux de forge,
 Tout d'un halètement je suis venu vers vous, p. 172

Dans le haut croisement d'arêtes rectilignes, p. 177

J'ai suivi le troupeaux des hommes au pas lourd
 p. 178

La serrure mordue par la rouille est rebelle,
 Et les gonds sont rétifs, p. 11

c) du feu

Et faisons la clarté sur ce passé vieillot
 Pour qu'il renaisse au chaud baiser de la lumière.
 p. 15

Les horizons qu'au loin les lueurs incendient
 Ont éclairé pour moi d'un jour prodigieux
 Les mondes surhumains qu'en les villes de feu
 L'insolite labeur des hommes édifie. p. 21

Car voici que vascille en moi la flamme usée p. 22

Lorsqu'au fond des palais les voluptés allument
— Flambeau néronien — le front las des minuits,
p. 27

A tordre les métaux sous les gueules de flamme p. 27

Et, songeant qu'aux confins des soirs nimbés de
flamme p. 31

Car l'électrique ardeur des luttes incendie
Leur torse, où flambe encor la native vigueur. p. 33

Il s'en était allé vers les villes de flammes
Dont se coiffent le soir, les lointains golgothas.
p. 35

Voici étinceler de brusques soleils d'or p. 43

Et ces flambées d'alcool qui rallument l'oeil cave.
p. 46

Et que des feux de joies incendient leurs palaces.
p. 46

Frileux parmi le froid qui leur brûle la face, p. 55

Du temple, qui réchauffe un moment leurs pensers,
p. 56

Le soleil sur la ville allume un feu de torche. p. 56

Et de vivantes cheminées
Dont s'échevèlent les fumées! p. 72

Et le peuple avivé par de lascives flammes, p. 78

Le désir qui me bat de ses verges de feu. p. 80

L'heure est rouge des cris montant des ruts en fièvre.
p. 81

Je hume l'air caustique où brûlent des ardeurs p. 81

C'est que ton oeil allume en mes veines des fièvres,
p. 82

Car j'arrive, mangé, des atroces géhennes,
Des villes à silos et des cuves de feu p. 123

Nous verserons sur tes chagrins
Le baume chaud de nos pensées. p. 127

Le ciel rugueux s'est teint d'une rougeur de torches.
p. 132

Et son beau regard aux feux durcis, p. 157

Attiré par la ville aux puissants yeux de forge,
p. 172

O, dans la fumée des minuits
Le feu voyant de sa prunelle! p. 176

Nous aurions senti l'haleine du feu
Passer sur nos doutes frileux, p. 180

METONYMIE

Figure par laquelle un mot désignant une réalité A se substitue au mot désignant une réalité B, en raison d'un rapport de voisinage, de coexistence, d'interdépendance, qui unit A et B, en fait ou dans la pensée.

H. Morier

Où ce toit désuet chantait sous la feuillée, p. 10

Le tenace quartier, à petits pas, remonte
À la surface étonnée de la vie. p. 54

La ville dort. p. 56

émettant sous le feutre sentences et maximes p. 64

la campagne heureuse p. 93

Tinter l'airain sonore p. 115

Nos yeux se sont trompés sur ce qu'ils croyaient voir
p. 17

Et nos bras révoltés qui te couchent en joue. p. 45

Et maintenant voici qu'après des ans ses mains
N'abhorrent même plus les contraintes serviles. p. 35

Autour des tables aux fumantes porcelaines. p. 124

Parmi la ville jeune et spontanée
dont les artères charrient un sang véhément, p. 64

La serrure mordue par la rouille est rebelle,
Et les gonds sont rétifs, mais ma main se rappelle
L'effort auquel jadis ils cédaient en grinçant.
p. 11

Tes pauvres mains dressées à plaire sans surseoir,
p. 38

MIROIR

Réduplication ou polyptote formée de termes subordonnés l'un à l'autre.

Ex. : Critiquez le critique

Max Jacob

REMARQUE

. Le schéma du miroir peut se rencontrer sur d'autres plans. Par exemple, lorsque Hamlet fait jouer pour le roi la scène du meurtre. Les acteurs ont alors à jouer le rôle de comédiens qui jouent un autre rôle...

B. Dupriez

O frère, dont l'effort entre les murs d'usines
Etreint la tâche qui l'enserre en ses étaux! p. 38

Cité tentaculaire et pleine, monstre rouge
.....
Tu as mangé la chair de notre chair. p. 120

Dans ta tête affreusement vide
Où l'impuissance se contemple, p. 106

Se reflète en nos yeux l'azur gris-bleu des aubes. p. 119

NEOLOGISME

Emploi d'un mot nouveau (soit créé, soit obtenu par déformation, dérivation, composition, emprunt, etc.)...

Dict. Robert

Par la ville que la tristesse enlinceule, p. 146

OKYMORE

Sorte d'antithèse dans laquelle on rapproche deux mots contradictoires, l'un paraissant exclure logiquement l'autre.

H. Morier

C'est là que nos aïeux...
 Passèrent dans la gloire obscure des labeurs, p. 11

Vers ce toit qui semblait d'une chanson muette,
 Accueillir leurs pas lourds... p. 11

O ville, car l'aspect de ta hideur m'attire p. 22

... Les taudis
 Branlent sous le pas lourd des allégresses sales
 p. 27

Pour dire la beauté de tes misères rouges p. 37

Contemple les haillons où notre chair frissonne.
 p. 45

Des enfants aux airs suprêmes de nains, p. 53

Frileux parmi le froid qui leur brûle la face, p. 55

Empli des jours et des nuits claires, p. 71

Je rêve aussi d'un pur départ,
 D'une croisière indéfinie
 Qui mène ailleurs et nulle part. p. 71

Mais voici qu'un rayon frileux perce la nuit. p. 74

Mille chaînes ténues
Me pèsent et me lient
 Aux choses accomplies. p. 90

Et dans tes bras profonds et doux comme la mort,
 p. 97

et la beauté funèbre de ses chars de fleurs, p. 137

Songez que vous jouissez d'un privilège amer p. 173

Et cette force atrocement perfide et douce p. 178

Au sommet des buildings meurt le cri des usines
D'où vole lourdement le poussier des cerveaux p. 77

L'espoir tari des jours s'égoutte. p. 15

Monter, timide encor, la clameur surhumaine p. 44

Faces d'iode aux pigments rares p. 70

La petite ville, ...

Propose pour les suprêmes nourritures
Ses viviers de vices et de tares. p. 146

Toute attentive au bord du songe. p. 149

PARALLELISME

... procédé poétique qui consiste dans l'emploi de membres de phrases rythmiquement alternés et développant des thèmes parallèles...

Robert, cité par A. Dupriez

Et sa force de pain et sa douceur de lait p. 10

Ouvrant les sillons bruns, liant les orges mûres p. 11

Ces forgeurs de métaux et dresseurs de cités p. 34

Criaient si fort, crachait si haut. p. 175

Avec des mains usées à servir les machines,
Avec des yeux emplis de l'horreur des usines, p. 121

FARECHENE

... défaut de langage... on place à côté l'une de l'autre des syllabes de même son, comme... il faut qu'entre nous nous nous nourrissons.

Littré, cité par Dupriez

Que chérissaient ses blanches mains, p. 102
 Où l'impuissance se contemple, p. 106
 Et qu'une aube aura ravis p. 163
 Vos forces se seront brandies p. 164
 O frères retrouvés, p. 172
 Et qui, d'un oeil rond, fixait ses chaussures. p. 174
 Et comme me saouler de ta chère présence. p. 100
 ... un pli au front têtu,
Tu te portais au rendez-vous p. 152
 Et portant en sèbile un coeur vierge... p. 81
 Marqué de tant de demeurances. p. 159
 Sur leur bedaine sphérique que barre
 Le trait doré d'une chaîne de montre, p. 58
 Ai-je à jamais perdu la clé... p. 93
 J'éprouverai la lassitude des travaux p. 23
 Les figures de l'existence se précisent. p. 117
compte tenu de la civilité p. 141

Lorsqu'au fond des palais les voluptés... p. 27

PARONOMASE

Figure par laquelle on rapproche, dans la phrase, des mots offrant des sonorités analogues avec des sens différents.

H. Morier

Le seuil feutré d'oubli et qu'ont scellé les deuils.
p. 15

Vers les centres nerveux de la ville où naguère,
Attirés par l'appât trompeur d'un vil métal, p. 48

Il est demeuré mon hôte,
L'homme sans itinéraire,
L'ami sans foyer ni terre
Survenu des patries hautes. p. 165

— Je suis votre frère des plaines,
Le doux frère des bas fournils;
Et voyez les bonheurs ternis
Dont ma prunelle est encor pleine. p. 170

Et d'autres qui sont morts
Les dents serrées au mors p. 176

En ce décor que modifie
L'écart de ta démarche absente p. 153

et la voilà qui parade en grand apparat, p. 138

Et voyez-vous, de ferme à ferme,
Que l'on tire les contrevents,
(.....)
D'où que veniez (sic) à contre vent? p. 126

Impureté, tu nous a (sic) pris le sang
Qui combattait au sein de nos tristes villages.
p. 120

Mais dont les yeux ont les tons doux
Des azurs calmes de fin d'août, p. 171

PARTICIPATION ou COMMUNION

Figure par laquelle le locuteur se range au côté...
de son interlocuteur, en remplaçant le pronom de la seconde
personne (tu ou vous) par le pronom de la première personne
(nous) ou un pronom indéfini (on).

H. Morier

LES BOUTIQUIERS (extrait)

...

Que les affaires sont mourantes!
Et cette ankylose aux jambes!
Vraiment, on ne circule pas assez.

Pourtant, il fut des jours tout autres.
Ah! souvenir perdu dans la brume des ans

...

quand le solde annuel aux aguichants rabais
vous repliait ici le bourgeois pour trois jours.
Las! mouvement vainqueur et bienfaisant,
une torpeur insidieuse te remplace
et sous notre crâne parcheminé
se sont tissées des toiles d'araignées. p. 60

PERIPHRASE

Figure par laquelle on remplace le mot propre, qui est simple, par une tournure ou locution explicative.

H. Morier

l'espoir de la semence p. 15 (le pain)

le dispensateur des orges et des blés p. 29 (Dieu)

l'homme des sillons p. 32 (l'agriculteur)

le maître des destinées p. 65 (Dieu)

ô fils de l'onde p. 70 (navires)

l'ébat dont Vénus est en quête p. 81 (l'amour)

renouveau de la saison fidèle p. 98 (printemps)

Je suis votre frère des plaines, p. 170 (campagnard)

PERSONNIFICATION

... faire d'un être inanimé ou d'une abstraction un personnage réel...

Littré, cité par B. Dupriez

... déjà le soir emmitoufle les branches, p.9

... tout le passé nous accueille, très las,
Nous dit une chanson... p. 10

Et sur le seuil pensif... p. 11

visage apaisé des fenêtres p. 13

Et toute la maison d'antan qu'un souffle enchante
S'émeut comme au retour automnal des afeux. p. 16

La main du sort a clos le seuil et fermé l'huis.
p. 18

O ville, car l'aspect de ta hideur m'attire
Et la grandeur monstrueuse de ton délire
Quand ton corps est tordu par les enfantements. p. 22

Au long des vieux pavés où la gêne chemine, p. 34

Glaques... les fenêtres ont l'air
De sourciller devant le roide paysage p. 34

Je voudrais qu'en les soirs vertigineux la flamme
Des usines forgeât dans l'or brut ou le fer
Le triomphal buccin... p. 38

L'amertume du jour desserre son étreinte. p. 43

Aux monuments indifférents dont les bras vides
Font des gestes de glace en la demi-clarté. p. 44

... petites maisons
Avec une lucarne à leurs pignons
Et qui, fraternelles, se serrent
Epaule contre épaule, afin de mieux tenir. p. 52

Le soir bercera dans ses bras ardents
Le quartier minable et ses sombres rues. p. 52

Et l'on verra passer la joie en robe claire p. 58

Le gel sculpte ses formes nues. p. 56

Toute la perfidie adroite des filets
Que tend l'illusion à l'homme qui la tente. p. 79

Etreignant de ses bras maternels le tumulte,
La croix du mont, qu'au soir les idoles insultent,
Veille sur le sommeil bruyant de la cité. p. 80

La solitude et le silence
Montent la garde à ma croisée. p. 99

Les plaisirs rieurs qui rôdent par bandes
Plissent vers toi leurs oeillades perverses. p. 105

L'hiver a délié ses froides escarcelles p. 111

Les lucarnes coiffées
De mols bonnets
Avec leur air de bonne fées
S'acheminent dans le décor vernal, p. 112

Le vent fouette ma chair... p. 123

L'épaule des maisons s'appuie aux murs d'usine p. 133

La misère, à pas secs, devant les seuils chemine.
p. 133

La maladie active établit ses réseaux. p. 133

La mort a clopiné sous les vieux réverbères, p. 134

la mort opulente...
la voyez-vous qui se promène
un rire morose au bout des dents? p. 137

Ce matin, la mort a son tour
et la voilà qui parade en grand appareil,
.....
la voilà bien qui, maternelle et lente,
promène une dernière fois
le cadavre osseux et froid
qu'elle a soudainement emmitonné
dans un cercueil vraiment très confortable. p. 139

Un vieillard, dans le parc, s'est pris à écouter
Les propos de la mort assise à son côté. p. 145

Le plaisir a voilé son visage. p. 146

Ma peine assise à la fenêtre
Les vit au loin disparaître. p. 87

Le rêve s'approche, m'enlace. p. 149

Votre âme vient là, tout près,
Flotte en la chambre, mi-rieuse. p. 164

J'ai tiré les contrevents,
Clos le seuil et fermé l'huis
Qu'éprouvait le poing du vent, p. 88

C'est un piège que le destin
Vient de vous tendre p. 164

PLEONASME

Répétition oiseuse d'une idée déjà contenue dans un autre mot de la même proposition.

H. Morier

L'image où le dessin de leur oeuvre est inscrit
p. 12

Aux cités délivrées des laidés pourritures p. 23

Montait dans la lourdeur des midis accablés p. 29

Un sonore fracas détonne des enclumes; p. 33

Nous crisperons nos poings durcis par la colère.
p. 47

Parcimonie du mouvement qui se réserve. p. 58

Les vaisseaux nus et sans voile p. 71

Un chaud rayonnement s'allume sur les toits. p. 74

Pour les naissances de la vie. p. 103

Leur place est restée vide à nos tables désertes.
p. 121

Lorsque l'aurore, entre tes murs démantelés,
Dissipera l'horreur des viles cruautés, p. 48

Ecoutez, ...
Par les ravines, les vallons,
Tinter l'airain sonore p. 115

Heures d'enchantement nées du renoncement
D'une coupe enchantée qui n'a pas été bue! p. 94

Remuent un sol d'où sort une touffeur de miasmes.p.81

Viens-tu par ruse ou bien cautèle p. 170

Affreux chromos qui se dédorent. p. 159

POLYPTOTE

Employer dans une période un même mot sous plusieurs des formes grammaticales dont il est susceptible.

Littre, cité par
Dupriez.

REMARQUE

. Dupriez considère la polyptote "dans le sens large de variation grammaticale ou de dérivation lexicale". p. 208

Elle dit la chanson que chantaient les vieux
maîtres. p. 13

... et le terne lavoir
Où les hommes recrues se lavaient en silence. p. 15

Je vivrai de la vie amère des cités, p. 22

Oh! tous ces besoigneux cassés, ces prolétaires,
Qui, le soir, cassent leurs ennuis au choc des
verres! p. 29

Rêveur, j'ai trop rêvé, j'ai trop nourri de songes
p. 82

Au coeur du monde, afin qu'il saigne et qu'en son
sang p. 83

Ne désirant plus rien hors un désir calmé p. 97

Et, dans l'obscurité de cet obscur silence, p. 100

Les grands clochers, les clochetons, p. 114

Nous sommes les enfants d'une race mortelle
Nous sommes les amants de la terre qui meurt. p. 120

Notre chair a connu les coups de la douleur
Et nous avons crié vers les villes charnelles: p. 120

Hé! la voyez-vous passer
celle qui n'est pas pressée
et qui croque toute gaieté sur son passage p. 140

Passons le seuil usé
 Par tant de pas
 Qui ne revinrent pas
 Pour avoir tant passé. p. 160

Et lentement accru, je continue
 Ma lente ascension vers la lumière. p. 117

et puisque le coeur...
bat toujours, là, à petits coups espacés,
 il faut bien tout de même qu'il batte pour quelque
 chose. p. 64

Et dans tes bras profonds et doux comme la mort,
 Où ma ferveur très doucement serait bercée, p. 97

Et, torses nus, mi-fous, semblables à des bêtes
 Qu'affolierait le fouet de rages indomptées, p. 47

Près du vieillard, une vieille aussi p. 53

Au loin gémit le choeur voilé de mes pudeurs.
 Qu'importe, j'ai largué pour cette boue mes voiles
 p. 78

eux que l'usure lente a rendus hors d'usage, p. 64

Je dois faire bonne veille
 Si votre souvenir s'éveille. p. 165

Or ces maîtres du sol, ces rois d'anciens domaines,
 (...)
 Gémissent aux confins bruyants des villes-reines. (31)

PRETERITION

Figure par laquelle on attire l'attention sur un objet en feignant de ne pas s'y arrêter.

H. Morier

LES BOUTIQUIERS (extrait)

...

À part le soulier fin de chevreau fendillé
et le faux-col très digne en son celluloïd,
noterons-nous encor le pantalon collant,
si juste qu'à coup sûr il étrangle la cuisse? p. 57

PROSOPOPEE

C'est une figure par laquelle l'auteur prête la parole
à des êtres inanimés, à des absents ou à des morts.

A. Benoit

Je suis comme le cri du sol vers la lumière.
J'ai bu la force du soleil.
Mes rameaux ont capté le vol dru des rayons.
... (l'Arbre) p. 116

RIMES LEONINES

Vers léonins (du nom de Léon, chanoine de Saint-Victor de Paris, poète latin du XIII^e s.), ... vers français dont une ou deux syllabes reproduisent la consonance de la rime.

Quillet-Flammarion

Léonin: se dit d'un vers dont les hémistiches riment ensemble.

Robert

Entrons. N'entends-tu pas se perdre au fond du bois
p. 9

Sa face de soleil d'où la gaieté ruisselle. p. 13

Dont nous sentions s'épandre en nous les résonnances,
p. 17

Autonomes hier, puissants et débonnaires, p. 52

C'est un quartier désert où rampe la misère, p. 52

à les voir si rendus devant le comptoir nu p. 59

Bras tatoués de caducées, p. 70

Au sommet des buildings meurt le cri des usines
p. 77

Au loin gémit le choeur voilé de mes pudeurs. p. 78

Meurtri d'avoir lutté contre le flot, lassé p. 82

Angélus, vous sonniez partout les réveillées p. 92

Heures d'enchantement nées du renoncement p. 94

Triste, je veillerai sur tes yeux refermés. p. 97

Puisque l'amitié oscille à peine née, p. 101

La nostalgie des dons repris p. 107

Ceux pour qui nous traçons l'immobile sillon p. 121

Et du fond des taudis que la bise transitit, p. 131

La ville lasse et sa grimace p. 149

Déjà la route fut à demi parcourue p. 178

SYNDESE

On appelle syndèse le procédé rhétorique qui consiste à coordonner entre eux (par les conjonctions et, ou, en particulier) tous les membres d'une énumération.

Dictionnaire de Linguistique

Et sa force de pain et sa douceur de lait
Et la séduction profonde de ses traits. p. 10

Et l'âme essentielle et le durable esprit. p. 12

Et les pas qui venaient des ombres révolues
Et la sensation du vivant autrefois p. 17

Et les ferveurs et les espoirs des prolétaires p. 23

Et les mirages et les leurres
Des randonnées universelles p. 71

Et ton âcre piment qui me brûle les lèvres
Et tout le désir fou de tes foules qui vont, p. 78

Et la blancheur de l'aube au sommet des côteaux
Et toute la nature en son doux renouveau! p. 92

Tu rentres, depuis des années,
Et ta révolte et ton mépris. p. 107

... et tout là-haut,
Et sur la plaine et les côteaux,
Les multiples rosiers de neige et de crystal (sic) p. 113

Mais le crépitement des bruits désaccordés
Remplira nuit et jour, et l'éveil et le somme. 173

Et chaque soir et chaque nuit, je me sens làs p. 177

Nos maisons de soleil et nos vastes fenils
Et nos granges gonflées de mils, et nos fournils
p. 118

J'ai la mémoire de ma mère
et celle des bonheurs perdus
et la mémoire des douceurs
Qui caressaient mes jeunes ans. p. 89

Et lorsque j'aurai bu tes vins tumultueux
Et partagé l'incertitude de tes gueux, p. 23

Et toi, qui dors très noblement ton dernier somme,
Et toi qui n'es plus rien puisque l'âme est ailleurs,
p. 141

Et que la nuit vient vite en rasant les collines,
Et que les pas sont lourds de ce fou qui clopine
p. 122

N'entends-tu pas grincer les portes
Et crier les poulies et gémir les citernes
Et s'animer soudain toute la ferme? p. 14

SYNECDOQUE

Figure qui opère dans un ensemble extensif, en nommant l'un des termes d'un rapport d'inclusion pour exprimer l'autre.

... En termes classiques, on disait que la synecdoque exprime le moins pour le plus ou, inversement, le plus pour le moins; la partie pour le tout ou le tout pour la partie; l'espèce pour le genre ou le genre pour l'espèce; le singulier pour le pluriel ou le pluriel pour le singulier.

H. Morier

Le cheveu rare et l'oeil en coin, p. 58

Sur mes mains qui frissonnent
Tombe un jour médiocre. p. 90

L'oeil épousait le galbe arrondi des vallons p. 92

Et qu'un très fort instinct a réuni les coudes p. 124

Nous orienterons nos fronts aventuriers p. 95

Pendant que ton avide main
Prendra sa part de pain p. 127

Ne fronchez pour moi le sourcil p. 170

Et qui, d'un oeil rond, fixait ses chaussures. p. 174

L'épaule des maisons s'appuie aux murs d'usine.
p. 133

Un passant,
... a jeté l'oeil p. 60

Le fin soulier à jour crissa sur le gravier. p. 62

Le feu voyant de sa prunelle! p. 176

SYNESTHESIE

Type particulier de correspondances selon lequel la vibration d'un nerf sensitif donné (par exemple auditif) ébranle un nerf appartenant à un ordre sensitif différent (par exemple visuel), et déclenche ainsi une perception quasi simultanée, étrangère à l'organe affecté.

H. Morier

Une chanson fraîche... p. 14

Et les carreaux des étables vieillotées

S'animent de tons irisés

Au son de cette voix si gaillarde, qui sonne p. 14

Jusqu'au déclin du jour sonore en les feuillées, p. 29

l'appel des mirages p. 31

Bien que de l'air natal ses poumons eussent faim.

p. 35

Vois nos yeux s'allumer des hantises du pain. p. 45

Tant sur leurs faces achevées se peint

Une silencieuse horreur... p. 53

L'heure est rouge des cris montant des ruts en

fièvre. p. 81

Et tendant mes bras nus vers la sourde lumière p. 83

... Ta voix

Célébrera la gloire en sang du paysage. p. 97

Où sussurraient de blanches voix. p. 113

Et les couchants d'or fauve aux douces cantilènes

p. 113

Tout mon corps est cerné par le silence opaque.

p. 117

Et ma chair rugueuse respire la clarté. p. 117

Une floraison lumineuse embaume l'air. p. 117

Sur la route, tons et lumières
S'attiédissent, p. 125

Le ciel rugueux s'est teint d'une rougeur de torches.
p. 132

Elles respirent l'odeur verte
Des amicales frondaisons. p. 170

obscur silence p. 100

opaque touffeur p. 46

claires vocalises p. 112

clartés crues p. 43

ZEUGMA

On appelle zeugma le tour par lequel, dans plusieurs énoncés successifs de même organisation, l'un des termes n'est exprimé qu'une fois.

Dictionnaire de Linguistique

Leur vie était musique et leur rêve lumière p. 29

L'oeil épousait le galbe arrondi des vallons
Et l'oreille, le son gaillard de la chanson. p. 92

Entends-je encor chanter les coqs, sonner l'enclume
Et les trilles d'amour vibrer dans les bosquets?
p. 92

L'appel est si lourd, les voix si diverses p. 105

J'ai tenté d'atterrir aux pays fabuleux,
D'atteindre les comptoirs où l'âme se brocante. p. 82

On dirait qu'un appel chante dans chaque pierre,
Que dans chaque fenêtre un visage s'éclaire. p. 10

Et que tout le passé nous accueille, très las,
Nous dit une chanson... p. 10

Comme la route est longue et l'espoir ridicule p. 122

Les cloches prévenues, cloches indifférentes, p. 140

DEUXIEME PARTIE

LE DECHIREMENT CAMPAGNE-VILLE A TRAVERS LE STYLE DES
SOIRS ROUGES

CHAPITRE I

CARACTERISTIQUES DE LA VIE RURALE

Résumé

Après avoir décanté les différents traits stylistiques comme révélateurs de la vie rurale, nous les regroupons en dix dénominations principales, lesquelles touchent les questions de l'habitation, l'environnement, les personnages dans leur travail, leurs loisirs et leur vie affective, de même que leur vision du temps, pour en arriver finalement à leur rupture d'avec le sol natal.

Introduction

Manifestement, cette oeuvre raconte le drame de personnages rompant avec la vie rurale pour aller vivre dans cette grande et à la fois étreignante métropole, pendant la crise économique des années '30. Le portrait que nous trace le poète-narrateur de la campagne, en est un, on ne peut plus idéalisé. Après une lecture attentive, nous acquérons la certitude que le tout est perçu à travers le prisme du rêve ou du souvenir. Il est bien connu du reste, que l'éloignement dans l'espace et le temps contribue à embellir les êtres et les choses. Cependant, malgré les caractéristiques fort séduisantes qu'il prête à la vie rurale, le personnage n'est pas entièrement dupe de son rêve bucolique. Devenu citadin, il sait bien que quoi qu'il fasse "Le passé est bien mort. Les félicités de jadis ne renaîtront pas."¹

Mais où se situent-elles ces joies terriennes qu'il évoque avec tant d'insistance? Il les trouve dans le confort et l'opulence de l'habitation; dans une adéquation parfaite à l'environnement; dans un travail à la mesure des forces de l'homme et non l'inverse; dans un hédonisme et un amour où tous les sens sont comblés; et finalement, dans une vision béatifique du temps rappelant une époque mythique disparue. Voyons maintenant, d'une façon plus élaborée, comment se caractérisent ces apanages ruraux, dont les fantasmes poursuivront les personnages urbains jusqu'à leur dernier souffle. En dernier lieu, le déchirement du départ de la terre idyllique pour la ville, ressenti par les ruraux, viendra clore ce chapitre.

Solidité de l'habitation

L'une des caractéristiques de l'habitation rurale révélée par le style se voudra la solidité, qui est spécifiée lexicale-ment par la présence d'un mot-clé: "immuable cloison"(172), et l'épithète porte comme définition: qui ne change guère, qui dure longtemps, inaltérable. On ne peut douter dès lors de la solidité du logis. Mais un trait stylistique vient renforcer cette idée. La figure métataxique du chiasme prendra une valeur sym-

1 Jacques Blais, De l'Ordre et de l'Aventure, p. 179.

bolique importante, car le chiasme, c'est la figure en forme de croix, et la croix en architecture, c'est la Croix de Saint-André, évocatrice par excellence de solidité. Le personnage rural vit donc dans une maison, dont...

... l'immuable ~~cloison~~
Lieux de l'enfance heureuse... (172)

sait si bien protéger ses résidents. Le terme "immuable" se voit alors affermi par la présence occulte de la figure en forme de croix. Il y a donc ici adéquation entre fond et forme.

Dans une autre allusion du même genre, où il est question non pas d'un mais de plusieurs "toits", on décèle une autre fois la présence occulte du chiasme, par son rappel de la Croix de Saint-André:

Sous la tutelle ~~bienheureuse~~
des vieux toits. (124)

Or le mot "tutelle" qui désigne une "protection vigilante"² s'accommode bien à l'idée de solidité.

Puis vient s'ajouter un dernier exemple où le chiasme est inséré dans une description de cloison; plus encore, le mot "croix" y est lexical, agissant alors comme mot-clé: "L'humble croix de bois noir orne encor la cloison". (16) Nous permettant une légère digression, et tenant compte du sens obvie de la phrase, l'on constate qu'il s'agit de la notation d'un détail de la décoration: la présence sur le mur de la croix. Le chiasme sous-tendu par ce vers, en plus d'évoquer la solidité, matérialise l' image même de la croix dont il est fait mention:

humble ~~croix~~
bois noir

2 Robert, Dictionnaire, p. 1853.

Notre chiasme vaut alors doublement car il rend visuel un élément de solidité et un élément de décoration.

Puisque les habitants sont bien protégés au sein de leur demeure, que leur offre-t-elle en plus de cette sûreté?

Pléthore de l'habitation

Le portrait qui nous est tracé de la campagne ne l'est pas "en direct" pour employer un terme propre aux mass-média. La plupart de ces descriptions nous sont révélées à travers la vision onirique du personnage-narrateur ayant depuis un certain temps quitté la terre pour la ville, et ses paroles portent l'empreinte d'une grande idéalisation des choses du sol. Après une expérience citadine malheureuse, (ce que nous verrons plus loin) l'ancien rural revient chez lui et veut réinventer les moments vécus. Sa rêverie se présente en une allégorie christique où l'image d'une résurrection est évidente, celle des ancêtres, et ainsi il pourra "célébrer leur clair triomphe sur la mort" (17). Pour ajouter plus de conviction à l'idée de pléthore qu'il veut voir surgir sur la table déjà "franchement pourvue", il s'exclame en utilisant la comparaison aurique (or):

Que la table, ma soeur, soit franchement pourvue
Des âpres dons du sol et d'un vin couleur d'or;
(...)
Pour célébrer leur clair triomphe sur la mort. (17)

L'image aurique est donc lancée pour souligner le côté opulent de la table. Mais telle une métaphore filée, elle se poursuit dans la description du grenier, qui recèle à son tour sa part d'abondance, et cette fois sous le couvert de la métaphore aurique. Précédemment, il s'agissait beaucoup plus d'une comparaison ou comparant et comparé se voyaient séparés par le terme "couleur" qui servait de mot-outil en quelque sorte, mais nous en arrivons au choc de la juxtaposition des substantifs, où l'avoine n'est pas semblable à de l'or mais devient l'or même: "Leur grenier recelait l'or des avoines mûres" (29). Tout ceci contribue à créer une

atmosphère d'évidente richesse, de la table au grenier.

Le même souci d'établir un climat d'opulence, se retrouve dans les images de clarté. Le soleil à qui l'on doit la moisson généreuse, se métamorphose en grand argentier — dans une alchimie de lumière que nous appellerons métaphore de la matérialisation — où cette lumière, dans l'habitation, se transsubstantie en piécettes d'or:

Les écus de soleil qu'à foison dans la chambre,
Eparpille en dansant la branche d'un vieux hêtre (98).

Bien que le terme "or" soit absent de l'énoncé, on peut facilement inclure la figure ci-haute dans le réseau associatif des images auriques, étant donné que ces "écus de soleil" par leur couleur et leur brillance, renvoient tout naturellement à cette idée. Cette fantaisie hallucinatoire ajoute donc à l'atmosphère pléthorique.

Maintenant, pour marier la stylistique au langage des mathématiques, le X se veut le symbole de la multiplication. Aussi, quand il sera question de pléthore, on voit poindre la figure en X, soit le chiasme. Il s'agira cette fois, du chiasme que l'on pourrait appeler sémantique, car c'est au niveau du sens des mots qu'on en détecte la structure. Ce X se présente alors comme sigle de l'abondance, eu égard au sens des vers qui le soutiennent:

Nos maisons de soleil et nos vastes fenils
Et nos granges gonflées de mils, et nos fournils
(118).

Chiasme sémantique, car la logique des termes nous invite à relier ensemble "grange" et "fenils" et "maisons" avec "fournils". Le symbole en X de la multiplication offert par le chiasme, agit alors comme renforcement de l'idée incluse dans ces deux vers, soit la pléthore véhiculée par les mots-clés "gonflées de mils".

D'autre part, au moyen d'un procédé d'écriture bien différent, la pléthore terrienne se répercutera une autre

fois dans le style; abondance présente dans la superfluité des mots en cette figure dite: périphrase, alors qu'il est question justement de fertilité du sol. C'est ainsi qu'on ne parle pas du Créateur, ce qui serait dit en un seul mot, mais bien du "dispensateur des orges et des blés" (29), six mots au lieu d'un pour traduire une même réalité; et dans cette optique, on parlera tantôt du "maître des destinées" (65). On ne parle plus du pain mais de la "huche où s'incarnait l'espoir de la semence" (15). Or, la périphrase, avec son abondance de mots, viendra étayer l'idée d'abondance matérielle.

L'abondance qui règne dans toutes les pièces de l'habitation sera aussi rendue par la syndèse dite en triade: ce procédé de rhétorique qui consiste à coordonner entre eux par la conjonction "et" tous les membres d'une même énumération³. Et ce "et" dit épique soulignera "le caractère cumulatif des termes énumérés"⁴. Notons que tous ces "et" ne seraient pas nécessaires pour la bonne compréhension du texte. Ils agissent en qualité d'adjuvants à la notion d'abondance présente dans l'expression "gonflées de mils". Voici donc cet exemple de syndèse triple:

(...) et nos vastes fenils
et nos granges gonflées de mils, et nos fournils
(118).

Tous ces procédés s'adjoignent pour favoriser une atmosphère pléthorique au sein de l'habitation rurale. Mais, en est-il ainsi de tous les lieux ruraux?

Pléthore de l'environnement

Si l'abondance règne en maître dans le gîte, il le doit à la terre généreuse qui en produit les fruits. Autant

³ Cf. Dubois, Dictionnaire de Linguistique, p. 476.

⁴ Morier, Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique, p. 429.

les hommes que les animaux y trouvent leur compte. Et les descriptions d'environnement retiendront le même concept, mais cette fois, au moyen de la métaphore maritime:

Leurs fermes! on eut dit qu'au rythme des chansons,
Claires, elles voguaient sur la mer des moissons.
(29)

À cet égard et au sens figuré, la définition du mot "mer"⁵ accepte l'idée de "vaste étendue" et de "grande quantité". La métaphore maritime apparaît ici comme élément pertinent pour traduire l'environnement pléthorique.

Si l'on rapproche la notion de pléthore des habitats à celle de l'environnement, on se rend vite compte que les mêmes obsessions ou tics d'écriture resurgissent. Les exemples qui suivent témoignent du même souci de mettre en relief l'idée de fertilité du sol, en des chiasmes syntaxiques, porteurs comme on l'a vu déjà, du X de la multiplication. Retenons les mots-clés qui en soulignent l'état de fait, dans les vers qui succèdent: "gras", "fécondes", "fertiles"...

Voici nos terreaux gras, nos fécondes prairies (118)

terreaux gras
fécondes prairies

Le fertile limon et les chants guillerets. (118)

fertile limon
chants guillerets

Le chiasme continue de soutenir sa valeur multiplicatrice, tel qu'il en était dans les descriptions d'habitation, en ces images de prodigalité du sol.

Dans cette même veine, un dernier trait stylistique vient corroborer notre acquis. Dans un dialogisme, où l'un des personnages ruraux répond à une clarification d'identité réclamée par un citadin, il se glisse une paronomase dans

5 Robert, Dictionnaire, p. 1072. Il donne l'exemple de Zola: "La mer de blé couvrant la terre de son immensité verte".

les paroles du premier, ceci permettant de rappeler la parenté sonore existant entre les mots "plaines" et "pleine"; ce dernier mot, par sa définition même met l'accent sur l'idée de plénitude. Cette paronomase prend donc valeur indicative par le choix de ses rimes:

Je suis votre frère des plaines,
 (...)
 Et voyez les bonheurs ternis
 Dont ma prunelle est encor pleine. (170)

Même si la rime homographe nous paraît légèrement pauvre du fait de la dissemblance de la voyelle écrite, elle est très riche sur le plan homophonique alors qu'elle repose sur quatre éléments sonores identiques /plɛn/, d'où l'on peut parler d'une richesse sonore de la rime s'ajoutant à un mot-clé sous-tendant l'idée de plénitude, donc de richesse des "plaines".

Si l'abondance matérielle est manifeste au sein de la vie rurale, comblant ainsi les besoins physiques des individus, que peut-elle leur offrir à des niveaux plus profonds?

Anthropomorphisme de l'habitation

Comme nous le verrons ci-après, plusieurs traits stylistiques des Soirs rouges répondent d'une certaine façon à l'interrogation romantique: "Objets inanimés, avez-vous donc une âme?". Les maisons présentent les mêmes sentiments que les humains. Souvent, le phénomène sera rendu par personnification. En une sorte de connivence acquise entre les choses et les hommes, quand ces derniers reviennent à la maison, le "seuil tressaille au bruit familial de leurs voix" (17). Et le soir, propice à la rêverie, impose son empire de songes:

Et sur le seuil pensif où la nuit s'insinue
 J'ai senti la douceur des ferveurs revenues. (11)

Ici, l'épithète "pensif" conviendrait davantage à l'homme qui rêve sur le palier, plutôt qu'au seuil lui-même. Nous sommes

alors en présence d'une hypallage, cette figure "qui attribue à un objet l'acte ou l'idée convenant à l'objet voisin"⁶.

Puis, la maison anthropomorphique acquiert de nouvelles facultés: en plus de la pensée, s'ajoute la mémoire téléscopique. Quand un rural déserteur revient au bercail, plusieurs années après, la maison le reconnaît et ceci est révélé par procédé de personnification:

Et toute la maison d'antan qu'un souffle enchante
S'émeut comme au retour automnal des aïeux. (16)

En plus de connaître l'émotion heureuse, la maison vit littéralement le sentiment de tristesse. Ses fils prodigues le constatent et lui offrent leur réconfort, en cette image où se déploient une autre fois les indices de la personnification:

Entrons pieusement, sans bruit et sans tristesse,
Afin que notre vie soit comme une caresse
Et réchauffe le coeur meurtri de la maison (9).

Capable de penser, de s'émouvoir, et dotée de mémoire, que manque-il à cette maison pour posséder tous les attributs de l'humain? Une personnification, doublée d'une hypallage à la Ramuz⁷, et qui tient de la technique cinématographique, illustre même un mouvement de marche hallucinatoire des maisons...

Les lucarnes coiffées
De mols bonnets
Avec leur air de bonne fées,
S'acheminent dans le décor vernal (112).

En plus d'offrir une allure vestimentaire humaine, la maison se prête au dynamisme de la marche. On devinera sans doute, qu'il s'agit d'une sorte d'illusion d'optique de l'observa-

6 Morier, Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique p. 516.

7 Ibid., p. 517. Il rapporte cette citation de Ramuz: "En haut du grand clocher de pierre, il y avait la croix de fer; d'abord elle a été noire dans le rose, ce qui faisait qu'on la voyait très bien, puis elle s'est mise à descendre. On voyait la croix descendre, à mesure qu'on montait..."

teur qui s'approche de ces maisons et non l'inverse, d'où l'on peut parler d'hypallage à valeur anthropomorphique, car l'action est accordée au sujet voisin qui se trouve être la maison.

Tout ceci témoigne d'une entière symbiose entre hommes et choses. Au niveau des états d'être, à un autre moment, le plaisir sera partagé par la maison. Quand les habitants promulguent la fête, par phénomène d'irradiation, c'est tout le "toit" qui chante "sous la feuillée" (10), alliant sa voix à celle des humains; cette nouvelle action prêtée à l'habitation se présente donc sous le couvert de la métonymie, où une réalité se substitue à une autre "en raison d'un rapport de voisinage, de coexistence..."⁸

Poussant plus avant dans la voie anthropomorphique, le style, par le biais de la personnification viendra donner aux maisons, une importante action qui se veut la vie même: le souffle:

Voici la face des maisons:
Volets déclos, portes ouvertes
Elles respirent l'odeur verte
Des amicales frondaisons. (170)

À ce portrait déjà chargé en valeurs humaines, s'ajoutera un pouvoir de séduction. La syndèse en triade, avec son effet de cumulation des "et", insiste sur le caractère d'attirance sensorielle de cette maison. Les sens olfactif et gustatif sont mis en éveil dans un heureux effet de contraste, où se combinent les antithétiques "force" et "douceur". Toutes ces valeurs réunies sous le couvert de la personnification:

Et sa force de pain et sa douceur de lait
Et la séduction profonde de ses traits. (10)

La maison porte l'essence anthropomorphique dans les moindres éléments qui la composent. La pierre même est

8 Ibid., p. 743.

receleuse de sentiments et se réjouit de l'arrivée des anciens ruraux dans une image où la chaleur de l'accueil se manifeste par le terme "appel"; où la chaleur au sens concret du terme se manifeste par l'allitération du "ch", consonne exothermique par excellence:

On dirait qu'un appel chante dans chaque pierre,
Que dans chaque fenêtre un visage s'éclaire (10).

Morier rapporte que des savants ont réussi à mettre au point une technique au moyen du thermomètre électrique destiné aux médecins, qui peut mesurer la chaleur d'une consonne lors de son émission. Or, il est maintenant prouvé que la consonne "ch" est celle qui, au point de vue chaleur "l'emporte sur toutes les consonnes"⁹. Ce phénomène est du reste, facilement prouvable sans appareillage compliqué. N'est-ce pas en émettant un "ch" que les habitants des pays nordiques tentent de se réchauffer les mains en hiver?

Cette chaleur humaine, à double point de vue, qui se dégage des pierres, prend le ton d'un anthropomorphisme à vision primitive de même que nettement moderne si l'on en croit Bernard Assiniwi, pour réconcilier ce qui nous semble à prime abord antithétique; ce dernier soutient que l'Amérindien possédait une intuition animiste de la pierre:

(...) c'était un être profondément religieux qui octroyait une âme à chaque chose, jusqu'aux roches, par exemple. C'était une forme d'animisme très humain, une forme de compréhension de la vie universelle. Les premiers colonisateurs ne l'ont pas compris. Pour nous, octroyer une âme, c'était octroyer une reconnaissance de vie. On sait très bien aujourd'hui que les roches sont régies par des mouvements à l'échelle atomique (...) On nous a enlevé ces croyances pour nous les réapprendre par la science.¹⁰

9 Ibid., p. 1129.

10 de Roussan, Jacques, Une Histoire des Indiens par eux-mêmes, entrevue accordée par B. Assiniwi, dans Perspective du 9 mars 1974, pp. 22 à 26. À cet égard, l'explorateur Francis Mazière corrobore l'avancé de Assiniwi,

Cette façon de s'approprier les choses en les humanisant, va-t-elle se poursuivre au-delà de l'habitat?

Anthropomorphisme de l'environnement

Comme il en était pour l'habitation, il en sera pour l'environnement. Les actions de l'homme sont récupérées par la nature. Cette fois, l'épithète homérique¹¹ fait en sorte d'attribuer les chansons émises par les humains aux "couchants" plutôt qu'à ces premiers, en cette image, encore une fois aurique, qui tient de l'audio-visuel: "Et les couchants d'or fauve aux douces cantilènes" (113). Ne trouvons-nous pas en cette description, une manifestation du syncrétisme de la première enfance, où le nourrisson ne peut distinguer si le barreau de sa couchette ou le décor ambiant de sa chambre font partie intégrante de son corps ou en sont détachés? L'anthropomorphisme rural serait donc très près de la vision enfantine.

Selon le beau terme de Morier, c'est par une sorte de clou d'or¹² que le style fait s'estampiller la joie humaine dans le paysage ambiant, comme il arrivera que l'inverse sera aussi vrai. L'exemple qui suit en témoigne, sous l'apparence de la synesthésie:¹³ "Les aurores baignées de lumineuses joies" (113). Le cosmos capte donc en les reflétant, les

quand il parle de ce vieil Indien de l'Ile de Pâques qui, ayant sculpté des oiseaux de pierre, leur offrait chaque jour des grains à manger. Devant le regard surpris de l'explorateur, le vieil homme s'exclama: "Mais vous ne savez donc pas que les pierres vivent!" Et le grand explorateur de conclure: "Et pourtant, la science sait depuis moins de sept ans que les pierres vivent!" Conférence prononcée au Centre Culturel de Drummondville, le 7/10/73.

11 L'expression est de Lausberg, selon Morier, p. 778.

12 Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique, p. 199.

13 Selon Morier, si "l'usage des drogues hallucinogènes provoque des synesthésies", l'homme "doué d'une sensibilité profonde, ouverte aux relations universelles, ... doit être

joies vécues par les hommes. Le même phénomène sera rendu par hypallage, alors que le bonheur de la femme aimée se reflète sur la campagne environnante, en un glissement ou déplacement des termes, où l'épithète "heureuse" convenant normalement à la femme à qui le message amoureux s'adresse, est plutôt accolée à la campagne...

Un candide bonheur luisait dans tes yeux doux,
Cependant qu'ils erraient sur la campagne heureuse.
(93)

Comme nous l'avons signalé à propos de l'habitation, laquelle réagissait de façon émotionnelle en constatant le retour des anciens, il en sera de même pour tout le "domaine", qui, par définition, représente toute l'étendue d'une "terre possédée par un propriétaire"¹⁴; le panorama domanial manifestera donc un sentiment de gaieté, devant le retour et le signal de la voix des anciens. C'est par la personnification que se dévoile ce trait stylistique contenu dans les deux derniers vers de l'extrait qui suit:

Une voix sonne
(...)
C'est comme si, soudain, les choses renaissaient
Sous la magique main d'une fée immortelle;
Comme si le domaine ancestral reprenait
Sa face de soleil d'où la gaieté ruisselle. (13)

Cette vision anthropomorphique rurale telle qu'elle se révèle dans le style qui nous occupe, en est une capable de transcender les époques. Elle prend ses racines très loin dans le temps, semble-t-il: "Le poète....pratique l'identification: tout ce qu'il voit dans la nature, il l'identifie à la vie humaine. C'est pourquoi... la Poésie, n'est pas sans analogie avec les mentalités primitives..."¹⁵ souligne Frye.

capable, dans ses moments d'extase, de voir ce que le drogué ne voit que sous l'empire de la drogue. p. 338.

14 Robert, Dictionnaire, p. 504.

15 Northrop Frye, Pouvoirs de l'Imagination, p. 83.

Elle rejoint également l'envolée de Lamartine: "Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime;"¹⁶ pour finalement s'inscrire dans le sillon moderne de la parapsychologie. De fait, au moyen d'un polygraphe et d'électrodes, des chercheurs ont réussi à prouver que les plantes réagissent avec frayeur si on menace de les brûler par exemple, et qu'elles poussent plus vite quand elles entendent de la musique de Bach.¹⁷ Voilà qui donne toute sa force à la phrase célèbre de Gide: "Pendant que le savant cherche, l'artiste trouve;"¹⁸.

Les personnages et le travail

Souvent, le travail rural se présente au lecteur sous forme d'indices sensoriels auditifs. L'animation des lieux au petit matin, est suggérée par une consonne dynamique, soit le r. Selon Marouzeau, le /r/, consonne vibrante, peut évoquer le roulement des objets ou véhicules. Ici les mots-clés "poules" et "s'animer" favoriseront cette idée. En plus de l'allitération de /r/, l'absence de ponctuation accentue le mouvement de la phrase:

N'entends-tu pas grincer les portes
Et crier les poules et gémir les citernes
Et s'animer soudain toute la ferme? (14)

Si l'on retient le terme "grincer" comme mot-clé, n'avons-nous pas incluse ici une valeur onomatopéique, soit l'harmonie imitative du grincement: gr-r-r-r-r-r?

Toujours en ce qui concerne le /r/, bien avant les stylisticiens modernes, dans son Cratyle, Platon empruntait à Socrate la théorie suivante: "La lettre R... m'apparaît comme l'instrument général de tout mouvement..."; il avait observé "que la langue était plus agitée... dans la prononciation de cette lettre."¹⁹ La force dynamique du /r/ s'agencera

16 P. Seghers, le Livre d'Or de la Poésie Française, p. 181.

17 Marie-F. Bouillon, les plantes peuvent-elles deviner nos pensées?..., Perspective, 5 juin 1976, p. 12.

18 A. Gide, les Faux-Monnayeurs, p. 328.

19 M. Cressot, le Style et ses techniques, p. 27.

aux verbes potentiellement dynamiques "s'ouvrir" et "jailliront", pour produire un effet de mouvement des objets et des êtres...

On verra s'ouvrir chaque porte
Et des formes en jailliront: (131)

Et cet autre exemple où le mot-clé est inséré, soit le "roulement" des voitures; la métaphore phonique du /r/ en sa présence insistante, ne peut passer inaperçue:

décroître, à l'horizon des gerbes,
les sourds roulements des chars... (9)

Toutefois, bien que le dynamisme du travail ou le remuement des humains soient évoqués par certains traits, la tâche rurale n'apparaîtra jamais comme une charge trop lourde que l'on récuserait; elle s'offre plutôt sous le signe de l'harmonie où l'homme fait corps avec elle:

Une voix des anciens jours...
(...)
Ce qu'elle dit aussi, c'est la tâche épousée (13).

La personnification contenue dans le dernier vers, attribuée à la tâche une noblesse quasi-humaine alors que celle-ci prend une connotation nuptiale. L'on est tenté de conclure que le travail conserve avant tout son visage humain.

Si l'homme s'y sent à l'aise, c'est que le travail rural ne commande jamais la rapidité d'une machine: "Ceux pour qui nous traçons l'immobile sillon" (121). La rime léonine, avec sa sonorité allongée des nasales /trasõ/ et /sijõ/, accentue ce fait. Et dans cette optique, la structure binaire du parallélisme "qui donne au discours une fermeté ramassée... a quelque chose de calme, de serein, d'assourdi, de maîtrise de soi, que de pouvoir si bien assembler les éléments..."²⁰. Voici l'exemple concerné: "Ouvrant les sillons bruns, liant les orges mûres"(11); cette figure, aux "phrases

20 Léo Spitzer, Etudes de Style, p. 270.

rythmiquement alternées et développant des thèmes parallèles..."²¹, ne peut qu'ajouter à l'idée de calme et d'harmonie. Et pour que le travail s'exécute agréablement, vient s'adjoindre la notion de confort du vêtement: "Quand, lestement nippés, la faucille à leurs bras," (30), le mot-clé "lestement" indique la largesse du vêtement dont il est question. Cependant, la pluralité des voyelles à large aperture, soit les "an" et les "a", accroît la valeur intrinsèque de l'énoncé, où s'exprime cette idée d'amplitude:

/kã lĩstã mĩnĩpe la fosijã lõr bra/

Du reste, comment les personnages ruraux pourraient-ils considérer leur travail comme une lourde tâche, alors que leur capacité physique dépasse les exigences de cette même tâche? L'homme se présente sous l'allure d'un dieu mythique. La comparaison par hyperbole viendra accuser la puissance de l'homme des sillons:

Et l'on eut dit parfois qu'à des titans pareils
Ces hommes moissonnaient les cheveux du soleil. (31)

Tantôt, ce sera la triade d'épithètes qui corroborera cette suprématie: "Autonomes hier, puissants et débonnaires," (32). Le groupement par trois des qualificatifs attribués aux ruraux, pourrait être significatif, car dans "les traditions iraniennes le chiffre trois apparaît souvent doté d'un caractère magico-religieux"²². Ce pouvoir quasi-magique, l'homme le possède dans le tour synesthésique qui suit, où se révèle la fonction effective de sa voix qui a un ascendant sur les choses; l'émission vocale produisant un effet de kaléidoscope sur la vitre...

Et les carreaux des étables vieilloties
S'animent de tons irisés
Au son de cette voix si gaillarde, qui sonne (14).

Et cette "voix" qui se veut "gaillarde", ne peut être émise par un être anémique.

21 B. Dupriez, Répertoire de figures..., p. 191.

22 J. Chevalier, Dictionnaire des Symboles, t. III, p. 333. Et les magiciens du monde entier ne comptent-ils pas jusqu'à

Après le travail, c'est le retour à la maison, avec la satisfaction du devoir accompli. Le halètement de l'effort est rendu par les "h" aspirés initiaux: "Ils hâtèrent gaie-ment leurs hautes silhouettes" (11). Cependant, ne nous méprenons pas. Ce qui peut être pris pour une évocation de la fatigue est vite annulé par la présence de l'adverbe "gaie-ment". Donc, le travail même doit s'effectuer sous le signe du plaisir. Pour cet être, pas de rémunération en espèce, mais un bien plus précieux encore l'attend: l'amour. C'est la récompense après l'effort de la journée, et qui s'offre en guise de royauté: "Quand l'amour couronnait la fin de mes journées" (93). Nous reviendrons à cet aspect plus loin.

Les personnages et l'hédonisme

À la question des loisirs, comme nous l'avons vu précédemment, le personnage rural nous apparaît comme possédant des pouvoirs para-normaux, dépassant la commune mesure. Voici l'expérience relatée: le chant ayant une importance capitale dans le loisir d'intérieur, le voyageur ou l'ex-rural revenant au bercail plusieurs années après, réentendra "la chanson que chantaient les vieux maîtres" (13). Avec cette image, le rural reste solidaire de la théorie de Lavoisier: "Rien ne se perd, rien ne se crée". Les sons produits à une époque donnée ne sont pas perdus; ils voyagent dans le cosmos et peuvent redevenir audibles pour qui sait écouter. Et ceci témoigne d'une oreille bionique digne d'un Giono. La polyptote introduite dans l'assertion, qui n'est autre qu'une figure présentant le retour du même radical: chanson... chantaient, rend audible et visible un même son réapparu, comme le personnage dont il est question, réentend un son émis antérieurement. Voilà un autre exemple où style et sens se combinent.

Chez le personnage encore, le rappel des anciennes soirées portera la marque épicurienne, soit le "m" appréciatif

trois avant de faire surgir un lapin d'un chapeau, ou autre chose, dans leurs tours de passe-passe?

de la publicité placé en allitération:

C'est la voix claire du passé,
La même qui charmait les soirs de ton enfance,
La même qui semait par tout l'ancien domaine
L'émoi des vieilles cantilènes. (14)

Et le mot "émoi", par définition, fait souvent rapport à "l'émotion sensuelle"²³; il agit alors comme mot-clé, supportant la valeur expressive de cette allitération.

Comme nous l'avons constaté précédemment, la sensorialité auditive du personnage rural en est une des plus aiguës. Mais en poussant plus avant notre recherche, nous découvrons que cela va plus profondément encore. Tout son corps s'imprègne des bruits offerts, comme il est dit d'une façon lexicale:

Le chant qui frémissait et les profondes voix
Dont nous sentions s'épandre en nous les résonances,
(17)

Cette synesthésie où l'audible rejoint le tactile, témoigne d'un pouvoir sensitif ultra-développé. Et à cet égard, un chercheur en audiologie, vient d'en arriver à ce même constat: "L'homme est sculpté par sa propre voix, mais aussi par celle des autres", et il poursuit...

Ecouter chanter l'autre, en effet, c'est entrer en vibration avec lui. Pourquoi? Simplement parce que produire du son, c'est faire vibrer l'air extérieur. L'auditeur qui se situe dans cet air va se trouver²⁴ en quelque sorte "sculpté" par les vibrations.

Non seulement l'ouïe et le tact peuvent-ils se lier chez l'être doué d'une sensorialité profonde, mais, chez le rural, on assiste aussi à la jonction de l'ouïe et de la vue; autre phénomène acquiescé par la science récente. La synesthésie qui suit les confond en une douce anarchie: "Jusqu'au déclin

23 Robert, Dictionnaire, p. 560.

24 A. Tomatis, l'Oreille et la Vie, p. 80.

du jour sonore en les feuillées" (29). Dans cette veine, l'intime liaison ou dépendance étroite entre la vue et l'audition a été démontrée dans la thèse du Dr Tomatis, alors qu'il raconte avoir traité dans sa pratique médicale des peintres et chanteurs souffrant de surdité. Laissons-le dire:

Lorsqu'un peintre perdait la précision de son trait ou la richesse de sa palette, il présentait en même temps des troubles auditifs plus ou moins manifestes. La perte des bleus et des verts, par exemple, correspondait à une surdité aux aigus. On pouvait deviner toute une corrélation entre l'oreille et la vue. J'étais presque tenté de dire qu'on peint avec son oreille!²⁵

D'autre part, sur le plan des notations sensorielles, d'autres éléments viendront enrichir le style. La description du loisir extérieur fournira sa part de sons envoûtants. L'allitération de fricatives, marque sa présence en s'adjoignant les sifflantes /s/ et /z/ pour matérialiser le souffle de la brise, au passage des amoureux:

Où êtes-vous, frêles bonheurs,
Joyeux refrains des gars, rires frais des payes
Et vous, merles frileux, aux claires vocalises,
Et vous, les enivrantes brises,
Qui bruissiez par les sentiers de mousse grise? (112)

En ce sens, "l'onomatopée enclose dans un signifiant est une métaphore phonétique"²⁶. Métaphore phonétique de douceur qui ne rate pas son effet sensoriel en rendant audible le frôlement des vêtements et le bruissement des "brises", lesquelles, sont "enivrantes", donc portant le sceau hédoniste. De plus, il faut ajouter que les idées de moëlleux confort, alors qu'il est ici question de "mousse grise" où s'évadent les jeunes gens, s'accomoderont bien des sifflantes et spirantes comme on les retrouve dans les mots: soie, satin, souple, ... etc.

25 A. Tomatis, l'Oreille et la Vie, p. 164.

26 H. Morier, Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique, p. 757.

À d'autres moments, il arrivera que trois sens soient mis en éveil en même temps. Notons la présence en triade de l'olfaction, la vue et l'ouïe. Non seulement ces indices sensoriels sont-ils lexicaux (odeur, transparence, trille), mais des valeurs stylistiques les soutiennent. L'assonance de voyelles nasales (ans...ence...amb...) renvoie bien sûr au sens nasal, donc à l'olfaction; et l'allitération, plus encore, l'harmonie imitative: tr-r-r-tr-r-tr reproduit le "trille" de l'oiseau en le rendant audible et graphiquement visible pour le lecteur attentif:

L'odeur de sol mouillé, la transparence d'ambre
Et ce trille éperdu qui fuse à la fenêtre, (98)

Le personnage rural vit donc en étroite intimité, avec un environnement où les sens sont comblés. Possession par la vue, l'odorat et par l'ouïe. L'oeil également trouve sa délectation. Dédaignant le rectiligne, l'espace se présente en ligne courbe dans cette touche à saveur épicurienne:

L'oeil épousait le galbe arrondi des vallons
Et l'oreille, le son gaillard de la chanson. (92)

Le désir d'intime liaison avec tout ce qui aguiche le sensoriel, est ici rendu stylistiquement par le zeugme qui court-circuite le verbe normalement attendu dans le dernier vers, et qu'il faut reconstituer mentalement pour en bien saisir le sens. Le sujet (oreille) n'étant séparé de son complément d'objet direct que par la simple virgule, il s'ensuit une juxtaposition des termes, probante d'une volonté de rapprochement: "Et l'oreille, le son..."

Se manifeste aussi le souhait de possession par le tact quand l'esse transsubstantie la lumière dans l'image qui suit:

Comme j'aurais voulu dans mes mains de ferveur
Contenir, moite encor, l'aurore aux chairs de fleurs.
(92)

Puis une synesthésie met en action le sens gustatif en un énoncé où se matérialise un abstrait: cet état d'être qu'est

le bonheur. L'air se transsubstantie à son tour en objet de délectation: "L'air avait comme un goût de bonheur au printemps" (92). En définitive, l'on peut presque conclure que l'être rural possède la sensorialité de l'homme d'avant la chute: des facultés supra-humaines.

Les personnages et l'amour

Comme corrolaire normal à une vie hédoniste bien remplie, l'amour vient se poser. Nous avons vu déjà comment l'homme vivait en intime harmonie avec la nature, en développant le thème de l'anthropomorphisme. Celle-ci se fera à divers moments complice de l'être amoureux...

La brise à même une indicible robe à fleurs,
Me révélait soudain la ligne de ton corps. (93)

Il nous est arrivé dans un passage précédent de voir le bonheur de l'homme s'estampiller dans le décor ambiant ou le cosmos; ici, l'inverse également se produira. La lumière inscrira sa stigmte sur le corps des amoureux:

... la caresse
Du matin lumineux mettra sur notre chair
Le signe d'une fête (96).

Pour souligner la suprématie de l'amour, la nature apportera une nouvelle fois sa connivence, en élevant à la dignité royale ceux qui en sont les acteurs. Cette royauté s'exprime par l'image de la nimbe, ou la métaphore aurique (or), qui se double de la métonymie (un seul "front" pour deux personnages); ce singulier qui tient lieu du pluriel, met en relief l'unification de l'amour:

Le front nimbé de l'or mouvant des soleillées,
Nous connaissons enfin l'émoi d'un pur voyage. (95)

Pour offrir un environnement idyllique, le ciel et la terre s'imprègnent de bleu. N'est-ce pas le peintre Chagall qui avait fait du bleu la "couleur de l'amour"²⁷?

27 G. Kent, Chagall, ce visionnaire..., Sélection, 1977, p.76.

Le ciel est pur
Comme une mer d'azur
Et, d'ombre souple, se vêt toute
La campagne bleue... (91)

Nous l'avons déjà signalé: à la campagne, tout se présente sous le signe de la souplesse. L'environnement n'offre jamais la dureté rectiligne du paysage urbain, et cette douceur favorise le sentiment amoureux; la marche cadencée sous les feuillages est décrite avec un accent hédoniste, par le "m" appréciatif placé en allitération:

Nos pas rythmés fouleront le chemin
Dont les rives s'appuient aux massifs de feuillage;
(95)

Dans un paysage où tout est douceur, il n'est point besoin d'élever la voix. Le chuchotement des amoureux sera révélé par allitération de consonnes sourdes. "Quand nous parlons à voix basse, le langage se dévoise; toutes les consonnes se transforment en bruit, et les plus intelligibles sont les sifflantes et les chuintantes."²⁸ L'on verra poindre ces consonnes dans les situations romantiques. "Les amoureux chuchotent plutôt qu'ils ne parlent, d'où l'expressivité des mots sifflants qui gravitent dans le champ sémantique de la séduction"²⁹. Le souffle de la brise et le chuchotement des amoureux seront perçus dans le surgissement des sifflantes /s/ et /z/; mêlés au parfum des "lilas":

Lilas en fleurs
Aux suaves senteurs
Frôlent les seuils comme des brises,
Tandis que les gars, les payes,
Dans les sentiers de mousse grise,
S'en vont par ce soir de velours,
Cueillir l'amour. (91)

À un autre moment, la timidité que peut éprouver l'amoureux à verbaliser son sentiment s'exprimera par épitro-

28 H. Morier, Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique,
p. 257,

29 Ibid., p. 257.

chasme. Abondance de mots unisyllabiques qui ajoute une rapidité hachurée au débit verbal:

Je ne sais pas très bien te raconter mon âme
Les mots que je te dis n'ont pas un sens très clairs.
(100)

Aussi la rapidité du débit peut entraîner la difficulté d'élocution via certains mots. De ce fait, il est intéressant de découvrir à la fin de cet aveu amoureux, la présence d'un paréchème, qui n'est autre qu'un "défaut de langage"³⁰ pouvant simuler le bredouillement, quand une même syllabe est reprise à la fin d'un mot et au début du mot suivant: "Et comme me saouler de ta chère présence". (100) Ce paréchème ajoute de la crédibilité au verbe "saouler" qui indique un état d'ivresse dans lequel baigne le personnage.

Par ailleurs, la nature viendra une nouvelle fois prêter son concours, sous le manteau de l'artiste, en apposant sur le visage de la femme aimée, tous les atouts du couchant:

O le dessin très net de ton jeune visage
Délicatement teint des ors du crépuscule! (93)

Avec la présence insistante de plusieurs mots courts et expressifs, l'énoncé se rapproche encore là, de l'épitrochasme. Ce procédé va rappeler, eu égard au sens des vers, le pointillisme en peinture, alors que le style saccadé vient seconder le mot-clé: "Délicatement". Comme si la nature, disions-nous, se personnifiait soudain en peintre-portraitiste, et posait par fines touches, les richesses auriques des couleurs crépusculaires, sur ce visage féminin. Complicité donc, d'une nature qui ne cesse de gratifier les êtres, sous bien des aspects. Cette figure de rythme qu'est l'épitrochasme, peut aussi renvoyer au staccato en musique. N'est-il pas écrit: "Leur vie était musicale et leur rêve lumière" (29)? Par sa rythmique donc,

30 Littré, cité par Dupriez, dans Répertoire..., p. 195.

cet extrait s'introduit dans le vaste champ des correspondances baudelairiennes.

Une autre fois, la femme amoureuse sera associée à la nature, et l'apophonie sert la valeur intrinsèque du second vers, comme nous le verrons ci-après, alors qu'il est question de fécondité (mot-clé), donc d'intériorisation:

Tu t'identifiais à la libre nature,
Prête dans ton printemps à la fécondité. (94)
 /prɛtɔ/ /prɛ̃tã/

Si l'on reporte sur le schéma vocalique, ces voyelles, l'apophonie nous fait ici passer des orales aux voyelles nasales: /ɛ ɔ/ qui deviennent /ɛ̃ ɔ̃/. À cet égard, Morier soutient ceci: "De manière générale se trouve confirmée la valeur expressive reconnue aux voyelles nasales: leur moindre intensité..., l'insuffisance de leur audibilité,... conviennent... au figuré, à l'intériorisation,"³¹. Ce déplacement de voyelles vers l'intérieur, peut illustrer l'acte de fécondation dont il est fait mention dans le second vers.

Le contact intime avec l'autre produit chez ces êtres, la perte de la notion de temporalité. Et l'énallage de temps, surgissant dans le vers, est ici opportune comme effet de style, car elle nous fait assister à la fusion des présent, futur et passé; le futur étant anarchiquement intercalé entre les deux éléments du passé composé:

Si loin qu'aillent tes sens, je saurai les y suivre.
 Je ne redoute plus le charme de ta voix
 Et j'ai bientôt repris l'intense ardeur de vivre. (97)
 (prés.) (fut.) (pass.)

Cette particularité d'écriture dénote bien l'état d'esprit qui habite les amants lors des rapports amoureux. Figure de style qui veut faire revivre à la moderne, le "O temps suspends ton vol..."³² de Lamartine.

31 H. Morier, Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique, p. 1208.

32 P. Seghers, le Livre d'Or de la Poésie Française, p. 182.

Le temps béatifique

Il est étrange que la saison d'été qui se trouve en fait, la plus courte saison de l'année, soit perçue sous l'angle de l'éternité chez les ruraux. Ces "campagnes"...

Au visage d'éternité
Où sur les pentes de l'été
S'infléchit la douceur du monde. (170)

semblent dédaigner le temporel. L'épithète homérique³³ en sa valeur éponyme, rappelle au stylisticien la célèbre époque mythologique; cette épithète donc,

... campagnes blondes
Au visage d'éternité, (17)

parle par son style en rappelant une écriture à saveur de mythologie et parle par son sens obvie en se prévalant du mot "éternité": deux éléments qui viennent dénoncer le temps historique que l'on connaît. Puis en alliant de si près, dans l'énoncé, les termes "éternité" et "douceur", ne sommes-nous pas en présence d'un paradis terrestre où le temps n'aurait plus valeur éphémère?

En outre, un nouvel élément de style comme la périphrase, qui remplace par plusieurs mots ce qui pourrait se dire en un seul, peut souligner le côté duratif que l'on veut insinuer au temps, à une saison par exemple. Car la périphrase produit une extension de la phrase. Au lieu de parler d'un "chant" du printemps, on le détermine de cette manière:

Empreint du renouveau de la saison fidèle (98).

Même souci d'allongement du temps quand est dépeinte la "transparence d'ambre du printemps" (98) qui s'installe. Cette figure homéotéleute, ou rime intérieure récurrente, est triplement porteuse de voyelles nasales allongeantes, car, souligne Morier: "Dès qu'une voyelle nasale est suivie de

33 L'expression est de Lausberg, citée par Morier, p. 778.

consonnes, même d'une consonne plosive sourde, elle s'allonge;"³⁴.

L'idée de renaissance avec le printemps s'offre comme un leitmotiv dans l'oeuvre. Dans l'extrait qui va suivre, l'allitération de /s/ peut se vouloir le souffle de la vie en s'alliant à cette renaissance. Et la vie se formule en une vision païenne d'une nouvelle création du monde, sous les mains d'une "fée", d'une déesse dirions-nous, car cette femme est d'essence "immortelle"³⁵. Dans ces vers, on entend le bourdonnement de la vie, presque le sifflement des cigales par allitération des sifflantes; alors que s'y adjoint également le /m/ appréciatif du plaisir, donnant tout son poids au mot-clé: "gaieté", présent dans le texte...

C'est comme si soudain, les choses renaissaient
 Sous la magique main d'une fée immortelle;
 Comme si le domaine ancestral reprenait
 Sa face de soleil d'où la gaieté ruisselle (13).

Et pour clore cette vision d'une renaissance continue en milieu rural, une dernière figure est apportée, recelant le terme "renouveau", notre mot-clé. Il s'agit de la syndèse, ce tour anaphorique où est reprise initialement la même conjonction:

Et la blancheur de l'aube au sommet des côteaux
Et toute la nature en son doux renouveau! (92)

Le fait que l'anaphore puisse prendre ses racines dans la Bible, plus précisément dans les "Béatitudes", renforce l'idée de renouveau ou d'ébahissement, soit l'aspect béatifique du temps qui nous occupe. De plus, sur le plan strictement mythique, la syndèse peut signifier par son insistance, l'aspect "éternel retour"³⁶ des choses.

³⁴ H. Morier, Dictionnaire de Poétique..., p. 1184.

³⁵ Dieu est une femme, se titre un essai paru en 1975.

³⁶ Selon l'expression de Mircea Eliade.

Le départ

Après avoir passé en revue les divers attrait qui comblent d'aise les ruraux, il est très difficile de déterminer ce qui les amène à quitter la terre. Leur mentalité rappelle sous plusieurs points la mentalité primitive. L'on sait que la ville possède un pouvoir de séduction très grand, qu'elle est souvent perçue comme une "sirène", dont l'appel est irrésistible; l'allusion mythologique qui suit le prouve:

Je suis ce marinier des ondes illusoires
Qui, n'ayant pour pivot qu'un téméraire orgueil,
Secoua l'ancien joug des bonheurs dérisoires,
Pour cingler dans les eaux que peuplent les sirènes.
p. 82

Comme le sage Ulysse, ils sont soudain obnubilés par ce "chant des sirènes" (72), et consentent au départ en laissant tout derrière eux. Aussi, quand l'un de ces personnages a pris la grande décision, il se barde d'images mentales qui l'aideront à surmonter le choc de la transplantation; images de rêverie bucolique dont l'attelage stylistique nous fournit ici un exemple:

Emportant dans mon coeur
Les traits de leurs visages
Et la ligne des paysages (169).

L'attelage vient accoler deux éléments a priori disparates: visages et paysages. Mais tout ceci pour manifester la ressemblance qui s'est opérée entre ces deux entités. Les hommes, à force de vivre en étroite symbiose, ont fini par ressembler à leur terre. Et dans cette optique, un vieillard s'exprime ainsi:

Nos visages ont pris la couleur de la terre
Nos doigts noueux, on les dirait des branches d'aulnes.
(...)
Et sous la ronce des sourcils
Se reflète en nos yeux l'azur gris-bleu des aubes.
(119)

Le comparant et le comparé se voyant de la sorte rapproché:

"ronce des sourcils", le complément du nom fait que la fusion de l'homme-nature s'est opérée; les sourcils ne sont pas semblables à la ronce comme il en eût été avec la comparaison, mais sont devenus la ronce même par la magie de la métaphore. Puis la nature se complait à se refléter dans le regard de l'homme par ce procédé de rhétorique qu'est le miroir³⁷: "Se reflète en nos yeux l'azur gris-bleu des aubes." (119)

Quand le vieillard apprend soudain le départ de ses fils pour la ville, voyant ainsi s'écrouler tout son empire, alors qu'il n'y a plus personne pour prendre la relève, il clame son grand désarroi de cette façon: par allitération...

Nous sommes les enfants d'une race mortelle
Nous sommes les amants de la terre qui meurt.³⁸ (120)

Les consonnes /m/ et /n/ se veulent parfois les consonnes du gémissement, et traduisent bien les sentiments qui habitent le vieil homme devant pareil constat. De plus "la négation, issue du doute, adopte dans la majorité des langues une forme nasale; s'y adjoignent les idées de néant, de dépouillement, de nudité"³⁹. L'homme se rend bien compte qu'il ne peut assumer seul une telle charge:

Déjà les mancherons de la charrue
Pèsent trop lourd à notre épaule
Et le jour est bientôt venu
Où le sillon derrière nous
Aura perdu sa rectitude. (119)

Le temps béatifique de la vie terrienne se voit remplacé par le chaos temporel. L'énallage parfois, "éclot dans le désordre et l'incohérence d'un paradis détruit"⁴⁰. Il y a

37 H. Morier, Dictionnaire de Poétique... p. 433.

38 Ce cri apparaît prophétique en cette fin du XX^e siècle, et témoigne d'un côté visionnaire chez Clément Marchand.

39 H. Morier, Dictionnaire de Poétique..., p. 270.

40 Ibid., p. 408.

énallage de temps dans le troisième vers, par confusion des présent-futur-passé:

Et le jour est bientôt venu
(prés.)(fut.)(pass.)

Se nommera aussi énallage⁴¹ ce procédé qui consiste en un tronquage de mot comme il est dit dans le vers: "Pèsent trop lourd à notre épaule"; alors que l'adverbe normalement attendu "lourdement", est remplacé par un adjectif: "lourd". Tronquage de mot donc, comme l'avenir rural est rompu avec le départ des fils vers la ville.

Pour les fils, la rupture d'avec le sol ne se fait pas sans mal. Le tiraillement intérieur ressenti par celui qui s'apprête à couper les liens, est rendu par l'antithèse en triade, où les mots semblent se combattre:

Emportant dans mon coeur
(...)
L'austérité gaillarde et sage
De leurs façons
Je suis parti... (169)

Comme il en était pour le vieillard, le chaos temporel surgira dans les paroles du jeune aventurier, par l'énallage de temps qui s'y trouve, où s'entremêlent futur et présent:

Qu'importe, j'ai largué pour cette boue mes voiles
Et, jeune et vain, je cingle à travers ce remous
Qui submerge les forts et corrompt la chair veule.
Sur ma tête bientôt hululent tes hibous. (78-79)
(fut.) (prés.)

D'ailleurs, les mots "boue" et "remous", par leur valeur sémantique, illustrent bien le désordre et l'incohérence de la vie citadine que semble redouter le personnage. Ces mots agissent en isotopie⁴², donc comme adjuvants à la notion de chaos. Aussi, le sentiment d'étouffement que suggère la ville,

41 J. Dubois, Dictionnaire de Linguistique, p. 189.

42 Selon Morier: "Ensemble des signifiés qui, dans un texte, contribuent à l'expression d'une même idée centrale." Extrait de: Dictionnaire de Poétique..., p. 619.

et que donne le mot-clé: "submerge", se concrétise sur le plan du style dans la rime en apophonie. Nous reportant sur le schéma des voyelles, nous assistons à la fermeture, donc au rétrécissement de ces dernières, car le /ɑ/ se veut une voyelle à large ouverture, et le /ə/ une voyelle à demi fermée, dans les mots "voiles" et "veule" qui constituent notre apophonie:

voiles= /vɔɑl/ veule= /vəɑl/

Plus encore, à part le rétrécissement évoqué par fermeture de voyelles, l'apophonie nous fait assister à la chute d'un phonème: /vɔɑl/ en contient 4, /vəɑl/ en contient 3. Tous ces éléments s'ajoutent à l'isotopie de l'étouffement urbain.

Et en dernier lieu, l'image des "hibous" dans le quatrième vers, est assez saisissante:

Sur ma tête bientôt hululent tes hibous. (79)

Sur le plan symbolique, le hibou prend sa force dans la mythologie grecque qui en faisait l'interprète d'Atropos, celle des Parques qui coupe le fil de la destinée;⁴³ "C'en est fini d'un horizon de calme azur." (173) s'exclamera le personnage. Ces "hibous" deviennent le parfait symbole de la rupture d'avec le sol. Une autre valeur expressive viendra enrichir ce dernier vers, soit la présence de deux hiatus:

Sur ma tête bientôt hululent tes hibous. (79)

Le hiatus est habituellement un trait négatif de la versification, cependant, il peut accéder au rang de figure dans le cas présent, alors qu'il souligne l'effort de celui qui se sent submergé. Les mots "hululent" et "hibous" s'interdisent toute liaison. Ils exigent donc un effort glottal très grand pour leur prononciation, et rendent conséquemment, le débit du vers laborieux. "Les heurts de voyelles sont acceptés ou même recherchés pour leur valeur expressive, ainsi

⁴³ J. Chevalier, Dictionnaire des Symboles, Tome III, p. 28.

dans les mots chaos, ahan, tohu-bohu, cahin-caha." Et Marouzeau poursuit: "La Fontaine joue sur l'impression pénible que donne la rencontre de deux "o": Après bien du travail, le coche arrive au haut"⁴⁴. Le double hiatus des "h" agit incidemment pour marquer la réticence de celui qui s'apprête à franchir le grand saut. Il s'ajoute à l'isotopie, comme effet de style.

Malgré les hésitations du moment, la voix de la "sirène" finira par triompher. Le signal du départ est donné; il reste maintenant à barricader les portes. La figure appelée épitrochisme, soit la phrase conçue de mots unisyllabiques, vient rendre réels et plus dramatiques encore, les coups de marteau du "sort" qui frappe pour barricader les "seuils":

La main du sort a clos le seuil et fermé l'huis. (18)

Rythme martelé comme autant de coups frappés sur les clous; rythme en saccade régulière comme les coups célèbres inaugurant la 5^e Symphonie de Beethoven, illustrant par là, le destin qui frappe à la porte de l'homme.⁴⁵

Aussi, les portes et fenêtres étant maintenant barricadées, une figure viendra rendre visuelle et concrète l'image de la barricade. Le chiasme, ce procédé en forme de croix, n'est-il pas l'illustration par excellence de cette réalité?

Eux, les maîtres repus des petits territoires,
Fascinés par l'appel des mirages grandis,
Ayant barricadé les seuils et fermé l'huis, (31)

maîtres repus	Fascinés... appel
petits territoires	mirages grandis

Le chiasme ou figure en X vaut donc par son expressivité, dans cette scène de départ, et agit en isotopie avec le

⁴⁴ J. Marouzeau, Précis de Stylistique française, p. 32.

⁴⁵ À cet égard, Morier souligne: "Une poésie qui ne croit pas aux correspondances, se renie elle-même." p. 374.

mot-clé: "barricadé" dont la présence est inéluctable dans le texte. Et faire une croix sur quelque chose, n'est-ce pas lui tourner le dos à jamais, comme le veut l'expression populaire?⁴⁶

Puis les fils sont partis et la figure en pléonasme redouble d'intensité, le drame vécu par l'un des vieillards qui refusa de quitter le sol natal; la reprise d'une même idée incluse dans les deux épithètes dénonce le mal ressenti par l'homme:

Leur place est restée vide à nos tables désertes.
(121)

La détresse du vieillard agit-elle comme un signe prémonitoire de ce qui attend les néo-citadins? Par phénomène de perception extra-sensorielle, le pain du vieil homme change soudain de saveur, comme si ce dernier pressentait de façon télépathique, le pain amer des cités, qui sera peut-être le lot de ses fils; notons l'allitération de p, consonne exprimant le dégoût (nous reviendrons à la symbolique du p dans un passage ultérieur), et son effet probant:

Le pain que nous rompons à la lueur des lampes
A pris soudain pour nous un goût d'inquiétude. (121)

Conclusion

Tels qu'ils nous sont apparus, les éléments composant la vie rurale sont si attrayants, qu'ils rendent difficilement compréhensible, l'idée du départ. Nous devinons toutefois, que c'est "l'appât trompeur" du "vil métal" qui vient anéantir les résistances; c'est lui aussi qui se tapit sous la défroque de la "sirène" enchanteresse. Mais quels sont ces atouts révélés par le style? Evidemment, il nous sem-

46 Cf. Robert, Dictionnaire, p. 386.

blerait oiseux de récapituler ici toutes les images porteuses de cette idéalisation du sol natal. Relevons-en quelques uns des principaux points. A la campagne, l'homme pouvait jouir d'une habitation solide, gage de sécurité physique; d'une table que les produits du sol comblaient avec prodigalité; tout ceci révélé par le chiasme, symbole de solidité par son rappel de la Croix de Saint-André, et symbole d'abondance en tant que signe mathématique de la multiplication. Venaient étayer l'idée de pléthore, tant dans l'habitation que dans tout l'environnement extérieur, la périphrase et sa surabondance de mots; la syndèse et son effet cumulatif des "et... et"; les images auriques créant une atmosphère d'évidentes richesses.

Pour rasséréner l'homme en ses besoins plus profonds, la sécurité affective est rendue par une forme d'anthropomorphisme des objets et de l'environnement, qui accordent leur support moral à l'individu, partageant aussi bien ses joies que ses peines. Phénomènes qui se cristallisent dans la personnification; dans l'hypallage qui transfère les actions humaines aux objets supposément inanimés. La maison se voit gratifiée de mémoire, de sentiments divers; elle se prête même au dynamisme de la marche, quand elle ne se met pas à respirer tout simplement. S'ajoutent aussi un pouvoir de séduction et une chaleur d'accueil rendue par consonnes exothermiques. Cet anthropomorphisme s'étend à l'environnement tout entier, quand le panorama reflète par "clous d'or", la douleur ou la joie des habitants selon le cas. Cette façon de s'appropriiser les choses en les humanisant, rejoint des découvertes très modernes, que la psycho-botanique commence à percer, sur les sentiments exprimés par les végétaux, ou cette découverte d'une vie à l'échelle atomique dans les pierres.

Quant au travail, plusieurs traits indiquent qu'il conserve une dimension humaine, exécuté dans des vêtements amples, ceci dit par voyelles à large ouverture. Les forces physiques dépassent les exigences de cette même tâche, quand

les hommes sont comparés par allusion mythologique à des "titans". A la question des loisirs, tous les sens sont comblés alors qu'ils atteignent leur apogée dans des tours synesthésiques: phénomène de fusion sensorielle que la science en audiométrie commence à explorer. L'amour, pour sa part, trouve une précieuse alliée en la nature qui se fait complice de tous ses ébats, dans un discours où les consonnes douces ou à saveur épicurienne dominant. Le temps lui-même n'est jamais vu comme un ennemi. Il suggère un effet de renaissance continue en son aspect d'éternel retour des saisons. Des effets de prolongement du temps sont véhiculés par la périphrase toujours extensive, et par des assonances de voyelles dilatoires. Mais l'attirance pour la ville est plus forte que tous ces égards. Les fils abandonnent la terre et l'on détecte des signes d'inquiétude chez un vieillard, dont les paroles contiennent l'allitération du gémissement. Puis l'énallage de temps surgit pour désigner le chaos appréhendé. L'antithèse évoque le débat intérieur du partant. Puis finalement, l'épistrochasma vient rendre par le style le rythme des clous frappés sur les portes qu'on barricade, pendant que le chiasme rend visuelle l'image même de cette barricade avec sa forme en X. Portons maintenant notre regard sur les images urbaines que le style nous transmet, pour mieux connaître le vécu des néo-citadins. Cette ville charmeuse saura-t-elle combler les espoirs qu'elle a fait naître?

CHAPITRE II

CARACTERISTIQUES DE LA VIE URBAINE

Résumé

En examinant les principales caractéristiques de la vie urbaine, eu égard au style, les points suivants nous apparaissent comme étant les plus dignes d'intérêt: l'habitation, l'environnement, les personnages dans le travail, le rêve et le loisir; nous évoquerons aussi l'état précoce de décrépitude de ces hommes, et finalement, leur oscillation entre la résignation et la révolte face à la ville-oppresseur.

Introduction

Le sort en est maintenant jeté: les ruraux ont pris la décision de quitter la terre sans trop savoir ce qui les attend vers ces nouveaux horizons. Ils sont venus...

Vers les centres nerveux de la ville...
Attirés par l'appât trompeur d'un vil métal, (48)

La paronomase "ville... vil" rappelant la parenté sonore de ces mots, souligne l'adéquation suspecte qui s'établit déjà dans l'imagination du personnage-narrateur, entre ces deux termes; malgré la fébrilité du voyage, l'arrivant pressent par ces signes prémonitoires que la vie ne sera pas facile. L'imagerie mentale mettra du reste, peu de temps à se transformer. Nous verrons la "sirène" charmeuse d'avant le départ, changer soudain d'apparence. Comme Protée, elle se métamorphosera. Cette fois, elle revêt l'allure d'une bête dragonnienne, ceci dit par épithète homérique dans le premier vers:

Attiré par la ville aux puissants yeux de forge
Tout d'un halètement je suis venu vers vous, (172)

Déjà, l'image canine que suggère le "halètement" affligeant le néo-citadin, est significative d'une déchéance le réduisant à l'état de bête, et qui va bientôt s'installer en lui.

Il a donc "vogué" vers les "soirs rouges des métropoles", vers cet occulte lieu, et nous trouvons le symbole de l'inconnu dans ses paroles, par l'apparition du chiasme, soit la figure en forme de X. Or, le X n'est-il pas en langage algébrique, le symbole même de l'inconnu? Le chiasme trouve ici sa valeur expressive en rendant symboliquement visible, ce qui cause la crainte de l'arrivant: cet inconnu dans lequel il doit plonger comme dans un "abîme":

Le corps ainsi qu'un arc tendu vers l'éphémère,
J'ai résumé ma force et mon orgueil a su
L'abîme approfondi sous les dormantes vagues. (83)

~~abîme approfondi~~
~~dormantes vagues~~

Dans cette optique, nous avons vu à la fin du Chapitre I que commençait à se préparer une isotopie¹ corrélatrice à la sensation d'étouffement que provoque la ville sur le sujet. Nous y sommes donc entrés de plein pied avec le dernier vers, alors que l'"abîme" en plus d'être profond se voit submergé par les "vagues"; ce qui démontre l'amplitude de la sensation d'enlissement ressentie par le personnage.

Quand il s'en est approché de cette ville, un autre passage ou trait stylistique portait une marque indicielle et prophétique de la vie pénible qui attend le nouvel arrivant, lorsqu'il s'exclame:

J'ai vogué vers les soirs rouges des métropoles,
Vers les clairs horizons qu'au loin barrent les croix.
(83)

L'image de la croix n'est-elle pas le symbole du supplicié par excellence? Et cette croix n'est pas unique mais plurielle. Aussi le chiasme apparaîtra doublement pour rendre concrètes et illustrer graphiquement, les multiples "croix" qui seront le lot du travailleur urbain:

~~soirs rouges~~
~~clairs horizons~~

J'ai vogué
barrent les croix

En poursuivant plus en détails notre recherche, nous verrons se profiler à tour de rôle ces divers "fardeaux" qui viendront écraser de leur "joug", les épaules des néo-citadins, et les réactions que ceux-ci provoqueront chez eux, ou peut-être même, empêcheront d'éclore.

Vétusté de l'habitation

Un des premiers déchirements auxquels le néo-urbain devra se soumettre, sera de se voir confiné dans de petits

1 Ensemble des signifiés qui, dans un texte, contribuent à l'expression d'une même idée centrale. Morier, p. 619.

logis miteux où le froid règne en maître. L'assonance de i, qui se veut la voyelle la plus exigüe de tout le trapèze vocalique, par sa fermeture buccale presque complète, prendra le pas dans la description de ces taudis trop étroits: "Le logis est de petite façon..." (159), sommes-nous prévenus, quand s'ajoute à l'inconfort de l'exiguïté, le froid mentionné: que vient appuyer le i:

Et du fond des taudis que la bise transi (133)-

Aussi, la rime léonine se présentant à la césure, nous oblige à faire une pause sur le i de "taudis", y apportant un accent phonique; ce qui en prolonge la durée, et fait que le i assonantique de tout le vers ne peut passer inaperçu. En plus d'être voyelle de l'exiguïté, le i se rencontre dans l'expressivité de la douleur. Qu'on se rappelle le cri douloureux de Phèdre: "Tout m'aspire et me nuit et conspire à me nuire"². Il est bien signalé dans le vers que le froid domine dans cette maison, puisque, par métonymie, c'est tout le taudis qui grelotte à l'instar de ses habitants. Ainsi, une nouvelle valeur expressive vient justifier la présence de l'assonance de i: elle devient porteuse de la notion de froidure; car, selon des expériences relatées au chapitre antérieur, des linguistes ont réussi à déterminer, au moyen du thermomètre électrique, la "température du souffle à l'émission des sons du langage"³; on y a décelé que le i et le u sont les plus froides des voyelles, comme les sifflantes s et z sont les plus froides des consonnes. L'alliance donc de tous ces éléments sonores regroupés dans un même vers, renforce la connotation de froidure alors qu'on relève la présence de six phonèmes sur vingt-quatre, donc 25% de sonorités dites froides:

/e dy fĩdĩ todĩ kə la bĩz trõsi/

2 J. Racine, Théâtre complet, Tome II, p. 206.

3 H. Morier, Dictionnaire de Poétique..., p. 1129.

Et cet autre exemple qui se veut significatif d'une même réalité: "Derrière chaque porte"...

La vie encor transie hésite à remuer (56)
/la vi ãkɔr trãsi ezit a rɛmye/

où l'on découvre six phonèmes de froidure sur vingt-trois, soit un peu plus de 26%.

Si les consonnes dentales sont froides, il en va de même pour les f et v. N'est-ce pas en émettant un f que l'enfant essaie de rafraîchir sa soupe, ou d'anesthésier la douleur d'une éraflure sur sa peau? Les allitérations de fricatives dans les descriptions d'habitation, prendront à leur tour une empreinte de froidure. Et deux mots-clés apporteront leur support à l'allitération concernée, soit "vents" et "frimassés"...

Nous sommes les perclus que les vents de l'automne
Ont forlancé des murs frimassés des taudis. (45)

Nous décelons également dans cet extrait, d'autres phonèmes à connotation froide: les /s/, /y/ et /i/. Mais en plus de se vouloir consonnes froides, les f et v se transformeront dans l'extrait ci-haut et dans celui qui suit en "métaphores emblématiques"⁴, selon l'expression de Verhaeren, ce genre d'onomatopée qui correspond à l'objet évoqué; en ce sens donc qu'elles deviennent allitération du vent par leurs sonorités. Notons ici la présence du f alors que le froid est justement signalé:

Nous laisseras-tu donc ainsi charmer la faim,
Lutter contre le froid qui nous bleuit la face, (46)

Ce froid dont il vient d'être question, dénonce il va sans dire l'état de délabrement du logis. Les murs laissent passer la "bise" par manque d'isolation: "Un jour souffreteux y pénètre (sic)" (159). Mais plus encore que le manque d'étan-

4 Ibid., p. 84.

chéité, le froid s'insère par détérioration des ouvertures, indice d'un manque flagrant d'entretien: "Des portes dé-clouées clochent sur la rue" (52). Si l'on porte une oreille attentive aux sonorités de ce vers, on y perçoit l'onomatopée du claquement par la reprise des "clo...clo" consécutifs, rappelant les bruits clic, clac, cloc, probants de la triste réalité de ces portes qui claquent au vent. Et pour ajouter au drame, comme il en était pour la maison rurale, il en sera de la maison urbaine qui présente une conscience anthropomorphique. Aussi, sentant la ténuité de leur état, elles cherchent un appui, ces maisons frêles:

Et qui, fraternelles, se serrent
Epaule contre épaule, afin de mieux tenir. (52)

Retenons l'image de fraternité signalée, annonciatrice de la quête fraternelle à laquelle les ouvriers devront souscrire, s'ils veulent un jour échapper à leur sort.

Alors que les pierres de la maison rurale lançaient leur chaleureux "appel" aux visiteurs s'y approchant, ici, les portes vétustes qui s'ouvrent, "grincent mauvais accueil". (34) Et l'aspect intérieur des murs n'est guère plus flatteur. Par opposition à la maison rurale qui offrait son "cirque en couleur de l'agreste fournil" (29), et l'on peut imaginer tout ce que cela évoque de jeux pour les enfants, ici, les personnages devront se satisfaire de l'image détériorée d'un cirque reproduite sur le papier mural:

Ici règne le papier peint
Dans son horreur multicolore:
Paysages de jeux forains,
Affreux chromos qui se dédorant. (159)

Le pléonasme avec sa redondance d'une même réalité: "Affreux chromos..." insiste abruptement sur la laideur du décor; car, par définition, le mot "chromos" signifie; "toute image en couleur de mauvais goût"⁵. Et en plus d'être "Affreux" et de "mauvais goût", ces dessins "se dédorant". Avec ce verbe négatif, on est à l'opposé des "écus de soleil" qui foisonnaient

⁵ Robert, Dictionnaire, p. 280.

sur le mur de la chambre rurale, y conférant l'idée de pléthore. Pour ajouter un accent péjoratif à ce qui l'est déjà, les sonorités s'y mêlent dès le premier vers, soit l'allitération de p qui évoque souvent le dégoût par son rappel des interjections afférentes, soit le pouah! et le peuh!: "Ici règne le papier peint".

Si, d'aventure, le soleil parvient à entrer dans la maison, c'est pour y causer une blessure; il se pose en être agressant dans cet appartement "Dont le crépi, qu'un rayon blesse" (160). Faut-il que le plâtre y soit fragile pour qu'un seul rayon de lumière réussisse à le blesser? L'hyperbole qui verse ici dans l'adynaton⁶ le soutient. Nous voilà donc prévenus de l'état lamentable du décor intérieur. Cette maison, comme entité douée d'un sens anthropomorphique certain, voit se graver en elle, les peines de ses locataires, en une sorte de "voile de Véronique"⁷; nous n'osons pas utiliser le terme "clou d'or"⁸ qui semblerait mélioratif dans le présent contexte:

Ame de tant de locataires
Dont s'imprègne le papier peint, (160)

Le dernier vers porte en lui quatre p rapprochés formant l'allitération du dégoût, comme il en fut précédemment. La douleur ressentie est si vive qu'elle se fixe sur le mur comme sur une pellicule sensible. Aussi, nul moyen d'y échapper à cet affreux décor, lorsqu'on est à l'intérieur, car, même la fuite en rêverie par la fenêtre est interdite; le logis offrant une vue murée par ce blanc terne de la craie, entrant en opposition avec l'"horizon de calme azur" (173) qu'exhibait la fenêtre rurale:

Des murs crayeux sont l'horizon
Dont se contentent les fenêtres. (159)

6 Hyperbole impossible à force d'exagération. Dupriez, p. 10.

7 Selon l'expression de Jacques Blais, dans De l'Ordre, p. 260.

8 De Morier, p. 199.

Mais peut-on imaginer un quelconque adoucissement de l'existence dans ces maisons urbaines? Aucune gratification non plus ne s'avère possible du côté de la table. Nous apprenions déjà que les personnages devaient "charmer la faim"; on n'y rencontre du reste, nulle odeur de bon pain comme il en était dans la maison rurale, mais s'offre plutôt à l'odorat, une "cuisine aux odeurs rances" (159). La nourriture reflète elle aussi l'état décrépit de la maison. Autre point négatif qui s'ajoute.

Autant les enfants que les adultes sont tributaires de ce décor infect. Ils souffrent d'un tel état de fait puisque les maisons présentent en guise de loisir, leurs "perrons boiteux où les marmots s'ennuient" (34). Ces familles, déchirées par tant de déconvenues, alors qu'elles étaient habituées aux maisons de pléthore, de chaleur, et de solidité, tenteront de trouver en un autre lieu, le bonheur auquel elles aspirent encore. Le sentiment d'une de ces familles, face au logis d'abandon, s'exprimera une autre fois par allitération de p, consonne labiale, dont l'articulation rappelle celle de la grimace et qui convient particulièrement à l'expression du dédain. Et l'évidence du p ne peut certes être ignorée dans l'évocation qui suit:

Passons le seuil usé
Par tant de pas
 Qui ne revinrent pas
Pour avoir tant passé. (160)

Et comme pour mieux exprimer le dénuement total des citadins, l'épithète privative mallarméenne⁹ désignera ultérieurement ces hommes sous le vocable de "robots sans pain ni toit". (120) D'une même venue on parlera des "enfants sans jouets qui vont" (53). Tel que nous venons de le constater, le logis constitue le premier choc d'adaptation, et non le moindre que les néo-urbains doivent subir.

9 qui rappelle le "Steamer... sans mâts, sans mâts", dans Brise marine de Mallarmé.

Hostilité de l'environnement

Si le logis fournit plus que sa part de déboires, que peut espérer trouver l'homme urbain hors de ces murs inhospitaliers? A cause du dénuement qui est sien, les saisons et les éléments de la nature sembleront de nouveaux agresseurs, somme toute, des facteurs adjuvants à son malheur. Le style ne ménage pas l'adjectif pour nous décrire la nocivité de ces éléments. Par allitération de fricatives, on entend bruire le vent, mais les épithètes incluses ne portent pas de doute sur la nature agressive de ce dernier: "Ciel maléfique de novembre; Vent mauvais". (122). Il endossera la nature de Protée, en se déguisant tantôt en cerf: "Voici bramer les vents..." (135), tantôt en Minotaure, par allusion mythologique: "Le vent corne au carrefour des nuits" (132); puis l'image se développe en une véritable allégorie où le portrait du Minotaure se fait plus consistant:

Le vent corne sur les enseignes
S'ébroue autour des cheminées
Et, de ses mains folles, dépeigne
Les chevelures de fumées. (150)

La métaphore filée conservera sa cohérence puisque la ville sera bientôt associée à un labyrinthe, dont l'archétype fut construit par Dédale, et dont le style fait mention de cette manière: "J'ai trop erré dans tes dédales de mensonges" (81). Et à cet égard, "Les images du labyrinthe relèvent de l'imagination du mouvement difficile, du mouvement angoissant"¹⁰. Allégorie donc, s'inscrivant bien dans le présent contexte, alors que se joue le vaste drame de l'adaptation urbaine.

Même le soleil considéré comme un être bienveillant chez les ruraux, devient sujet d'agression sensorielle. Il se transformera en personnage digne d'un musée des horreurs quand il est vu "comme un astre sanglant aux rougeurs de son orbe". (34). Il apparaît ailleurs dans des images non moins menaçantes, où un personnage, aux prises avec un sentiment de ver-

10 G. Bachelard, la Terre et les Rêveries du repos, p. 185.

tige, voit "soudain dans la rue"...

Danser un jeune soleil fou, (68)

Et dans un autre passage similaire, le soleil s'anime comme en un mouvement circulaire ou centrifuge, donnant l'impression d'une multiplicité de soleils et l'on assiste au procédé d'estompage stylistique qui multiplie "de manière indéfinie les aspects du donné"¹¹:

Voici étinceler de brusques soleils d'or
Autour des noirs clochers que les rumeurs effarent.
(43)

Qu'il s'agisse d'une illusion d'optique de l'observateur, ou sur le plan concret, d'une pluie de météorites¹², le phénomène constitue un sujet de frayeur puisque, par métaphore anthropomorphique, même les clochers sont effarés. De plus, l'anti-thèse des couleurs contrastantes "or... noirs" souligne l'effet de choc produit sur le regard humain.

Si les éléments de la nature sont perçus comme inconciliables pour l'homme, qu'en sera-t-il de l'aménagement architectural et paysager? Après avoir connu l'adéquation parfaite du regard au sol campagnard alors que "l'oeil épousait le galbe arrondi des vallons", ici les angles durs surgiront et "le ciel se recoud"...

Sur une infinité de blocs géométriques, (172)

La quadrature vient donc remplacer la courbe. Alors que le chemin s'appuyait aux "massifs de feuillages", ici, les "horizons barrés de pans d'acier sont leurs" (35). Le "bras de fer" de la ville "a rétréci (les) paysages" (120). Les lignes sont rigides et la vision panoramique est murée. Paysage de raideur qui va jusqu'à troubler les éléments des maisons anthropomorphiques:

¹¹ Morier, Dictionnaire de Poétique..., p. 458.

¹² Dans l'Air, un monde en péril, Gaston Cohen décrit ainsi l'éruption solaire: "Un noyau de gaz..."froids" est encadré de filaments de gaz chauds, projetés avec une extrême violence à des milliers de kms de distance". p. 18.

Glaucques... les fenêtres ont l'air
De sourciller devant le roide paysage (34).

Si la vue horizontale est claustrée, le personnage par réflexe, lèvera la tête en quête d'un peu de bleu; mais son regard frappe à nouveau la rudesse dans ce "haut croisement d'arêtes rectilignes" (177). Cette métaphore de désolation à l'allure de poisson squelettique, répond d'une certaine façon à la métaphore marine de ces fermes qui "voguaient sur la mer des moissons". Devant la rude évidence, le personnage finit par convenir:

C'en est fini d'un horizon de calme azur.
Partout ce ne seront à mon oeil qu'angles durs (173).

Cette vision de dureté finira par éveiller un sentiment d'"effroi"¹³, mais on tente, avec le temps, d'appriivoiser cette peur; preuve d'une volonté d'adaptation:

O la structure lourde apparue des fabriques
(...)
Et cet élanement des masses dont l'effroi
Est devenu pour vous une lente habitude! (172)

Par le procédé d'antithèse est mise en évidence la couleur noire du bitume, produisant elle aussi un effet d'agression visuelle:

J'aurais voulu poser sur un nuage blanc
Mes yeux, las du rappel incessant du bitume (177).

Autant et plus encore que par l'agression des formes, viendra s'ajouter l'agression par éclats de lumières brusques. Dans une vision en perspective de la rue, le soir, l'oeil est surpris par un croisement de lumières. Le chiasme, de par sa forme en X reproduit l'image des cordons de clartés qui s'entre-croisent; et le verbe "Tissent" renvoie facilement à l'idée de croisement; donc il se veut le mot-clé supportant le chiasme du vers:

13 M. Chaput et T. Le Sauter dans Dossier Pollution, avouent ceci: "Les gratte-ciel des métropoles ont délogé l'être humain, l'ont écrasé de leur béton, et lui ont dérobé ainsi sa verdure dépolluante... Dans la cité, l'homme a perdu sa place". p. 189.

... A l'infini, les avenues
Tissent leurs miroitants lacets de clartés crues. (43)

miroitants lacets
clartés crues

Ces éclats de "lumière crue" constituent une agression pour l'oeil, puisque, par définition, cette expression veut dire: "Que rien n'atténue... Qui tranche violemment sur le reste"¹⁴. Puis l'antithèse démontre une même réalité, alors que les personnes déambulent dans la rue "Parmi les feux triomphateurs des ombres" (105); et finalement, le nombre hyperbolique¹⁵ ou chiffre mythique vient accentuer l'idée du grand nombre de ces lumières aveuglantes:

... et sous l'or aveuglant des halos
Mille couleurs autour des gratte-ciel s'enroulent. (80)

La vision, où qu'elle se pose, ne rencontrera que de nouvelles sources d'insécurité. L'homme cherchera la quiétude en regardant le sol, mais celui-ci, devenu miroir par l'avènement d'une pluie récente, sera propre à susciter un sentiment de vertige:

Te croirait-on réelle, ô ville,
En le mirage des chaussées
Il ne m'avient du ciel mobile (sic)
Que des images renversées (149).

La contemplation du paysage dans la mobilité de l'eau peut produire l'éblouissement. Par correspondances télescopiques¹⁶ on rencontre des images d'éblouissement alors que tout s'anime autour du personnage, comme dans l'Enfant et les Sortilèges¹⁷; mouvements hallucinatoires du "soleil fou" qui se met à "danser", ou qui se multiplie à l'infini par estompage: "Voici étinceler de brusques soleils d'or" (43).

¹⁴ Robert, Dictionnaire, p. 388.

¹⁵ Morier, p. 428.

¹⁶ G. Genette, Figures III, p. 112.

¹⁷ Fantaisie lyrique de Ravel sur un texte de Colette (1925).

Mais il n'y a pas que l'oeil qui est agressé dans ce décor urbain. Le sens auditif y trouve son compte. On y décèle des bruits de construction, évoqués ici par allitération de consonnes dures /k/; et la dureté des matériaux "roc", et "fer", ne laisse pas de doute sur le choc auditif produit:

Et songeant qu'aux confins des soirs...
S'érigent sur le roc et les socles de fer
Les ardentes cités qu'illuminent l'éclair (31).

L'adjonction du bombardement oculaire à l'auditif causera un effet-choc plus intense encore chez l'homme. Dans une allusion rimbaldienne, se manifeste une réaction d'"affollement" en chaîne: vis-à-vis ces phénomènes nouveaux pour lui:

Les enseignes aux phosphorescences enjouées
Arrosent de clartés le vaisseau vagabond
Du peuple ivre, qui vogue au son de la musique.
Et tant vibrent à l'oreille d'appels puissants,
Qu'un sourd affollement naît et se communique (78).

Le bombardement sensoriel urbain se fera souvent en provenance des bars le soir. Sons de ces "cuivres fous" qu'on entend jusque dans la rue. Dans l'extrait qui suit, le rythme irrégulier du premier vers, avec ses virgules désarticulant complètement la métrique traditionnelle de l'alexandrin, rappelle une rythmique dys-harmonique de jazz; de plus, la succession rapide de substantifs sans déterminants, donne un effet cinématographique de flashes rapides:¹⁸

Bouges, troubles lueurs, passants, murs, rire faux;
1-2, 1-2- 3-4, 1-2, 1, 1-2- 3
Clameurs des cuivres fous aux feuillages des squares.
(80)

Au sujet des bombardements sensoriels, Alvin Toffler rapporte que l'absence de stimuli peut conduire à l'hébétéude et à la nette dégradation des facultés mentales. Mais, à l'inverse,...

l'apport de stimuli sensoriels désordonnés et disparates, trop nombreux, peut engendrer des effets identiques. C'est pour cette raison que les spécialistes du lavage du cerveau, religieux ou politique, utilisent non seulement la privation des stimuli sensoriels (la mise au secret, par exem-

¹⁸ En cela, le style de Clément Marchand se veut très moderne.

ple) mais aussi les bombardements des sens avec des éclairs de lumière, des défilés rapides d'images en couleurs, des sons informes. — Tout¹⁹ l'arsenal des expériences psychédéliques.

Nous verrons plus loin que plusieurs facteurs se combinent pour atteindre l'homme dans ses moindres facultés.

Parmi les autres bruits qui contribuent à la difficulté d'adaptation du néo-citadin, il y a le bruit des véhicules. Le style l'exprime par allitération de consonnes vibrantes, soit le r pouvant évoquer le "roulement"²⁰: "Le grincement d'un rail irrite le silence" (61). Et plus encore que le simple roulement, l'allitération se transforme en métaphore du grincement, si l'on prélève les phonèmes suivants: /gr-r-rr/. Notons qu'un mot-clé est présent dans le vers: "grincent", venant authentifier la figure concernée. Puis ce sera au tour de la sirène d'usine, d'apporter sa part d'agression. Car, même les sons qui nous paraissent les plus normaux, "peuvent, dans le monde des sonorités, compter parmi les éléments les plus nocifs, les plus dangereux, les plus désagréables: tels la craie qui crisse sur un tableau, la sirène d'une usine..."²¹

Au sommet des buildings meurt le cri des usines (77).

A la ville, il n'est pas de temps favorable au silence. Le bruit, comme les autres formes d'agressions sensorielles, couvrira toutes les périodes de la journée. La syndèse introduite dans l'extrait qui suit, souligne le côté cumulatif de ces bruits agressants par la répétition des "et... et", puis l'antithèse nyctémérale "nuit et jour", en accuse l'aspect duratif:

Mais le crépitement des bruits désaccordés
Remplira, nuit et jour, et l'éveil et le somme. (173)

19 le Choc du Futur, p. 392.

20 selon Marouzeau, p. 47.

21 M. Tamboise, le Bruit, fléau social, p. 7.

L'accumulation des bruits agresseurs finit par produire un effet d'irritation du système nerveux nous rappelle la science: "Le repos, prélude à l'équilibre retrouvé, est perturbé par le bruit. Durant la veille ou le sommeil, les bruits les plus ténus constituent autant d'agressions. Adversaires de notre organisme, ils traumatisent de façon subtile tous les niveaux de notre système nerveux".²² Cet état de fait est confirmé dans le texte, où s'annonce la décrépitude des personnages, sujet qui sera élaboré dans un passage ultérieur :

Ville aux cents carrefours, dont les blanches artères
Roulent confusément des peuples énervés. (79)

Comme autre agression d'importance vient se joindre la pollution de l'air. Un personnage avoue avoir "cherché par la faille des toits",...

L'avare coin de ciel et le lambeau d'azur
Où stagnent, emmêlées, les fumées et les brumes. (177)

Le mot "stagnent" ajoute une connotation péjorative au vers. Mais avant tout, celui-ci rejoint remarquablement bien la définition scientifique du smog, ce mot anglais qui désigne la pollution constituée d'un "mélange de fumée et de brouillard", et qui "est acide en présence d'anhydride sulfureux: on le retrouve, par exemple, à Montréal, Londres..."²³ Nous savons tous que l'air, "quand il est pur, est invisible, transparent, impalpable et inodore"²⁴. Or, le personnage s'amène et donnera une précision qualitative de cet air: "Je hume l'air caustique..." (81), dira-t-il. Il s'agit donc de pollution par produits chimiques, puisque "caustique" veut dire "corrosif", "brûlant"²⁵. Et dans cette veine, la science dit: "les aldéhydes ont au moins le mérite de signaler leur présence par une odeur nauséabonde, laquelle constitue un "marquage olfactif";

²² Ibid., p. 17.

²³ M. Bouchard, la Pollution de l'air, p. 36.

²⁴ G. Cohen, l'Air, un monde en péril, p. 4.

²⁵ Quillet-Flammarion, Dictionnaire français, p. 245.

... L'anhydride sulfureux et les aldéhydes sont d'ailleurs des irritants des voies nasales et respiratoires"²⁶. Les néo-citadins étaient déjà atteints dans leur équilibre nerveux par la pollution sonore, ils le sont maintenant dans leur santé respiratoire. Nous reviendrons à ces aspects plus loin.

Comment le style vient-il rendre cette nouvelle réalité qu'est l'agression olfactive? Dans le vers suivant, la pollution de l'air se marie à la pollution sonore: "Où les rumeurs et les odeurs viennent mourir" (52). De par leur localisation même, les consonnes nasales mettent en évidence l'odorat, ou sensation olfactive. Il n'est pas étonnant de les rencontrer dans cette période où il est justement question d'"odeurs". Morier souligne à ce titre, que: "Dans les nombreux passages où Baudelaire exprime la puissance évocatrice... du parfum, les consonnes et voyelles nasales concourent à l'effet général"²⁷. Et celui-ci reprend: "Lorsque nous humons une odeur, la langue se met en position de /n/ ou de /m/ occlusif et la nasifluence est ingressive"²⁸. Toutefois, dans le vers qui nous occupe, les consonnes nasales sont présentes, mais comme il ne s'agit pas de parfum agréable mais d'"odeurs" de pollution nauséabondes, les voyelles nasales baudelairiennes cèderont le pas à la voyelle /œ/, présente dans la rime homéotéleute "rumeurs... odeurs", et qui est, selon Morier, la voyelle du "vomissement".

Une allégorie, qui se double d'une apposition dextrogyre²⁹ dans le premier vers, rend compte des sentiments haineux qui habitent le personnage face à la destruction de son écologie; alors que cette apposition compare la ville à un "monstre" polluant. Notons l'impression de dégoût et de mépris, pressentie dans l'allitération de p et b rappelant les

26 G. Cohen, l'Air, un monde en péril, p. 60.

27 Morier, p. 271.

28 Ibid., p. 271.

29 Quand "l'énoncé procède du comparé au comparant", selon Morier, p. 702.

interjections du même type, soit le "bah!", le "pouah!" et le "peuh!":

Cité tentaculaire et pleine, monstre rouge
Qui transpire par les pores de tes bouges,
Toi dont la bouche corrompt l'air, (120)

Revêtant une nouvelle fois son manteau de Protée, la ville se métamorphosera en reptile, évoquant l'idée d'empoisonnement mortel: "Aux sources de venin que secrète ton flanc" (82). Elle devient plus qu'une simple agression, cette pollution atteint l'individu dans ses forces vives. On la voit présente: "Au bord des toits aux dos de suie" (148). Puis le style transmet cette vue au moyen du pléonasme dont la redondance à effet accentuant, accuse la multiplication des odeurs concernées, dans le vers où il est dit au figuré, que les personnages: "Remuent un sol d'où sort une touffeur de miasmes" (81). Le mot "touffeur" indiquant une "exhalaison chaude"³⁰, et le mot "miasmes" au pluriel, signifiant: "Emanation malsaine qui s'échappe des matières en décomposition"³¹, font se multiplier à l'infini, les senteurs dont il est question. Dans cette même lignée, une comparaison qui se passe de commentaire, désignera ainsi la ville:

Stagnante comme une lourde mare
Où se fécondent des pourritures
La petite ville, ... (146)

Dans cette "Ville agglutinée de brouillard" (137), la pollution sous toutes ses formes, n'affecte pas que les humains. En opposition avec les "massifs de feuillages" (95) qui ornaient les abords des chemins ruraux, ici, on ne rencontrera qu'une végétation malade et clairsemée aux abords du bitume. Le style rend ce phénomène par discours elliptique où la phrase est "épilée" de ses principaux constituants, comme le décor évoqué; celle-ci s'amorce sans préambule, et se développe sans déterminants ou verbes normalement attendus:

30 Quillet-Flammarion, Dictionnaire, p. 1357.

31 Ibid., p. 889.

Morceau de sol épilé, dur,
 Que ronge une lèpre de mousse
 Terre ici crayeuse, là rousse,
 Que lèche un rayon sous les murs; (102)

Ce court extrait révèle un détail d'importance sur l'état avancé de la pollution de l'air, car, selon des esprits scientifiques, on peut reconnaître une ville fortement polluée à "la disparition du lichen des pierres de nos villes", ce qui constitue "un test d'une fidélité parfaite"³². Puis un autre cri d'alarme est donné à ce sujet dans l'oeuvre, alors que dès après leur éclosion, les nouvelles plantes du printemps vont aussitôt s'étioler. Sur le plan du style, l'allitération de consonnes dentales, qui peut, par le t évoquer le "tâtonnement" et par le d évoquer le "dodelinement"³³, appuie cette triste réalité. Notons la présence des mots-clés soutenant l'allitération: "dolent" et "S'étiolaient"...

Hélas! le tendre vert des pousses,
 La grâce impubère des plants,
 Sitôt venu le juin dolent
 S'étiolaient en terre rousse. (103)

Aussi, peut-on retenir la présence de l'aphérèse dans le mot "Sitôt", où se devine la tombée de la syllabe initiale du mot "Aussitôt", comme ces plantes tronquées dans leur développement par une pollution qui les assassine. Et dans cette optique, la science poursuit encore: "Témoins fidèles et victimes fréquentes, les végétaux sont certainement les plus menacés par l'évolution de notre mode de civilisation"³⁴.

Puis vient s'ajouter une nouvelle forme d'agression urbaine, causée cette fois, et d'une façon plus directe par l'humain: il s'agit de la rapidité du coude à coude de la foule qui passe et repasse en sens opposé sur la rue; pour illustrer cette réalité dynamogène, l'apophonie et son déplacement de voyelles s'inscrit:

32 P. Chovin, la Pollution atmosphérique, p. 90.

33 Selon la théorie de Marouzeau, p. 47.

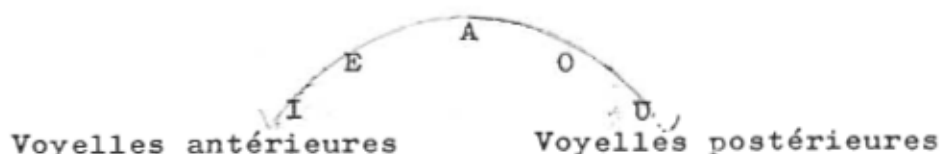
34 P. Chovin, p. 97.

... l'amas des foules qui défilent (77)

/de. ful(ə)/ /defil(ə)/

/e//u/ /e//i/

Courbe vocalique de Morier, page 1212:



Si l'on extrait les voyelles des termes apophoniques concernés, on obtient /e...u/ et /e...i/; et si on les place sur la courbe, on obtient un effet de va et vient: /deful/= semi-centrale vers postérieure, et /defil/= semi-centrale vers antérieure. Nous avons donc le déplacement dans les deux sens sur la courbe vocalique, comme la foule urbaine déambule dans les deux sens dans la rue. La voyelle "antérieure traduisant la proximité, la postérieure, l'éloignement"³⁵. On obtiendra également un effet dynamogène par allitération de f pouvant évoquer la "fuite rapide"³⁶, quand soudain dans la rue: "Déferle en flots vivants la foule aux mille voix"(74). Et le chiffre mythique "mille" vient accentuer le phénomène par l'idée du grand nombre qu'il suggère. Traqué de toute part...

... voici le peuple amer
Dont le pas s'accélère au fond des avenues. (22)

Puis le r qui dénote l'expression de tout mouvement, en sa qualité de consonne vibrante, produit un effet suggestif de rapidité, lorsque nous est rappelé qu'à l'arrivée des ruraux: "La ville les roula dans son grand tourbillon" (32).

L'environnement urbain tel qu'il s'est dépeint à travers le style, apparaît comme un immense magma d'impressions négatives, qui agressent l'être humain dans ses moindres retranchements. Voyons maintenant si le travail quotidien saura donner quelques satisfactions à cet être en quête d'un peu de

³⁵ Marouzeau, p. 47.

³⁶ M. Cressot, le Style et ses techniques, p. 27.

répit dans la tourmente urbaine...

Les personnages et le travail

Dès les premiers signes annoncés, il semble que le mauvais sort continue de coudoyer l'homme jusqu'à l'intérieur des murs de l'usine. Ce dernier va se livrer à une "besogne", où la machine, "monstre hideux", le broiera "sous ses dents de métal" (16), nous est-il dit. Comment le style parviendra-t-il à rendre cette sensation de morsure dont il est question? Au moyen de la voyelle assonantique à faible aperture, et mieux encore, le rapprochement des dents s'effectuant lors de la prononciation du u /y/ vient matérialiser l'image sous-tendue dans le vers qui va suivre, alors qu'on y signale encore la présence de "croc" se refermant sur les ouvriers; et comme l'alexandrin se déploie en rythme ternaire, l'accent phonique arrive sur le /y/, mettant ainsi en relief cette sonorité:

Pour s'offrir nus/aux crocs aigus/des dévoreuses. (31)

1-2-3-4, 1-2-3-4, 1-2-3-4

Ce trimètre, dont la double césure produit un morcellement du vers, est significatif de l'idée de l'homme hachuré par la machine aux "dents de métal"; il s'adjoit ainsi à la valeur expressive du /y/.

L'ampleur du drame de celui qui se sent, non seulement broyé mais englouti par la machine, se déploie dans un procédé stylistique de mise en abyme³⁷ au quatrième degré. Le travailleur est d'abord avalé par ces machines:

1^{er} degré:

Mes muscles nourriront la rage des machines (23).

Puis l'atelier avale quotidiennement sa ration de travailleurs:

2^e degré:

Les ateliers enfin ont vomi leurs troupeaux (77)

Puis la cité est perçue comme un avaleur géant:

37 Cf. Dubois, Rhétorique générale, p. 191-192.

3^e degré:

Cité tentaculaire et pleine...

(...)

Tu as mangé la chair de notre chair. (120)

Et finalement, le cosmos devient le super-grand avaleur:

4^e degré:

Quand le morne horizon a refermé ses pans

Sur le rucher nocturne où fourmille la ville (27).

Ce jeu de mise en abyme, lorsqu'il se prolonge, donne tant soit peu une impression de gouffre sans fond, provoquant un "vertige de l'infini"³⁸. Et le personnage-narrateur ne s'exclamait-il pas en quittant le sol rural: "Aux gouffres de stupeur je plongerai ma sonde"(21)? Devant pareil constat d'étouffement et de douleurs physiques causées par la machine aux "dents de métal", il est à propos de voir surgir la consonne du gémissement, alors que le travailleur s'exprime sur sa condition servile:

Il faudra que ma chair se plie aux servitudes
Des machines dans la rumeur des dynamos, (173)

A force de se plier aux impératifs des "machines", il n'est pas loin le temps où les hommes se verront assimilés eux-mêmes à des machines: "Pliant nos corps appris au rythme des robots" (45). Par conséquent, cette robotisation dans laquelle l'homme urbain va donner, sera rendue stylistiquement par la figure en épitrochasme, où la pluralité des membres isocolons³⁹ par leur rythme bref, se veut signifiante de la triste réalité du travail en usine: le martèlement des mots ne rend-il pas audibles les coups de marteaux des machines sur les enclumes; et la gigue mécanique gestuelle et régulière du travailleur, dans l'accomplissement de sa tâche?

Et qu'en des gestes brefs et des tics de robots

Mon corps...

De l'aube au soir, danse une gigue mécanique. (173)

38 G. Genette, Figures, p. 17.

39 B. Dupriez, Répertoire de Figures..., p. 167.

Ces mots unisyllabiques du premier vers et leur saccade régulière, illustrent bien, croyons-nous, le geste robotisé de cet homme qui, à la manière du personnage des Temps modernes de Chaplin, conserve même à l'extérieur de l'usine, les tics du visseur de boulons. Aussi, l'épitrochasme est-il évocateur de la rapidité avec laquelle le travail doit s'accomplir car, selon Morier, "Plus la mesure est riche en syllabes" dans un vers, "plus leur débit est rapide"⁴⁰. D'autre part, la vitesse d'exécution du geste peut aussi se manifester par allitération de r considérée comme consonne par excellence du mouvement⁴¹; la voici donc en sa vertu dynamogène:

C'est une rage morne et fauve qui rougeoie.
La force éclate au creux des poitrines. L'effort
Gonfle les muscles lourds, contorsionne les corps
Et fait gémir la chair que la fatigue broie. (33)

En plus de la rapidité, le nivelage du geste se voit authentifier par la présence du parallélisme, avec son effet de reprise d'une même métrique, d'une même rythmique, quand est justement narré le travail des usiniers de fonderie:

Ces forgeurs de métaux/et dresseurs de cité (34)
1-2-3-, 1-2-3, 1-2-3, 1-2-3,

Outre qu'il doive supporter l'uniformisation du geste à accomplir et la rapidité d'exécution, l'homme se voit soumis à la pollution par le bruit; l'intensité de celui-ci se donne en un pléonasme en triade alors que trois termes dans le vers soutiennent cette idée: "Un sonore fracas détonne des enclumes;"(33). A un autre moment, cette agression auditive sera abordée alors que vient s'intercaler dans le bruit des "enclumes" un sifflement des flammes s'échappant des hauts-fourneaux, et dont la vive ardeur devient audible par l'allitération de consonnes sifflantes s et z:

Les bruits lourds, agressifs, s'entrechoquent dans
l'air.
Les sifflements aigus, les crissements du fer (79).

⁴⁰ Morier, p. 342.

⁴¹ Cressot, p. 27.

Le travail répété dans "la rumeur des dynamos", de même que les "sifflements aigus" sont enclins à produire toute une kyrielle de maux physiques. Des travaux menés par un groupe de médecins en France sur des sujets humains volontaires, ont permis de découvrir que le bruit de "sifflets stridents" répétés souvent, ainsi que "les bruits de grincements de pointes de fer" et les "martèlements mécaniques" avaient provoqué sur les sujets, une "élévation de la tension artérielle", de l'arythmie cardiaque, des maux de tête violents, des vertiges, des malaises et fatigue "accompagnés parfois de crises de larmes"⁴². Presque tous ces avatars physiques atteindront les personnages urbains, tôt ou tard. Nous nous pencherons avec plus d'acuité sur ce problème, lorsqu'il sera question de la "décrépitude physique" des néo-citadins. Et comme supplément à autant d'inconforts, l'usiner doit endurer sans geindre la chaleur atroce qui émane des hauts-fourneaux. L'idée de chaleur est rendue par allitération d'une consonne exothermique soit le /3/, car, les consonnes "dont l'articulation est médiane ou vélaire, sont chaudes"⁴³. Notons les mots-clés apportant leur support à l'allitération: "géhennes... feu":

Car j'arrive, mangé, des atroces géhennes,
Des villes à silos et des cuves de feu (123).

La non-adéquation entre la besogne à accomplir et la force physique des travailleurs se manifeste à travers la polyntote antithétique où se combattent des mots d'une même racine: "surhumains... hommes":

Les mondes surhumains qu'en les villes de feu
L'insolite labeur des hommes édifie. (21)

Incidentement, à la campagne les hommes offraient l'allure physique de surhommes; ces "titans" qui pouvaient moissonner les "cheveux du soleil"; on assiste donc à la ville, à un renversement de situation où les labeurs deviennent "surhumains".

⁴² le Bruit, fléau social, p. 117.

⁴³ Morier, p. 295.

Et pourtant, s'ils ont failli devant la tâche journalière, ce n'est pas par manque de courage comme en témoigne l'épithète homérique du premier vers; en outre, l'allitération de consonnes dures, comme le /k/, souligne la rudesse de la corvée d'usine en venant appuyer les mots-clés "heurts" et "coups":

Ames trempées aux francs vouloirs,
D'heurts et de coups tant secouées,
Et que creuse à longueur d'années
L'usure lente du devoir. (171)

D'autre part, faudra-t-il accorder une attention particulière au mot "heurts". Marouzeau soutient que "L'h aspirée... est expressive", étant donné qu'on la rencontre très rarement, et par exception; ici, elle conviendra pour traduire un effort brusque et violent"⁴⁴. Plus encore, le mot "heurts" s'interdisant toute forme de liaison⁴⁵, l'absence de voyelle entre le "D" et le "h" oblige le locuteur à un effort glottal très pénible, pour amorcer la lecture du deuxième vers. Cette licence poétique devient alors un trait stylistique d'importance qui apporte son jalon à l'idée contenue dans l'extrait: l'effort surhumain qu'ont à produire ces hommes, et la rigueur des sévices que la vie urbaine leur inflige.

L'un de ces travailleurs, comme bien d'autres, choisira un jour de quitter l'usine pour se faire mendiant, dans l'espoir d'y trouver une existence moins accablante; l'on découvre à sa sortie un personnage écrasé, complètement démoli; dans une allégorie qui tient de l'allusion biblique, le personnage est associé à l'image du Galiléen, laquelle démontre la terreur qu'a exercé sur cet homme le travail des fonderies:

Je porte sur mes épaules, au fond des soirs,
Le douloureux fardeau des misères humaines;
Car, j'arrive, mangé, des atroces géhennes, (123)

⁴⁴ Précis de Stylistique française, p. 51.

⁴⁵ Robert, Dictionnaire, p. 840.

En plus de rappeler le personnage pré-cité, la signature christologique est donnée par la double présence de la croix chiasmique:

douloureux fardeau
~~misères humaines~~
~~atroces géhennes~~

Dans une imagerie bien différente, ce sera au tour de la métaphore animale, de venir dénoncer la rigueur de la tâche, en associant l'homme urbain à une bête de somme, à cause de la présence du mot "joug"; notons l'apparition de consonnes dures dans le dernier vers, significatives de la dureté de l'épreuve:

Les forgers de métaux
 Se cambrent sous le joug de fer qui les applique.(33)

Puis le personnage-narrateur s'exclame dans une formule compatissante où est encore reprise l'image du "joug":

Oh! pouvoir libérer du joug qui les applique
 Tes épaules voutées aux mêmes désespoirs, (38)

La rencontre de deux consonnes gutturales est impossible à réaliser sur le plan phonétique en français. Si l'on porte un regard attentif au premier vers, on découvre que le fait d'avoir rapproché les termes "joug qui", demande au locuteur un effort glottal qu'il ne peut évidemment pas fournir. Cette particularité de style est expressive du sens obvie de ces vers où l'on aborde justement la réalité d'un travail tellement inhumain qu'il confine ces hommes "aux désespoirs". Comme quoi, rien n'est jamais gratuit pour la stylistique. Et pour bien démontrer qu'il s'agit d'un travail supra-humain, la paronomase "morts... mors", porteuse avant tout d'une métaphore chevaline, vient appuyer l'idée de travail qui dépasse les forces simplement humaines:

Et d'autres qui sont morts
 Les dents serrées au mors . (176)

Le sens du dernier vers démontre par ailleurs, la fausse ré-

signation dans laquelle se sont prostrés ces hommes durant leur vie, et qui les habite jusqu'à leur mort. Sujet sur lequel nous reviendrons ultérieurement.

Si l'on s'intéresse néanmoins aux catégories de travailleurs hors l'usine, ceux-ci ne semblent guère connaître un sort plus enviable. Un passant déambule dans la rue, anonyme. Dans la description ébauchée par le personnage-narrateur, il est mentionné la ponctualité notoire de cet homme. Et cette ponctualité est dénotée par le sens des mots et connotée par l'allitération de t⁴⁶, mais le t c'est aussi la consonne de l'agitation⁴⁷, et l'état psychologique du personnage se veut plutôt sombre, puisque celui-ci présente "un pli au front", signe de soucis évidents. De plus, l'expression "tâches mineures" accolée à son travail, porte une forte teinte péjorative:

Je note ici l'exactitude ponctuelle
De ces pas lourds de lassitude
(...)
Mains croisées dans le dos et, sous
Le feutre, un pli au front têtu,
Tu te portais au rendez-vous
Matinal des tâches mineures
Passant peut-être étais-tu
Commis dans une pharmacie (153).

Puis la réflexion interrogative du narrateur se poursuit alors qu'il se questionne sur le métier hypothétique de cet inconnu; et l'on voit poindre dans sa réflexion narrée, le p du mépris, non pour cet homme anonyme, mais pour le métier qui l'a transformé en une sorte de robot programmé:

Peut-être aussi (j'en puis douter)
Une naissance un peu plus haute
Te dévolut le rôle aimable
De secrétaire ou de comptable
Qu'importe enfin! Nos destinées
Suivaient un peu la même pente
Et présentait le même pli. (153)

46 Selon Morier, le t est symbole de "précision", car on le retrouve dans: exactitude, rectitude, netteté, ponctualité, stricte, systématique, mathématique, et bien d'autres...p.261.

47 Selon Cressot, p. 30.

Dès le matin, ce robot de l'exactitude, chemine avec des "pas trainants, usés" et présente une figure "que l'insomnie affaisse"(154). Où qu'elles se déroulent, toutes les tâches urbaines finissent par produire les mêmes effets. Voilà pour-quoi, à la fin de l'extrait, on trouve un pluriel qui se fond en un singulier: une "même pente" et un "même pli" pour désigner l'aboutissement de tâches pourtant fort différentes.

A la lumière de tous ces faits, il appert que le travail urbain, tel qu'il se dépeint dans l'oeuvre, en est un qui déshumanise l'homme. Il "abîme" celui-ci dans ses moindres fibres. Aussi, l'ouvrier essaiera-t-il de trouver une échappatoire dans le rêve et le loisir. Ce que nous verrons ci-après.

Fuite dans le rêve et le loisir

Est-ce donc possible de rêver lorsqu'on vit dans des conditions aussi minables? Il semble que même le rêve a besoin d'un environnement favorable pour s'épanouir. Vivre dans des maisons trop froides, peut constituer un handicap à cette faculté. Car, selon Bachelard, "... le froid arrête non seulement les pensées, mais les rêves eux-mêmes"⁴⁸. Malgré tout, on tentera de se créer une vie imaginaire où le rappel terrien sera omniprésent. Tant le rêve nocturne que la rêverie diurne en seront imprégnés. L'antithèse "clairs souvenirs" et "noirs regrets" révèle le choc brutal des réveils à l'aube qui se font toujours déchirants:

Mais la terre poursuit ses enfants qui la quittent
De son clair souvenir elle peuple leurs nuits.
(...)
Et c'est de noirs regrets qu'ils ont payé leur fuite.
(32)

Dans la même veine, la rêverie diurne ou éveillée prendra une coloration rurale; toutefois, l'antithèse clarté-noir-cœur résurgit, indicative par conséquent, du combat intérieur qui tenaille ces êtres:

48 G. Bachelard, la Terre et les rêveries du repos, p. 247.

Parfois le prolétaire au fond de l'atelier
 Se ressouvient du temps de sa jeunesse claire
 Et son front, qu'embrunit la tâche, se libère
 Des lignes dures qu'y creusa le noir poussier. (35)

Quelquefois, le personnage se paie le loisir d'aller rêver au bord du fleuve qui lui rappelle peut-être par sa vaste étendue, la vaste "mer des moissons" laissée là-bas. Fasciné devant la liquidité, son envolée déclamatoire sera farcie de consonnes liquides, soit le l, évoquant cette masse limpide et mouvante devant lui. D'autre part, le bruit du vol frémissant des mouettes sera proposé par les fricatives f et v qui sonorisent "particulièrement un vol léger"⁴⁹, dans le fragment suivant:

Voici l'ayril. Ah! que le fleuve
Frémit en ses nouvelles eaux
 Et qu'en leur vol bleuté m'émeuvent
 Les blanches mouettes revenues (69).

Par conséquent, le ciel exhibe une image de liberté avec ses oiseaux en plein vol. Et le style, par son double-chiasme, n'offre-t-il pas l'image schématisée de l'oiseau, car un oiseau en plein vol, vu du sol, c'est un grand X qui se déploie:

nouvelles eaux	vol bleuté
vol bleuté	blanches mouettes

Le travailleur qui doit porter quotidiennement sur ses épaules "le douloureux fardeau des misères humaines"(123), voit soudainement cette croix sublimée dans le vol libre et majestueux de l'oiseau; image matérialisée de son rêve le plus ardent: la re-conquête de sa liberté.

Mais autant les rêves seront grandioses, autant les réveils seront brutaux. Le choc de la réalité se manifestera par allitération de consonnes dures /k/, lorsque le personnage sort de son rêve, et d'une façon abrupte:

⁴⁹ Selon Marouzeau, p. 47.

L'un avait rêvé d'une maison blanche...
 À défaut, c'est un parc reçut
 Qui l'accueillait chaque dimanche. (175)

Le rêve, avec sa trop grande part de désillusion, deviendra lui-même objet de méfiance, malgré qu'on tente d'y consentir encore:

Le rêve s'approche, m'enlace
 Ah! je connais son vieux mensonge!
 Quand même, on aura vu ma face
Toute attentive au bord du songe. (149)

Peut-on se trouver à la fois attentif et "au bord du songe"? Il y a là oxymore qui fait s'annuler à l'intérieur même du vers les termes pré-cités. Conséquence de la dualité ressentie par le travailleur. Il voudrait céder au rêve mais en même temps, il craint la désillusion qui l'a trop souvent marqué. L' allitération en /t/ de la fin, simule l'agitation de celui qui combat les "leurre". La polyptote finira par révéler que le rêve sera désormais marqué au sceau de la suspicion: "Rêveur, j'ai trop rêvé, j'ai trop nourri de songes"(82)⁵⁰

En ce qui concerne le loisir, la consommation d'alcool apparaît souvent comme une nouvelle source de problèmes. Les membres isocolons du vers suivant, suggèrent le geste bref du buveur lorsqu'il est dit: "Il vida son verre tout d'un trait" (157); puis l'alcool produit son effet d'abattement physique, et le dodelinement se précise par l'allitération de consonnes apico-dentales, soit le d⁵¹:

Pendant des heures, il but ainsi.
 Devant lui béaient des verres vides (157).

Dans une autre scène de taverne, les sentiments du buveur se démarquent encore une fois dans le style. Comme la boisson se veut souvent éveilleuse de drames, l'allitération de /k/,

50 Cette polyptote rappelle celle incluse dans la chanson de Jacques Brel, la Quête, tirée du film l'Homme de la Mancha: "Rêver un impossible rêve..."

51 Selon Marouzeau, p. 47.

consonne dure exprimant "un bruit sec et répété", suscitera des "sentiments tels que l'ironie, la colère, l'agitation"⁵², dans l'extrait suivant:

... un grand diable
Qui, buvait sec et chantait faux
 Et qui, juché sur une table
Criait si fort, crachait si haut. (175)

L'alcool porte en elle la double entité: tantôt elle éveille et amplifie le drame, tantôt elle le disloque. Notons dans ce qui suit, la métaphore de la matérialisation⁵³ où la boisson fait surgir spectralement les ennuis, plus encore, ceux-ci deviennent soudain matière dure et palpable⁵⁴ qu'on tente malgré tout de briser:

Oh! tous ces besoigneux cassés, ces prolétaires,
Qui, le soir, cassent leurs ennuis au choc des verres!
 (29)

Encore une fois, l'allitération de /k/ est probante d'une réalité: en tant que consonne dure, elle rend audible le bruit signalé du "choc des verres".

Par conséquent, ces habitudes d'alcool amèneront au foyer leur lot de frustrations; les femmes et les enfants en seront les premières victimes. Dans l'extrait qui suit, le m consonne du gémissement, se ligue au l consonne de la liquidité pouvant évoquer les larmes; et ainsi se profilent leurs valeurs expressives dans le drame relaté:

Le blasphème et les pleurs s'emmêlent. Les taudis
Branlent sous le pas lourd des allégresses sales
Qu'apportent les carriers avec l'alcool maudit (27)

Puis le style vient nous dépeindre la démarche incertaine du buveur, de diverses manières. L'allitération de consonnes dentales t et d, en symbolisant l'"agitation" et le "do-

52 Cressot, p. 30.

53 Expression de Jacques Pugnet dans Jean Giono, essai, p. 64.

54 Robert Choquette nous dit: "le peuple, au Québec, matérialise les idées. Par suite de nos origines terriennes, nous possédons un vocabulaire concret, proche des choses" dans le Français que nous parlons, Sélection, nov. '78, p. 56.

delinement", renforce la valeur sémantique du verbe "énervait" quand nous est décrit ce "pas" laborieux qui s'avance...

Il entra dans la salle et, d'un pas
Qu'énervait un dol durable,
Il fendit le flot des danseurs las (157).

De plus, la métaphore marine "flot des danseurs", nous rappelant le vacillement des vagues, traduit elle aussi le pas chancelant de cet homme qui a bu, et qui essaie péniblement de se frayer un chemin parmi les "danseurs". Cette image maritime se déploie en métaphore filée, sorte de correspondance télescopique⁵⁵ où l'on apprend la généralisation du problème de l'ivresse. C'est tout un peuple qui en est atteint. L'allégorie au sein de laquelle on devine une allusion rimaldienne, nous signale que la démarche du peuple en est une qui tangué, par l'image du vaisseau, dans ce qui va suivre:

Les enseignes aux phosphorescences enjouées
Arrosent de clartés le vaisseau vagabond
Du peuple ivre, qui vogue au son de la musique. (77)

L'abus d'alcool et tout ce que cela entraîne, se percevront sous l'angle de nouvelles formes d'oppression:

J'ai fui vers les cités qu'oppressent - vains idoles -
Le viol et le lucre et le stupre à la fois. (83)

Dès lors, ce que la ville préconise en guise d'échappatoire au réel se voit comme objet de mépris par le personnage - narrateur. L'allitération de p le proclame. "Toutes les consonnes où la projection des lèvres est visible... se prêtent au jeu de la mimique et de la grimace, généralement péjorative..."⁵⁶ Par ce procédé phonétique, qu'affectionnait particulièrement Marcel Proust⁵⁷, on nous trace un portrait peu flatteur de la cité:

55 Selon l'expression de Genette, dans Figures III, p. 112.

56 Morier, p. 275.

57 Marouzeau rapporte dans Précis de Stylistique française, cette citation d'un roman de Proust: "C'est la princesse, dit ma voisine, en ayant soin de mettre devant le mot plusieurs p, indiquant que cette appellation était risible". p. 47.

Stagnante comme une lourde mare
 Où se fécondent des pourritures,
 La petite ville, aux cerveaux ovipares,
 Propose pour les suprêmes nourritures
 Ses viviers de vices et de tares. (146)

Cressot corrobore la valeur expressive du p quand il soutient: "... le point d'articulation des labiales... se situant au niveau des lèvres, le mouvement de physionomie qu'elles supposent les rendrait propres à exprimer le mépris et le dégoût"⁵⁸.

La fuite dans le rêve (trop souvent brisé), et le loisir (où l'alcool prime), n'amènent pas le salut escompté. Ces échappatoires chimériques s'adjoignent aux autres formes d'oppressions pour acculer l'homme à l'état de sous-homme. Voyons-en les conséquences...

Décrépitude des personnages

Nul ne s'étonnera qu'avec ces oppressions multipliées, finissent par se gruger les forces vives des personnages. L'homme des champs s'adapte donc avec grandes difficultés à ce milieu infernal des villes où sévit la dure misère de la crise économique des années '30. Par allusion littéraire au "fils déchu" de Desrochers⁵⁹, le texte nous présente les travailleurs comme "rois déchus" ayant jadis régné sur de "florissants domaines". Dans ce qui suit, la polyptote "rois... villes-reines", nous fait assister au renversement global d'une situation privilégiée, où la royauté passe dans l'autre camp:

Or ces maîtres du sol, ces rois d'anciens domaines,
 (...) Gémissent aux confins bruyants des villes-reines. (31)

En campagne, l'homme régnait sur le sol, alors qu'ici, les "villes-reines" lui ont extirpé sa royauté; de maître, il de-

58 Le Style et ses techniques, p. 30.

59 Dans un entretien avec Jean Royer, dans Estuaire, sept. '77 Marchand disait: "J'avais connu Desrochers vers l'âge de 17 ans quand j'étudiais au Séminaire. Je ne sais plus comment j'avais été mis en relation avec lui mais nous sommes

vient sujet. Le style, dans l'extrait ci-haut, par ses nombreuses consonnes nasales m et n, renvoie à la notion de gémissement, et le verbe afférent est même lexical: "Gémissent"; en outre, les voyelles nasales à leur tour exprimeront l'exténuation du goût de vivre, la tristesse, la douleur. "Roussetot observait dès le début de ce siècle, que les voyelles nasales, pour une égale dépense d'énergie, sont moins audibles que les orales... se trouve confirmée la valeur expressive reconnue aux voyelles nasales... (elles) conviennent au figuré, à l'intériorisation, à la nonchalance, à l'endeuillement de l'âme".⁶⁰ D'autres éléments de stylistiques viennent accuser la déchéance physique de l'homme. "Le bruit atténué du "d" convient à l'expression de l'abandon, de la nonchalance (dodo, dodeliner)"⁶¹, souligne Marouzeau. Quand le rural pense à ce qu'il a laissé derrière lui, sa rêverie se cristallise en allégorie du ruisseau qui lui renvoie sa propre image: son enlissement dans le "fleuve" anonyme de la grande ville. Notons l'allitération du dodelinement par le d, que vient renforcer le mot-clé "indolent":

Songez à tout cela que je laisse, — ruisseau
Dont le cours indolent descendu des côteaux
 A soudain délaissé l'appui sûr de sa berge
 Pour se perdre en les eaux du fleuve qui l'immerge.
(172)

La déchéance sera aussi promulguée par l'apparition de l'antithèse en triade, où se prévalent des épithètes fortement opposées, pour mieux mettre en lumière le drame déchirant qui se joue:

devenus très attachés l'un à l'autre. Je lui écrivais. Il me répondait. Quand je recevais une lettre de Desrochers, mon cœur bondissait. C'était mieux qu'une lettre d'amour: c'était la lettre d'un "grand". Je lui envoyais mes vers, il les corrigeait. Il a vu beaucoup de poèmes des Soirs rouges à l'époque. Notre correspondance a été longue..."
p. 96.

60 Morier, p. 1208.

61 Précis de Stylistique française, p. 47.

Autonomes hier, puissants et débonnaires,
Les voilà déconçus, besoigneux, réfractaires, (32)

Sous la forme du parallélisme qui illustre la mécanique du geste par sa double répétition rythmique dans les vers suivants; lequel procédé s'adjoit l'anaphore qui indique un effet d'amoncellement des frustrations par la reprise des "Avec", figure pouvant également suggérer "l'indignation"⁶², selon Morier, l'idée de décrépitude commence à se manifester:

Avec des mains usées à servir les machines,
Avec des yeux remplis de l'horreur des usines, (121)

Le rythme nyctéméral des agressions de toutes sortes, se poursuivant de plus belle, il n'est plus de temps où l'homme peut trouver le repos. La syndèse "Et... et" en accroît l'idée par son effet cumulatif: "Et chaque soir et chaque nuit je me sens las" (177). Un autre facteur de débilité sera de devoir composer avec la faim: "Vois nos yeux s'allumer des hantises du pain" (45). Des signes évidents d'anémie vont se révéler: "Plis creusés dans vos fronts, rire: à vos lèvres blêmes" (177); causée non seulement par le manque de nourriture mais aussi par la pollution de l'air, thème largement évoqué dans un passage antérieur⁶³. Etat de décrépitude qui n'épargnera personne; il se manifeste ici chez la femme jeune: ces "douces promeneuses en cheveux" qui passent avec "des fards ardents sur leurs joues flétries" (52). La pollution de l'air produira aussi des symptômes d'affections respiratoires:

Les ateliers enfin ont vomi leurs troupeaux
De filles qui s'en vont, maigres et secouées
Par la toux. (77)

D'aucuns se plaignent de "rhumes et corizas" (68); des vieillards vivent avec la "gorge asséchée des poitrinaires" (68).

62 Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique, p. 110.

63 Michel Bouchard souligne dans la Pollution de l'Air, que les gens de Londres ont "un teint pâle et blafard. La cause première... est encore le smog, qui empêche les rayons ultra-violet du soleil d'atteindre la peau des résidents...". pp 39-40.

On trouve une évocation du saturnisme, cette maladie des temps modernes, que cause justement la pollution atmosphérique, où se dénonce une intoxication par le plomb émanant des véhicules en mouvement: "O la torpeur de plomb introduite en mon sang" (178).

Un autre personnage perçu dans une taverne, offre les signes extérieurs de l'hypertension, en plus de se voir affligé d'une obésité qui le gêne dans ses mouvements. Ce sentiment de gêne se répercute dans le style. Vu la fréquence des consonnes utilisées, dans le premier vers, la description physique de cet individu présente une difficulté d'élocution au lecteur: "Le taux des consonnes françaises, par rapport à l'ensemble des lalèmes, est d'environ 53.2%. Selon J.-Cl. Lafon... En conséquence, tout groupe de consonnes peut être perçu comme une entrave,... L'entrave... provoque... un sentiment de gêne: difficulté,... effort"⁶⁴. Voyons cet exemple:

Et cet autre à trogne sanguine
Qui, dans un corps énorme et lourd,
Abritait une âme enfantine (175)

Si le taux normal des consonnes est de 53.2% , le vers qui nous intéresse recèle donc une surabondance de consonnes puisque on y rencontre 10 consonnes pour 18 phonèmes; ce qui représente une élévation de plus de 2% sur la moyenne normale:

Et cet autre à trogne sanguine
/e sɛt oʈra tʁɔpɔ sãɡin/

On a donc 55.5% de consonnes. Le lecteur ressent une certaine gêne dans la prononciation de ce vers comme le personnage est embarrassé dans ses mouvements par son "corps énorme et lourd". Ce vers est entravé dans sa course, dirions-nous.

Sur le plan stylistique, la rime en "aille" comporte une saveur nettement péjorative; qu'il nous suffise de penser à "canaille", "courailler", "braillard", "débraillé", etc..

⁶⁴ Morier, p. 296.

Cette rime donc ajoute une note tragi-comique à l'évocation ~~des~~ maladies dont sont affublés les travailleurs, dans l'extrait qui suit, où l'on devine la fausse résignation installée:

Place à nos longs visages qui baillent!
Avec des coeurs usés et de mauvais foies,
Laissez-nous moisir dans la grisaille
Que le sort plaisantin nous octroie. (146)

Ce qui nous semble plus tragique encore, le portrait moral et physique des enfants obéit aux mêmes traits de désolation: "chair jaunie où la faim se consomme" (53). L'épithète privative mallarméenne nous indique qu'ils sont "des enfants sans jouets qui vont" (53), mettant ainsi l'accent sur leur dénuement. Puis la gradation ascendante comme l'oeil d'une caméra fait zoom sur les "bras", les "yeux" pour finalement s'arrêter sur le "front", là où git le siège des soucis; on les oblige à s'élever à la réalité des problèmes des grands. Il leur est interdit de jouer, comme ce devrait normalement être le cas:

Et dans leur chair jaunie où la faim se consomme,
Voici des enfants sans jouets qui vont,
Les bras noués, les yeux vagues, le front
Déjà serré de réalités d'hommes, (53)

Dans un tel contexte de mendicité, la venue d'un autre enfant dans chaque famille, sera pressentie comme une valeur négative: "Partout surgit le masque inquiet de la gésine" (133).

Puis la maladie se précise, trouve son identification. Des personnages se voient aux prises avec la "tuberculose". L'allitération par la consonne "m" du gémissement, devient porteuse de leur plainte:

Au long des soirs brumeux et des matins moroses,
Les moribonds, qu'un mal intense cloue au lit, (133)

Si l'on s'intéresse aux problèmes psychologiques proprement dits, on constate vite que bien peu de gens en sont

épargnés dans la cité. Un état de nervosité se devine dans le tic d'un gars de taverne. L'allitération du t, consonne de l'agitation, corrobore cet état de fait. Du reste, le verbe "torturait" porte une connotation de tourment:

Celui qui torturait aux commissures
Un éternel mégot toujours éteint (174).

Nous avons vu déjà que la pollution sonore des grandes villes affecte grandement le système nerveux. Toffler rappelait que les stimuli sensoriels disparates pouvaient conduire à l'hébéture. La métaphore animale vient accuser la dissolution du moi de l'individu, dans un "troupeau humain"; et l'uniformisation est rendue par métonymie alors que le mot "pas" s'offre au singulier; on a donc un seul pas pour tout un troupeau, preuve la plus flagrante d'un conformisme béat:

J'ai suivi le troupeau des hommes au pas lourd
M'intégrant à leur rythme amorphe et sans secousse.
(178)

La métonymie, encore une fois, qui illustre une partie pour le tout, nous démontre la déchéance de ce travailleur qui n'est plus qu'une bonne paire de bras: "Tes pauvres mains dressées à plaire sans surseoir" (38)⁶⁵. La perte de l'intégrité mentale se manifeste dans cette description du travail en usine: "D'où volent lourdement le poussier des cerveaux" (77). L'oxymore formé par ces deux mots si contradictoires qu'ils semblent s'exclure logiquement: "lourdement... poussier", car, le poussier évoquant quelque chose de léger, il ne peut pas voler lourdement, l'oxymore donc, par rapprochement de termes antinomiques, "permet de créer une impression mêlée..."⁶⁶, selon Morier. Cette impression confuse, vient ainsi ajouter son poids au sens du vers qui narre incidemment, la désagrégation des facultés mentales des usiniers.

⁶⁵ Etrangement, Morier rapporte ceci: "Quand la mémoire voit faiblir sa fonction de rappel, le malade, menacé d'amnésie, pratique la métonymie et la synecdoque pour se tirer d'affaire". p. 1113.

⁶⁶ Ibid., p. 828-829.

Tel qu'on l'a vu en développant le thème des agressions sonores, le bombardement auditif finit par provoquer une exaspération qui fait passer le sujet d'une émotion à une autre, parfois contradictoire, rappelant, par allusion littéraire, la finale de la Romance du Vin de Nelligan. Cet extrait le confirme; notons par ailleurs, la gradation ascendante du 1^{er} vers, suivie d'une chute au dernier vers:

Comme vous, j'ai souffert, j'ai aimé, j'ai haï
Et certains jours (sais-je pourquoi?) je me suis pris
A rire sans raison jusqu'à ce que ma joie,
Interdite, s'affaisse et dans un pleur se noie. (178)

Avec cette allusion littéraire, et puisque le sujet s'y prête, il est intéressant de souligner que c'est après avoir triomphé avec sa Romance du Vin, que Nelligan sombra dans la névrose au lendemain d'une soirée poétique au Château de Ramezay⁶⁷. Puis l'ouvrier se "confine" en son atelier "Avec l'esprit mourant que lui a fait son sort" (36). Le constat de cette dure réalité est annoncé dans un Prologue où le personnage-narrateur nous prévient de ce qui se passe dans les maisons: "Là-dedans, des psychoses s'affirment" (67). Affection qui se définit comme une "maladie mentale grave, caractérisée par la perte de contact avec le réel... schizophrénie... activité délirante... perte de l'auto-critique,... déviations du jugement, mode de pensée déréelle... Selon des travaux récents (...), elles affecteraient 1 p. 100 de la population urbaine"⁶⁸.

On assiste à une introversion de l'individu, par le procédé stylistique du miroir⁶⁹:

Dans ta tête affreusement vide
Où l'impuissance se contemple, (106)

Alors que le rural exprimait sa royauté par son front "nimbé de l'or mouvant des soleillées" (95), l'homme urbain se verra

67 Dans Poésies complètes, Luc Lacourcière souligne que Nelligan prononça ce soir là son "chant du cygne" car il entra à la Retraite Saint-Benoit, moins de trois mois après; p. 307; recueil publié dans coll. Nénuphar, Ed. Fides, Ottawa, '52.

68 Dictionnaire de la Psychologie, p. 236.

69 Selon le terme de Dupriez, p. 182.

apposer une auréole bien différente, soit une couronne d'"angoisse": "Et l'angoisse, imprécise, à mon front las s'enroule" (81).

Les travailleurs hors l'usine seront assujettis aux mêmes dégradations de facultés. Par un phénomène apparemment contradictoire, les "boutiquiers" connaîtront la déchéance physique et mentale, mais par l'oisiveté. Les ouvriers, avec leurs salaires de famine, ne peuvent évidemment pas faire vivre le commerce. Ce qui cause le sédentarisme des marchands, lequel est accusé par la place initiale qu'on a dévolue à la négation en début de vers: "Point ne bougent au long des jours les boutiquiers" (58). Dans le vers qui va suivre, les mots longs, ralentissant le rythme de la phrase, exprimeront la lenteur de ces hommes; en plus, le pléonasme inclus dans le mot initial et terminal soutiendra l'idée de l'économie d'efforts: "Parcimonie du mouvement qui se réserve" (58). Une "torpeur insidieuse" vient remplacer le "mouvement" de ces hommes. Et sur le plan strictement psychologique, les "boutiquiers" ont fini par interioriser le décor intérieur et extérieur. C'est le renversement du voile de Véronique. Alors que les lumières de la ville en filets "Tissent leurs miroitants lacets de clartés crues", formant ainsi une immense toile d'araignée, le marchand constate, par correspondance téléscopique ou métaphore filée:

Et sous notre crâne parcheminé
Se sont tissées des toiles d'araignées. (60)

Avec tout autant d'acuité, le phénomène sénile se trahit chez les personnes âgées. Une dame est décrite, assise dans le parc, et une métaphore de la matérialisation vient rendre quasi palpables ses souvenirs. Cette "vieille", à défaut d'un travail concret et utile à effectuer "Reprise ses jours, lente et lasse" (53). Ce signe peut rappeler le geste mécanique du déficient mental. Lorsqu'on reprend un vêtement, c'est qu'il y a une brisure; si cette dame donc, "Reprise ses jours...", c'est qu'il y a des trous dans sa mémoire du passé, et qu'elle tente

péniblement de reconstituer. Cette métaphore porte une part de sublime, et témoigne du drame psychologique dans lequel baigne la personne d'âge avancé.

Les vieillards de sexe masculin n'échapperont pas à l'anathème. La polyptote "usure... hors d'usage", et le procédé de chosisme⁷⁰ où ils sont comparés à du "stock" vulgaire, seront garants de l'état de sous-hommes, qui leur échoie:

eux que l'usure a rendus hors d'usage,
ils font partie du stock inutile des sages,
et c'est en raison de cette qualité
qu'assis à même un banc du parc,
le menton appuyé sur la canne,
ils vaticinent à tour de rôle, (64)

Réduits à l'état de vils objets dans la vie, l'allitération de mépris qui pèse sur eux, est audible par le p; notons une autre fois le procédé de chosisme qui les désigne:

rentiers à quatre sous, ô quantités négligeables
dont le monde est fort peu préoccupé (63).

L'on peut deviner une sorte d'antithèse entre le ô exclamatif servant habituellement à dénoter le sublime, mais qui vient donner ci-haut une solennité fausse à un constat odieux: l'homme relégué à un niveau infra-humain. Puisque personne sur terre ne leur prête une oreille attentive, ou le moindre intérêt, que leur reste-t-il en guise de pis-aller?

Un vieillard, dans le parc, s'est pris à écouter
Les propos de la mort assise à son côté. (145)

Et cet autre ancien travailleur, qui a dû bien des fois peiner ployé sous le "joug", comme une bête de somme, il en gardera des traces dans son vieil âge, alors que par métaphore filée, il sera associé à un ruminant:

Dans une bulle d'ombre un vieillard est assis
Qui, dans sa barbe, rumine sa vie,
Sa vie sans intérêt et qui s'ennuie (53).

70 Selon la terminologie de Cressot, p. 98.

En plus, la présence de l'anadiplose, où sont repris les mêmes mots en fin de vers, et en début de vers suivant:

(...) rumine sa vie,
Sa vie sans intérêt et qui s'ennuie (53)

traduit bien dans le style le ressassement des souvenirs, soit la rumination dont il est question. Aussi, cette image porte on ne peut mieux, l'idée de décrépitude, puisque, en psychologie, l'une des causes de la sénilité précoce est "l'isolement affectif", et l'un des symptômes remarqué chez la personne sénile est le "rabâchage"⁷¹. On trouve aussi dans cette image, un renversement de situation, alors qu'à la campagne, les ruminants souffraient de vieillesse:

Dolents et vieux, sur la paille des litières,
 Les boeufs roux s'endorment.(14)

à la ville l'homme se voit atteint de sénilité, et emprunte une action des ruminants.

L'on doit reconnaître, eu égard aux traits stylistiques vérifiés, que la décrépitude physique et mentale prématurée, se veut le lot de plus d'un résident des villes. A la campagne, les hommes déployaient "Le conquérant effort de leurs torsos musclés" (11), maintenant, ils doivent convenir que leurs...

... veines bleues ne roulent plus le sang
 Qui faisait tressaillir le torse lourd des maîtres
 Et sourdre aux flancs rosés des belles la santé. (78)

Réalité fortement dramatique, qui s'adjoint à tant d'autres pour traduire le déchirement campagne-ville ressenti par ces êtres.

Entre la résignation et la révolte

Après avoir subi toutes ces frustrations qui les ont laissés diminués mentalement et physiquement, pour la plupart,

71 Dictionnaire de la Psychologie, p. 272.

ces hommes ont l'air de s'enfermer dans une apathie stérile. Cependant, s'agit-t-il bien de passivité ou de fausse résignation? Quelques éléments de style tendent à supporter cette dernière hypothèse. A ce titre, voyons comment agit la litote impérative. Nous avons déjà vu dans un passage précédent, que le s peut devenir une métaphore phonique et que, quand on parle à voix basse, "le langage se dévoise, toutes les consonnes se transforment en bruit, et les plus intelligibles sont les sifflantes et les chuintantes". Nous apprenons maintenant que ces consonnes seront "mises en évidence" lorsque s'exteriorise "le langage de la perfidie"⁷². Ce "chuchotement" qui "pactise avec la haine mal dissimulée, la haine qui serre les dents"⁷³, nous en avons ici un exemple par l'allitération de sifflantes, où le sifflement du mépris chevauche un semblant d'acceptation:

Laissez-nous moisir dans la grisaille
Que le sort plaisantin nous octroie. (146)

L'antithèse corrobore cet aspect de fausse résignation alors que le front conserve les "plis" de l'exaspération, pendant que les lèvres tentent d'esquisser un sourire. Éléments révélateurs, comme il est dit au second vers, du débat intérieur qui torture ces usiniers:

Plis creusés dans vos fronts, rire à vos lèvres blêmes,
Tout cela qui révèle un aspect du dedans. (177)

En outre, nous venons de voir dans l'avant-dernier passage, que l'allitération de consonnes sourdes constituait parfois un chuchotement qui "pactise avec la haine... qui serre les dents"; cette idée vient brutalement s'inscrire sous la forme de la paronomase "morts... mors", portée par la métaphore chevaline:

Et d'autres qui sont morts
Les dents serrées au mors
Car ils ne purent être
Ce qu'ils rêvaient — des forts. (176)

⁷² Morier, Dict. de Poétique..., p. 257.

⁷³ Ibid., p. 257.

Ce qui vient donner un nouveau souffle et une nouvelle vigueur à ces hommes abattus et faussement résignés, ce sera la découverte de la fraternité. Gide a déjà écrit: "Qu'ils le veuillent ou non, une émotion commune crée un lien entre deux êtres"⁷⁴. A force de vivre des souffrances partagées, les hommes ont fini par se ressembler:

Invariables tics et petits haussements
D'épaules! Voilà bien des formes et des lignes
Et qui, parties de vous, se prolongent en moi. (177)

Et l'on voit poindre un nouveau vocable. Le personnage-narrateur appelle bientôt ses compagnons sous le titre de "frères", pendant qu'il leur lance sans ambages, une invitation à la fraternité, dans l'apposition du premier vers:

Il me faudra chercher parmi vous, nouveaux frères,
L'appui d'une poitrine où bat un coeur sincère (173)

tout en offrant le cadeau de son amitié en retour: (notons, dans l'extrait qui suit, en prenant le mot "Frappe" comme mot-clé, que les deux derniers vers sont bâtis en membres isocolons, rendant ainsi par le rythme, le martèlement des "coups" frappés par la "vie")...

Et si parfois, avec aveuglement, la vie
Frappe sur vous des coups trop durs et trop constants,
Songez que je suis là et que je vous attends, (174)

L'énallage de nombre indique enfin que le "je" fait soudainement place au "nous", dans un même poème intitulé: "Paroles aux compagnons"...

Songez que je suis là et que je vous attends,
(...)
Nous mettrons en commun la peine et le plaisir, (174)

Puis l'appel à la fraternité devient un appel à la solidarité:

Et le fardeau si lourd aux forces divisées,
Nous le supporterons de nos épaules conjuguées. (174)

Cette amitié nouvelle va plus profondément que le simple ap-

74 A. Gide, les Faux-Monnayeurs, p. 164.

prentissage extérieur de tics et de manières d'êtres, ces hommes développent une sensibilité qui tient de la perception extra-sensorielle sans doute tirée de leurs hérédismes:

Et chaque soir et chaque nuit, je me sens las
De toute la fatigue éparse dans vos membres. (177)⁷⁵

Rendu à ce point, le poème peut célébrer l'"accord des volontés"...

Qui lentement mûries dans les renoncements,
Imposeront demain leur nette architecture (23).

La fausse résignation cédera bientôt la place à la colère. Forts de leur nouvelle collusion, les hommes découvrent soudain le besoin impérieux de bousculer leur fardeau:

Mais voici que nos corps voués à l'ombre rouge
Sentent grandir en eux d'atroces maux qui bougent.
(45)

Des sentiments de révolte commencent donc à germer, timidement encore. Ce qui prouve que ces hommes ne sont pas des violents inconditionnels: en procède à une tentative de négociation avec la "Ville-monstre" avant de passer aux actes barbares; et l'on sent, dans l'extrait suivant, l'hésitation entre la résignation et la révolte, eux dont la "conscience" se met encore à osciller "entre la haine et la vaine pitié" (37)...

Penche ton front où luit un faisceau de lumières
Sur ce troupeau humain que la faim exaspère
Et laisse-toi fléchir à l'accent de ces voix,
Avant qu'aigries par la rancœur les mains lacèrent
Le mont où veille encor la geste (sic) de la croix. (44)

On assiste à un tamisage de la révolte, ou, du moins, à l'expression d'une volonté de surseoir, par l'antithèse qui suit, où s'exprime un "effet de sourdine" comme le veut l'étiquette de Spitzer, en cette image où le peuple s'adresse à la ville-monstre dans une tentative d'apitoiement: "Ecoute le grand cri qui gémit jusqu'à toi" (44). Le mot "gémit" vient

75 On trouve ce procédé chez Félix Leclerc dans Litanies du petit homme: "...j'ai mal à ton côté/tu as mal à mes yeux/c'est vrai... c'est faux... c'est les deux!" Extrait de Cent chansons, Bibl. can.-franç., Montréal, Fides, '70, p.80.

certes affaiblir le "grand cri". Et ce procédé "de sourdine" réapparaît sous une autre forme, où l'antithèse "timide... surhumaine" atténue encore une fois l'idée de révolte:

Ecoute...

Monter, timide encor, la clameur surhumaine (44).

Mais voici que toute tentative d'attendrissement ou de négociation ayant échoué, la fausse résignation s'est effritée. L'on voit poindre des signaux de troubles à venir. Dans le second vers qui va suivre, la norme grammaticale est brisée comme ces hommes anticipent de briser la "norme qui les courbe"; sorte d'anacoluthie venant rendre concret le désir de détruire un ordre établi:

Et les voilà fourbus. Leurs poings se crispent vers
La norme qui les courbe et, gnômes, les absorbe
Comme un astre sanglant aux rougeurs de son orbe. (34)

A la lecture, on s'attend à ce que "gnômes" soit un substantif-épithète de "norme", cependant, comme il est au pluriel, il vient caractériser "les", mis pour "forgeurs de métaux". La phrase constitue une entorse au plan grammatical et déconcerte le lecteur. On a donc une anarchie dans le style, comme des signaux d'anarchie s'annoncent par ces "poings" crispés, eu égard au sens de ces vers.

On peut voir se dessiner une isotopie annonciatrice de combats à venir. Dans l'extrait ci-haut, l'expression "astre sanglant" en est un exemple. Puis, le soleil re-signe un danger imminent: "Le soleil sur la ville allume un feu de torche" (56). Par épithète homérique, la citation traduit une image symboliquement primitive, et prophétique des troubles qui pointent à l'horizon: les peuplades aborigènes ont l'habitude de se peindre le visage avant les affrontements guerriers. C'est ainsi qu'on verra défiler dans les rues, sous les halos de lumières multicolores:

La foule aux faces peintes,
— Chenille bigarrée aux languides anneaux, — (43)

Ces deux vers, formant apposition, comportent virtuellement l'idée d'un important changement à venir, une sorte de métamorphose par l'évocation de la "chenille". Puis une métaphore filée fait se déployer cette image de "chenille" en une dynamique de la matérialisation: "Mais ces larves demain cimenteront des villes" (28). Et l'allusion aux "faces peintes" se rencontrait déjà dans une description du travail en usine, alors qu'on y voyait les travailleurs "le front rayé d'éblouissants éclairs" (34), ou la "face sillonnée d'éclatantes zébrures" (45). Toutes ces incidences nous semblent porter une symbolique inéluctable: ce sont des signes précurseurs de combats.

Puis une autre image prophétique de grands changements à venir sera celle de la gestation, où la parturiente se veut la ville même; notons que le personnage semble attiré malgré tout, par cette ville qui l'a tant malmené, et qu'il veut y rester⁷⁶ dans l'espoir de connaître des "lendemains de neuve et claire liberté" (39):

O ville, car l'aspect de ta hideur m'attire
(...)
Quand ton corps est tordu par les enfantements. (22)

Comme autre procédé stylistique, l'ironie viendra soutenir la dynamique de la révolte. L'ironie "est l'expression d'une âme qui, éprise d'ordre et de justice, s'irrite d'un rapport qu'elle estime naturel, normal, intelligent, moral"⁷⁷. L'ironie est donc une "action de justice". Et l'"ironiste est toujours à quelque titre, un idéaliste. Il souffre de l'erreur, il voudrait corriger ce qui déforme la vérité"⁷⁸. Les personnages vont invectiver la ville-oppresseur, et leur ironie se formule par allusion historique au féodalisme du Moyen-Age, où se devine la dérision dans la tournure "féodaux d'un jour":

76 Armand Guilmette, dans une analyse des Soirs Rouges, soutient ceci: "Marchand n'est donc pas un irréductible terrien, il veut s'adapter et il espère. En cela, il est moderne", dans Dictionnaire des Oeuvres..., p. 919.

77 Morier, Dict. de Poétique..., p. 577.

78 Ibid., p. 578.

Nous laisseras-tu donc ainsi charmer la faim,
Lutter contre le froid qui nous bleuit la face,
Tandis que tu repais tes féodaux d'un jour
Et que des feux de joie incendient leurs palaces. (46)

Les deux antithèses présentes, dont l'une oppose un "froid" qui gèle au point de bleuir le visage, aux "feux de joie" des "palaces"; et l'autre met en relief le mot "faim" par l'apparition du verbe "repais", condamnent ces "féodaux d'un jour" à une révolte imminente, et cette ultime tentative de négociation est bien l'un des derniers attermoissements avant le grand assaut. "Le bienfait de l'ironie, c'est qu'elle nous permet de voir au-delà d'une situation donnée"⁷⁹. Nous en arrivons à une concrétisation de la colère par l'anaphore qui "est justifiée par toute espèce d'insistance" dont "la haine implacable"⁸⁰; aussi s'ajoute l'assonance de "ou", rappelant le hou!, interjection du mépris:

Nous secouerons le joug qui fit courber nos têtes.
Nous coifferons nos fronts du souffle des tempêtes,
(47)

Aussi, la rapidité avec laquelle s'effectuera l'intervention est rendue par le f qui indique la "fuite rapide", lorsque placé en allitération; cette marche rapide devrait amener la reconquête des droits. Il n'y aura désormais plus de place pour la pitié:

Nous surgirons enfin des humides taudis,
Blêmes, le coeur vidé de toute pitié vaine; (47)

Le double oxymore qui suit traduit la même annihilation de l'angélisme, alors que tout ce qui est douceur, compassion, sera remplacé par des cris de rage; le chant des hommes changera de tonalité. Voici qu'ils clameront maintenant "En des hymnes vengeurs et des plains-chants brutaux" (39). Finies les tentatives d'attendrissement puisqu'aucune promesse d'allègement des fardeaux ne vient d'en haut. Rien ne sera épar-

79 Northrop Frye, Pouvoirs de l'Imagination, p. 63.

80 Morier, p. 109.

gné dans le style pour créer un climat de fureur. "La clameur dévale provocante, ne retient au passage que ce qui renforce son élan, dédaignant toute entrave (les pauvres césures des alexandrins!), charriant une rumeur amère"⁸¹. Le pléonasme redit en deux termes l'idée de colère montante: "Nous crispérons nos poings durcis par la colère" (47). Comment peut-on durcir des poings déjà "crispés"? Ce redoublement stylistique dans l'échelon de la colère n'est certes pas gratuit. L'agitation que dénonce l'allitération de t, et la colère suggérée par allitération de r, se trouvent réunies pour faire écho à la hargne verbale:

Nous frissonnons de haine à ton vent d'injustice.
 Une colère abrupte a martelé nos tempes.
 Nos muscles ont frémi de l'instinct qui les trempe
 (47).

D'une façon très évidente, comme nous le verrons ci-après, la colère est fomentée par allitération de r dans le style. La valeur agressive de cette consonne n'est pas une denrée neuve puisque le poète latin Perse appelait le "r" la "littera canina" car elle lui rappelait le roulement guttural du grognement du chien. Et dans cette perspective, Edmond Rostand dans Chanteclerc dira du chien Patou: "Quand il roule de l'r, il est très en colère"⁸². Mais notre exemple va encore plus loin car le "r" s'adjoint un g antéposé, pour obtenir l'harmonie imitative du grognement de l'animal: "Et l'aigreur des pensers (sic) qui rongent ton cerveau" (37). Si nous extirpons ces lettres, nous obtenons: gr-r-r-r. N'est-il pas exact que quand les concepteurs de bandes dessinées veulent illustrer le grognement d'un animal, ou même la colère humaine, ils utilisent le même procédé en bulle langagière?

Voici donc que s'amène la pièce paroxystique de la colère des travailleurs, bien que conjuguée au futur, elle

81 Propos de Claude Desjardins, parus sous la rubrique "Littérature", dans revue Relations, mai 1948, pp 159-160.

82 Selon Marouzeau, p. 47.

se déroule avec force détails; il s'agit d'une marche guerrière décrite en un style porteur d'au moins 70 r dans 20 vers, sans compter la présence des "gr". Notons à cet égard, la venue du mot "horde" qui associe les travailleurs à une meute de chiens ou de loups. Malgré la longueur du texte concerné, il nous apparaît important de le mentionner en entier pour en bien saisir tout le drame soutenu par ce r de la colère:

Nous irons, emportés par des souffles de haine,
Vers les centres nerveux de la ville où naguère,
Attirés par l'appât trompeur d'un vil métal,
 Nous vinmes, confiants, étreindre nos misères
 Et heurter notre rêve à ton grand coeur brutal.
 Nous crierons notre audace à qui voudra l'entendre
 Et, ruinant l'orgueil des élégants faubourgs,
 Nous abattrons les toits, nous faucherons les tours.
 Nos hordes rouleront, laissant l'affreux dégoût
Derrière elles flotter au clocher des églises
 Qui, seules dans la nuit, seront encor debout.
 Et quand tout fumera sur tes anciennes gloires,
 Quand, de tes flancs troués, crouleront les trésors
 Dont se souillent les maines rougies par les victoires,
 Lorsque l'aurore, entre tes murs démantelés,
 Dissipera l'horreur des viles cruautés,
 Alors, nous, tes dompteurs, ayant mâté ton corps
 Et purifié tes chairs vicieuses par les flammes,
 Ivres, nous fouillerons au fond de ta grande âme
 Pour voir s'il reste en elle un peu d'humanité.
 (47-48)

Ici même, la grande colère des marcheurs se veut proche parente de celle des marcheurs de Germinal où chez Zola, toute la colère montante s'exprime par une surabondance de r et gr, alors que les hommes vont eux aussi revendiquer leur juste part de pain.⁸³ Dans cette perspective, la reconnaissance stylistique de l'allitération de r comme évocatrice de colère, rejoint la théorie psychanalytique d'un Jung dans l'Homme à la découverte de son âme: "Lorsqu'on est d'humeur pathétique, lorsqu'on parle de façon émotionnelle et affective, on

83 Retenons cet exemple puisé dans Germinal: "On arriva à Gaston-Marie, en une masse grossie encore, plus de deux mille cinq cents forcenés, brisant tout, balayant tout, avec la force accrue du torrent qui roule." p. 322.

est porté à s'exprimer par allitération, et c'est là l'origine du discours et du vers". D'une même venue, Jung poursuit:

On a une tendance marquée à s'exprimer en vers dès qu'on est atteint par un affect. Ce sont là des données fort intéressantes, en rapport avec le fait que les affects chez le primitif sont immédiatement l'occasion de mouvements rythmés;⁸⁴

Ce chant épique de la grande marche anti-oppressive, fera surgir d'autres valeurs consonantiques. On sait déjà que le h aspiré est une consonne expressive de par sa rareté; laquelle peut "traduire un effort brusque et violent"⁸⁵. On comprend dès lors, la pertinence et la triple présence des mots avec h initiaux: "haine... heurter... horde...", dans cette violence déclamatoire. Puis l'allitération de t, consonne de l'"agitation", apporte son concours pour annoncer que la bataille contre la Ville-monstre sera victorieuse: "Alors nous tes dompteteurs, ayant mâté ton corps" (48). En dernier lieu, la ville vaincue se verra "purifiée par les flammes"; on peut voir dans ces termes, l'aboutissement de la métaphore filée où le soleil allumait sur la ville, en signe annonciateur d'un danger imminent, son puissant "feu de torche".

Conclusion

En faisant ressortir les principales lignes de force de la vie urbaine telles qu'elles s'ébauchent dans le style, on conçoit que l'adaptation à la ville ne s'est pas faite sans heurts. Ville identifiée comme un "abîme" inconnu, que le X, symbole algébrique de l'inconnu justement, vient rendre présent par le chiasme. Cette figure se découvre une autre symbolique en rendant graphiquement visibles, les croix pointées à l'horizon, et que perçoit le nouvel arrivant à son approche de

84 C. G. Jung, l'Homme à la découverte de son âme, p. 162.

85 Marouzeau, p. 51.

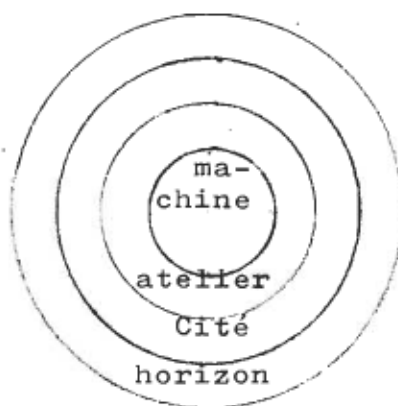
la cité. Marque indicative par conséquent, des supplices à venir pour lui. Un premier déchirement se pose: la vétusté de l'habitation où il faudra vivre, dont l'exiguïté s'exprime par assonance de voyelles à petite aperture; le froid se dit par phonèmes afférents comme le i, s, z. La rigueur du vent qui s'infiltré dans les interstices, est rendue par les fricatives f et v⁸⁶, et quand il fait claquer les "portes déclouées" on entend l'onomatopée du claquement: "clo...clo...". L'intérieur des habitats offre aussi un spectacle de désolation, avec son papier-tenture reflétant les peines des locataires, prenant ainsi l'allure d'un "voile de Véronique". Son "horreur multicolore" provoque un sentiment de dégoût exprimé par l'allitération de p. Maison où le soleil ne peut entrer à cause de la proximité des bâtisses, et qui offre une "cuisine aux odeurs rances"; la pauvreté devient synonyme de "faim" pour les êtres qui y vivent. Les enfants "sans jouets", n'ont que des "perrons boiteux" comme espace ludique.

L'environnement montre un visage aussi rebelle. Le vent qui "corne sur les enseignes" prend l'allure du Minotaure et le soleil se mute en personnage frais sorti d'un musée des horreurs, quand il ne se met pas tout simplement à danser, créant ainsi un sentiment de vertige. Dans l'aménagement architectural et paysager, la quadrature vient remplacer la courbe. La contemplation des hauts édifices et leurs "arêtes rectilignes" produira l'"effroi". Dans la rue, l'agression sensorielle atteint d'abord l'oeil par éclats de lumières brusques le soir, et l'audition supporte la pollution par le bruit, pour laquelle le rythme nyctéméral n'accorde aucun répit. Toutes ces agressions causent un "bombardement sensoriel" tel, qu'il finit par attaquer le système nerveux et produire l'hébétéude. La pollution de l'air, dont l'olfaction est dénoncée par consonnes et voyelles nasales, voit ses senteurs multipliées dans le pléonasme "touffeur de miasmes". Elle s'attaque à la végétation qui pousse malade et clairsemée, comme le style l'évoquant est "épilé" de ses principaux cons-

86 Giono nous sert cet exemple d'allitération du vent par

tituants. Le d du dodelinement met aussi en lumière la fragilité des jeunes pousses.

L'homme se sent bousculé dans la rue par la foule qui passe et repasse, comme l'apophonie voit ses phonèmes déplacés de part et d'autre sur la courbe vocalique. Mais le travail constitue la pire forme d'agression, où l'homme se sent dévoré littéralement, en un procédé de mise en abyme au 4^e degré, donnant le "vertige de l'infini"; par ces 4 avaleurs:



Les hommes prennent peu à peu une nature de "robots" que rend bien le rythme de l'épistrochisme, lorsqu'est décrite leur tâche, et la rapidité du geste se meut dans le r du roulement. A cause de la rigueur du travail, la métaphore animale les identifie bientôt à des bêtes de somme. Pas de pitié non plus pour ceux qui travaillent hors l'usine; ils se voient mutés en robots de l'exactitude.

L'homme pourrait fuir sa condition par le rêve, mais ce dernier produit des réveils de plus en plus déchirants. Il va parfois flâner au bord de l'eau, et l'image des oiseaux en vol, comme autant de grands X qui se déploient, deviennent la sublimation de sa croix, ce "fardeau" quotidien qu'il porte comme un "joug"; image où se devine l'espoir d'une reconquête de sa liberté. L'échappatoire de l'alcool apporte aussi de nouveaux problèmes à la maison, où les "blasphèmes et les pleurs s'emmêlent", et la liquidité des larmes repose dans l'allitération de consonnes liquides.

fricatives: "Ferme la porte, Firmin,... Ferme la porte, il fait un froid de verre", dans le Grand troupeau, Coll. Livre de Poche, Paris, Gallimard, 1931, p. 104.

La polyptote nous fait assister à un renversement de situation; de roi qu'il était à la campagne, l'homme devient valet dans la ville-reine. Les conditions insalubres de vie attaquent ses forces vives et installent la maladie, sous forme d'anémie, affections respiratoires, "mauvais foies"etc., et des problèmes psychologiques naissent: "psychoses", nervosité, sénilité précoce. Les enfants ont "l'air suprême de nains", la "chair jaunie" et les vieillards sont réduits à l'état d'objets par une jeunesse qui a peine à assumer son propre vécu. Les êtres s'enlisent dans une fausse résignation, face à l'oppression.

Mais bientôt, la découverte de la fraternité les sort de leur apathie stérile. Le "je" fait place au "nous". Cependant, n'étant pas des violents inconditionnels, on assiste à une tentative de négociation avec la ville-oppresseur, à un tamisage d'une révolte qui se cristallise peu à peu. Mais voici qu'aucun espoir ne vient d'en haut, la norme grammaticale se brisera par anacoluthie dans le style, juste au moment où les personnages "crispent" leurs poings "vers la norme qui les courbe", anticipant de briser cette "norme". Des signes annonciateurs de danger se manifestent, quand le soleil allume sur la ville son "feu de torche". Puis apparaît une symbolique primitive quand les lumières de rues peignent sur les visages des zébrures de couleurs. Cette "foule aux faces peintes", ou les travailleurs "la face sillonnée d'éclatantes zébrures" par la lumière des hauts-fourneaux, nous rappellent que les primitifs se peignaient le visage avant les combats guerriers. Le chant des hommes change de ton. La révolte gronde amère en faisant surgir les consonnes du grognement: gr-r-r-r. La "horde" dévale dans les rues en détruisant tout sur son passage, pour finalement purifier la ville "par les flammes".

Malgré sa rigueur, nous gardons bien conscience que cette révolte se conjugue constamment au futur. Mais elle est décrite avec tant de conviction, qu'on s'y sent transpor-

tés d'emblée. En la formulant ainsi avec force détails, elle agit à la manière d'une catharsis ou d'un psycho-drame chez les personnages. Et l'on connaît l'effet libérant d'une telle pratique en psychologie. Les fenêtres des édifices deviennent des écrans de télévision ou de ciné-parc, sur lesquelles on voit se dérouler la révolte sanglante dans une déliquescence de la lumière dépeignant l'ardeur des combats:

Au fond du soir un vitrail saigne (148)

. Dans la clarté de sang qui suinte des verrières, (47)

Libération par le verbe en attendant les "lendemains de neuve et claire liberté". Mais une autre voie de salut attend peut-être les néo-citadins, et nous laisserons le soin à la conclusion-intégration de la dévoiler.

CONCLUSION-INTEGRATION

Oppositions causales du déchirement

Après examen des divers traits stylistiques, dans leur sens obvie et leur sens connoté, nous retenons que la rupture d'avec le sol pour une cité hostile, a provoqué des remous très profonds chez les êtres. Mettons donc en présence les principales causes du déchirement pour mieux les cerner. Afin de ne pas alourdir notre propos, nous ignorerons pour l'instant les considérations stylistiques, sur lesquelles nous reviendrons subséquemment.

Sur le plan matériel, l'opposition entre la qualité des habitations est flagrante. La maison gorgée de soleil, "immuable", qui offrait aux enfants son "cirque en couleur de l'agreste fournil" (29); cette maison de campagne dont la pléthore édénique s'étendait de la table au grenier, où l'on percevait l'odeur de "la huche où s'incarnait l'espoir de la semence" (15), cèdera le pas aux "taudis que la bise transit" (133). En plus du délabrement manifeste, l'exiguïté de l'habitat urbain ajoute à l'inconfort. Aucun espace ludique n'est prévu pour les enfants qui doivent se contenter de l'image détériorée d'un cirque reproduite sur le papier peint, et à l'extérieur, des "perrons boiteux" où ils "s'ennuient". Dans la "cuisine aux odeurs rances" (159) où l'on doit "charmer la faim", le soleil est interdit de séjour à cause de la proximité des édifices, et conséquemment, pas de rêverie en évacuation par la fenêtre puisque la vue est murée. Alors qu'on pouvait tisser des liens quasi-humains avec la maison ancestrale, que l'on habitait de la naissance à la mort, désormais, la brièveté du séjour à cause des déménagements rapprochés,

tuera l'intime harmonie qui aurait pu s'établir avec cette maison urbaine.

La mésadaptation s'avèrera la même au niveau de l'environnement. Aux "granges gonflées de mils" (118), qui trônaient sur la "mer des moissons", sur des "terreaux gras" ou de "fécondes prairies", soutenant ainsi l'idée de pléthore; à la terre qui présentait "sa face de soleil d'où la gaieté ruisselle" (13), succéderont une nature inclémente et un paysage d'"effroi". Qu'on se rappelle l'allure protéenne du vent et son visage de Minotaure dans la ville associée à l'image angoissante du labyrinthe; ce soleil sous forme d'"astre sanglant"; la pluie, rendant la chaussée brillante, ce qui cause un sentiment de vertige par cette vision renversée des hauts édifices; et si, après la pluie, le vent souffle sur l'eau, l'impression ressentie sera inquiétante, puisque le soleil dans son mirage, s'y mettra à danser comme "un jeune soleil fou" (68). A la campagne, "l'oeil épousait le galbe arrondi des vallons" (92), ici, la quadrature vient remplacer la courbe. Partout surgissent les "angles durs"¹. Le paysage se dessine comme "une infinité de blocs géométriques" (172). Alors que jadis on contemplait le ciel comme "une mer d'azur", ici le regard frappe le "haut croisement d'arêtes rectilignes" (177); image maritime de désolation par le rappel de poissons squelettiques. Autre agression de l'oeil, habitué aux clartés naturelles du couchant, et qu'on soumettra aux éclats de "clartés crues" et à l'"or aveuglant des halos" (80). Agression pour l'oreille, quand, au bruissement des feuilles, et au roulement tamisé des chars de foin, succéderont les bruits de construction, le grincement des rails, la sirène d'usine, la musique des bars le soir, poursuivant l'homme jusque dans la rue. Tout ceci, formant un "bombardement sensoriel", fauteur

1 Comme le disait Jean-Pierre Richard: "... la ville et tous ses habitants sont emportés par les caprices du zig-zag, et soumis à la loi tragique de l'angulaire...", dans Poésie et Profondeur, p. 156.

de grands maux à venir. Dans cette ville "dont la bouche corrompt l'air" (120), la pollution atmosphérique n'est pas le moindre fléau. On y perçoit les apparences du smog qui laisse des traces "au bord des toits aux dos de suie" (148). Cet "air caustique" dénote la présence de l'anhydride sulfureux. Tout autant que les humains, la végétation en subira les affres. Elle poussera malade et clairsemée au bord des chemins, en opposition avec la route rurale qui s'appuyait aux abondants "massifs de feuillages". A la campagne, la nature se faisait complice de la beauté, alors que la jeune femme présentait un visage "Délicatement teint des ors du crépuscule!" (93); ici, l'environnement ternit la beauté de ces jeunes filles qui passent avec des "fards ardents sur leurs joues flétries" (52). La nature et l'environnement se comportent en êtres agresseurs, et la vision qu'ont les hommes de ces éléments, est aggravée par leurs conditions matérielles pitoyables.

Jetons maintenant un regard sur la qualité de vie au travail. A la campagne, celui-ci s'exécutait en plein air, dans de vastes espaces et dans le confort de vêtements amples; jamais il ne commandait la rapidité d'une machine, l'homme déterminant son propre rythme. A la ville, l'homme est subordonné à la machine; se sent broyé par ses "dents de métal". Il doit s'habituer à peiner en vase clos, dans la chaleur suffocante des "atroces géhennes". Comme à l'extérieur, on doit y subir l'enfer du bruit. Ces êtres qui, autrefois, régnaient: "Autonomes..., puissants et débonnaires" (32); eux dont les forces physiques dépassaient les exigences de la tâche, doivent maintenant plier leur corps "au rythme des robots" (45); subir la rapidité d'exécution. On constate un renversement global de situation alors que les hommes sont recrutés pour bâtir des "mondes surhumains", tout en étant réduits à l'état de sous-hommes. Ces "rois d'anciens domaines" se voient rétrogradés en loyaux sujets des "villes-reines". Pis encore, les voilà rendus à l'état de bêtes de somme, ployant sous "le joug", avant de mourir "Les dents serrées au mors" (176). Et comme symbole

dérisoire de la déchéance royale, au "front nimbé de l'or mouvant des soleillées" (95), l'homme se verra apposer une couronne d'angoisse: "Et l'angoisse imprécise, à mon front las s'enroule" (81).

En ce qui concerne le loisir rural, il se déroulait dans la maison paternelle où les familles se réunissaient, et le chant avait préséance. La sensorialité des écoutants était si aiguïlée, qu'ils se sentaient sculptés par les sons entendus:

Le chant qui frémissait et les profondes voix
Dont nous sentions s'épandre en nous les résonances,
(17)

A la ville, l'homme agressé de toutes parts, perd sa sensorialité primitive et sombre de plus en plus dans l'hébetude. De plus, les maisons trop petites, ainsi que l'éloignement, ne permettent plus ces soirées de famille. Il reste, comme fuite du réel, l'évasion dans l'alcool mais les retombées domestiques sont douloureuses, car "Les blasphèmes et les pleurs s'emmêlent" (27). A la campagne, "l'amour couronnait la fin (des) journées" (93), ici, on voit surgir "le masque inquiet de la gésine" (133). Comme échappatoire au réel, on en vient même à craindre le rêve qui produit toujours des réveils brutaux. Abrupt paradoxe, le loisir même contribue au déchirement ressenti par le néo-citadin.

Jadis à la campagne, on voyait "sourdre aux flancs rosés des belles la santé" (78), et les hommes présentaient leurs "torses musclés" dans une vigueur sereine. Abimés par la faim, la froidure, la pollution sous toutes ses formes, le travail ignoble, les êtres succombent tôt à l'emprise de la décrépitude. La maladie s'installe: problèmes respiratoires, tuberculose, anémie, "coeurs usés", "mauvais foies", insomnie, psychose etc... Sans stimulation ludique, les enfants font de jeunes vieillards dont le "front" est "serré de réalités d'hommes" (53). Les femmes ont le teint pâle et, on l'a déjà dit: le "bombardement sensoriel" conduit à l'hébetude. L'homme n'est

devenu qu'une paire de bras dans une usine "D'où volent lourdement le poussier des cerveaux" (77). Et les travailleurs hors l'usine subissent le même anathème; se mutant en robots de l'exactitude ou en débiles par la "fainéantise". Les vieillards en sont l'illustration la plus déplorable.

Assaillis dans leurs moindres fibres, les hommes s'enferment pour un temps dans une fausse résignation stérile. Cependant, comme le disait André Gide: "... une émotion commune crée un lien entre deux êtres."² A force d'endurer les mêmes sévices, ceux-ci ont fini par se ressembler, si bien qu'on s'appelle bientôt sous le vocable de "frères". Cette découverte de la fraternité agit sur eux comme un tropisme, les amène à "désapprendre la peur", selon l'expression de Bachelard. La révolte intérieure commence à germer qu'on essaie malgré tout de tamiser. Ils tentent de négocier avec la ville-monstre, mais comme aucun espoir d'adoucissement ne vient, la norme "qui les courbe" se verra fouler aux pieds. Des signes de dangers surgissent: le soleil allume son "feu de torche". Comme symbole primitif, avant les combats guerriers, on voit défiler dans la rue "la foule aux faces peintes" (43). Cette "action de justice" qu'est l'ironie, taxe les oppresseurs de "féodaux d'un jour". Puis on évoque avec une tragique complaisance ce que sera la révolte: rapidité d'exécution, rudesse des combats, destruction systématique avant de purifier la ville par les flammes. Mais il faut reconnaître que cette révolte se conjugue au futur; elle agit donc à la manière d'un psycho-drame en attendant les "lendemains de... liberté"; et les fenêtres des édifices se transforment en écrans catharcistiques sur lesquels se déroule le drame imaginé:

Au fond du soir un vitrail saigne (148)

Dans la clarté de sang qui suinte des verrières, (47).

Pérennité de l'oeuvre

Malgré l'amplitude du déchirement, les personnages ne

2 les Faux-Monnayeurs, p. 164.

sont pas dupes de ce "mythe bucolique" comme l'appelle Northrop Frye, et savent bien que les bonheurs passés sont révolus à jamais. Dans un parti pris pour l'espoir, ils croient que les sévices endurés enfanteront "les aubes de victoire". (34). Une métamorphose est attendue puisque la foule est comparée à la "chenille bigarrée", et que ces hommes sont vus comme des "larves" qui "demain cimenteront des villes" (28). Si la découverte de la fraternité vient donner des ailes à ces êtres écrasés, assurant par ce thème nouveau la pérennité de l'oeuvre, une autre voie poétique est annoncée...

Et je dirai dans quelle exaltante atmosphère
S'édifie la maison des poètes nouveaux. (23)

Les néo-citadins, coincés entre l'étau du passé et les "aubes de victoire", découvrent qu'en vivant pleinement l'instant présent, comme s'il s'agissait d'un instant d'éternité, ils y trouveraient peut-être une voie de salut; en cela ils pressentent la poésie instantéiste moderne³; c'est une leçon qu'ils tirent de leur hérédisme, car une scène amoureuse de la campagne exprime le désir de vivre dans le présent:

Ne plus rêver d'hier, méconnaître demain
Et comme me saouler de ta chère présence. (100)

L'hédonisme est rendu par allitération de m. Comme le disait Jacques Blais: "On ne trouve qu'abîmes hors du présent"⁴. On abolit passé et futur pour tomber dans l'infinif. On a l'instant-infini. Un autre extrait valorise encore cette réalité:

Obscurément instruits d'une science intuitive,
Nous savions le caprice hostile des destins
Et qu'il vaut mieux ne pas promettre au lendemain
Le renouveau des dons offerts à l'aujourd'hui. (94)

En début de cette citation, on rencontre l'expression heureuse: "Obscurément instruits d'une science intuitive". Sous

3 Dans son cours de Création en Poésie (Hiver '78 à Drummondville) pour l'UQTR, Gâtien Lapointe disait: "La poésie d'avant-garde doit s'écrire dans l'abrupt de l'instant".

4 De l'Ordre et de l'Aventure, p. 179.

cet éclairage, la notion du "vivre l'aujourd'hui" procèderait de l'intuition féminine. Le romancier Robert Baillie affirmait récemment que "l'ère du Verseau" dans laquelle nous entrons "valorise les valeurs féminines"⁵. L'auteur des Soirs rouges concilie le prophétisme de Robert Baillie et de Gattien Lapointe dans ces quatre lignes: intuition et instantanéisme comme valeurs de l'avenir. Et nous trouvons ce dernier exemple où se privilégie l'instant, quand s'exprime le désir:

Qu'ont les hommes, mordus d'angoisse et de hantises,
D'asservir le moment qui passe à leur plaisirs. (81)

Comme le signalait Georges Poulet, citant Joseph de Maistre: "L'homme n'est pas fait pour le temps, car le temps est quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir"⁶. Aussi, d'autres volontés de brouiller le temps linéaire se perçoivent à travers l'oeuvre. Un poème intitulé Pantoum recoupe cet idéal. A ce propos, Jean-Pierre Richard dit: "Dans le rythme noyant du Pantoum, toutes les distinctions s'effacent, toutes les qualités s'échangent, les divers mouvements se télescopent, le monde s'égare"⁷. Il est également significatif que ce poème des Soirs rouges développe une allégorie sur la mort, mettant ainsi en présence des vers qui meurent et qui ressuscitent. La volonté de brouiller le temps, n'est-elle pas finalement une volonté de conjurer la mort? D'autres procédés se proposent comme brouillage temporel: les nombreuses énallages rencontrées. Citons-en quelques-unes:

Il éprouvait des lendemains
Charmés de hampes somptuaires. (102)

Et le jour est bientôt venu (119)

Ce genre d'énallages audacieuses trouvera preneur, quelques décennies plus tard, chez un Gilles Vigneault par exemple.

5 Entrevue accordée à Doris Hamel, intitulée: "Le livre, une compromission un tantinet narcissique", dans le Nouvelliste, 12 fév. 1983, p. 15 A.

6 Trois Essais de Mythologie romantique, p. 17.

7 Poésie et Profondeur, p. 148.

Sa chanson Gens du pays contient cette énallage où futur et passé (imparfait) s'entremêlent: "C'est demain que j'avais vingt ans!" et son autre chanson les Gens de mon pays se termine par un même procédé où présent et futur se confondent: "Je vous entends demain parler de liberté!". En regard de tous les indices temporels observés, nous pouvons maintenant affirmer que la poésie captatrice du présent, existait déjà à l'état embryonnaire dans les Soirs rouges; nous en percevons les premiers balbutiements. Et comme la poésie d'aujourd'hui "préfère l'espace au temps"⁸, nous trouvons dans l'oeuvre cette volonté de brouiller le temps continu tout en découvrant une image sidérale (et sidérante!) de l'espace:

Sur ma nuit, j'aperçois tournoyer des splendeurs
D'astres évanescents éclatés des étoiles. (78)

D'autres éléments de pérennité s'ajoutent au niveau de la stylistique. Avec l'énallage dite de nombre, où le "je" du personnage-narrateur est supplanté à l'intérieur du poème par le "nous" pluriel, dans Paroles aux compagnons, l'écriture de Marchand rejoint celle d'un autre chansonnier; un refrain de Claude Gauthier est bâti sur ce procédé:⁹

Parlez-moi de vous,
Parlez-moi,
Parle-moi de toi entre nous,

Plusieurs traits stylistiques transcendent le temps pour rejoindre des écrivains actuels. L'oxymore par exemple qu'on retrouve en quantités chez Marie-Claire Blais dans les Apparences lorsqu'elle nous parle d'une "revêche bonté" ou bien d'un "compagnon fort et frêle"¹⁰, ou chez Nicole Brossard dans Mordre en sa chair quand elle décrit "l'immense clarté noire" et d'"exquises dévastations"¹¹. Armand Guilmette a déjà signa-

⁸ Cf. Genette, Figures, p. 107.

⁹ Jacques Prévert a fait usage de cette figure dans Paroles; son poème Dans ma maison, commence ainsi: "Dans ma maison vous viendrez", et se termine ainsi: "Dans ma maison... tu viendras". Oeuvre parue dans Coll. Folio, Paris, Gall., '72, p.85.

¹⁰ les Apparences, p. 140.

¹¹ Oeuvre parue aux Edit. Estérel, 1966, pp. 24, 37.

lé la présence dans les Soirs rouges de "diptyques indépendants par rapport à leur sens, et qui rappellent par effort de concision le haïku"¹². Nous savons, par ailleurs, que Jack Kerouac est friand de cette tournure dans son recueil intitulé Poèmes. En cela, Clément Marchand annonce la "Beat Generation".

D'autre part, certains procédés d'écriture comme la mise en abyme recoupent des techniques utilisées en cinématographie, et dont les arts graphiques de la publicité font usage également¹³. Aussi, une hypallage à la Ramuz rappelle un mouvement de caméra qui s'avance, en une sorte de travelling. On décèle plusieurs procédés de close-up, comme en cette image où l'auteur va chercher un détail très précis de la mimique d'un gars des tavernes:

Celui qui torturait aux commissures
Un éternel mégot toujours éteint. (174)

On détecte le mouvement ascendant d'une caméra dans une gradation littéraire, où l'objectif va chercher des détails très infimes du portrait physique d'un enfant:

Les bras noués, les yeux vagues, le front
Déjà serré de réalités d'hommes (53).

Pour ces considérations où le style rejoint les arts graphiques et cinématographiques, l'oeuvre de Marchand est encore moderne.

Reconnaissons que la pensée de l'auteur précède d'au moins un tiers de siècle, sinon plus, certaines découvertes de la science. Ce côté visionnaire des poètes faisait dire à Michel Serres récemment: "Il me semble... que la littérature et la philosophie sont souvent en avance sur la science, qui ne fait que les mépriser"¹⁴. Nous avons vu dans un passa-

12 Dans Dictionnaire des oeuvres..., p. 921.

13 Cf. J. Dubois, Rhétorique générale, p. 192

14 Propos recueillis par Jean-Louis Hue dans Magazine littéraire, No 192, février 1983, Paris, p. 45.

ge précédent que la terre se réjouissait au passage des habitants, et la psycho-botanique a découvert depuis peu que les plantes réagissent aux émotions humaines. Nous avons signalé que l'auteur prêtait une forme de vie primitive aux pierres: phénomène corroboré par la science actuelle. Nous avons relevé la description de l'effet tactile que le chant entendu imprégnait sur le corps humain, rejoignant ainsi les découvertes très modernes du Dr Tomatis, sur l'interdépendance sensorielle. "Une science très développée et un art accompli sont en réalité très proches parents...", soulignait Frye à ce propos¹⁵.

Sur le plan purement sociologique, la préoccupation de Marchand pour ces vieillards remisés à l'écart parce que non-productifs, ce qui les conduit à une débilité hâtive, rencontre les inquiétudes gérontologiques de notre époque. Mais ce qui nous a davantage frappée, c'est cette conscience écologique de l'auteur qui dénonce la robotisation de l'homme par le travail; hantise de notre civilisation où l'être humain se voit subordonné à une machine; c'est aussi son cri d'alarme vis-à-vis la destruction de l'environnement par toutes les formes de pollution, se mêlant à celui des écologistes modernes et même à celui du futurologue Alvin Toffler. Sous cet aspect de l'écologie menacée, si l'on oublie le sens obvie pour garder le sens connoté des vers qui suivent, nous sommes saisis par leur actualité; ils semblent frais sortis de la bouche des défenseurs de la nature ou des adversaires du nucléaire:

Nous sommes les enfants d'une race mortelle
Nous sommes les amants de la terre qui meurt. (120)

Tous ces considérants assurent, croyons-nous, la pérennité de l'oeuvre.

Cependant, d'aucuns objecteront que l'écriture de Marchand se situe bien loin de la poésie asémantique actuelle,

15 Pouvoirs de l'imagination, p. 22.

qu'elle reste parfois trop inféodée à la règle classique et fait usage d'archaïsmes; d'autres répondront qu'en cela, elle bénéficie du "prestige des choses abolies"¹⁶, ou comme le disait bellement Robert Choquette, les vieilles expressions "ont pris une patine qui les ennoblit"¹⁷. Mais l'auteur a su voir au-delà de son temps. Si l'on résume ces égards où le style reproduit comme un "sismographe"¹⁸ ce thème nouveau du déchirement campagne-ville, et celui tout aussi nouveau de la fraternité, il assure sa pérennité. Pour avoir pressenti certaines découvertes de la science, pour sa conscience écologique avant la lettre, ses préoccupations gérontologiques, il est moderne.

Quoi qu'on en dise, la poésie actuelle sera toujours redevable à celle du passé. Quand Théophile Viau écrivait au début du XVII^e siècle:

Ses chevaux au sortir de l'onde,
De flamme et de clarté couverts,
...
Ronflent la lumière du monde¹⁹,

par ce tour synesthésique, il pavait la voie au mouvement surréaliste. Quand Clément Marchand tente avec insistance de disjoindre le temps linéaire au profit du présent, répétons-le, il annonce la poésie de l'instant. Lorsqu'il donne à son vers une rythmique dys-harmonique de jazz, comme dans: "Bouges, troubles lueurs, passants, murs, rires faux;", il est moderne. Sa façon de s'appropriier les consonnes fricatives f et v pour en faire des allitérations de vent et de froidure hivernale, sera reprise chez Paul-Marie Lapointe qui écrira quelques trente ans plus tard:

sur ce, vient l'hiver
au fond des gorges profondes le verglas des fleuves²⁰.

16 Marouzeau, p. 106.

17 Dans le Français que nous parlons, p. 56.

18 Selon le mot de Roland Giguère, cité par J. Blais, p. 15.

19 Théophile, Oeuvres poétiques, France, Garnier, 1926, p. 30.

20 Voix et images du pays II, Montréal, CSM, 1969, p. 139.

Son titre les Soirs rouges, sa description de la "machine" qui broie les hommes sous ses "dents de métal", sourde à leurs plaintes et les reléguant à l'état de sous-hommes; sa quête de fraternité et de liberté trouveront leur pendant trente ans plus tard chez André Major, dans ce poème titré: l'avenir rouge,

la grande Machine
la grande Machine sourde
qui avance au son de sa voix
broyeuse d'hommes
laissez-vous son souffle
éteindre toute la lumière de vos yeux
(...)
(la Machine n'a pas pitié de ses esclaves elle
leur suce le sang et l'âme avec ce ne sont plus
des hommes mais des ombres à peine fraternelles
(...) — ô mes frères de Ténèbres, (...) je n'ai
à vous donner (...) que mes pauvres pas dans la
noirceur de la liberté)²¹.

Or, pour ses thèmes et ses procédés de style presque repris en écho différé par des chansonniers et écrivains actuels, nous pouvons, à certains égards, accorder aux Soirs rouges le titre d'oeuvre contemporaine. Roland Barthes écrivait ainsi à juste titre: "l'avant-garde n'est jamais que la forme progressive, émancipée, de la culture passée: aujourd'hui sort d'hier, Robbe-Grillet est déjà dans Flaubert, Sollers dans Rabelais, tout Nicolas de Stael dans deux cm² de Cézanne".²²

Soulignons en terminant, qu'il n'est pas en notre désir d'enfermer l'oeuvre dans le ghetto de nos seules conclusions. D'autres à notre suite, reprendront cette étude ou tenteront de la parfaire. Et s'ils arrivaient à des constats différents, voire même divergents, ceci n'infirmait pas nécessairement notre méthode; ce serait le signe de l'évidente richesse des Soirs rouges qui recéleraient ainsi plusieurs possibilités interprétatives. La critique n'est en fait "que le point de vue d'un sujet vivant et agissant, qui apprécie à sa manière, qui n'est pas celle du voisin" disait Claude-Edmonde Magny. Puis

²¹ Ibid., pp. 121-122.

²² le Plaisir du texte, Paris, Seuil, 1973, p. 35.

elle nous met en garde contre "l'illusion de l'observateur absolu" selon laquelle "la critique véritable serait objective et universelle".²³ Aussi, étant convaincue du haut potentiel de l'oeuvre concernée, nous ne prétendons pas l'avoir épuisée. Et dans ce domaine de la recherche littéraire, l'inachèvement sera toujours, paradoxalement, un atout de survivance.

Jeannine Thiffault

23. Propos rapportés par Bernard Dupriez, dans Etude des Styles, Bibl. de Stylistique comparée, Paris, Didier, 1969, p. 56.

APPENDICE

VARIANTES DE QUELQUES POEMES DES SOIRS ROUGES

Par ce relevé, nous désirons mettre en relief les multiples variantes dont sont porteurs les poèmes de Clément Marchand. Nous en avons retenus quelques-uns parus dans le Journal le Bien Public de janvier 1940; de même que dans les Revues Horizons de l'année 1939 et Gants du Ciel de décembre 1943. Nous les confronterons à ceux publiés dans leur version définitive, soit dans le recueil les Soirs Rouges, sorti en 1947. Pour éviter toute ambiguïté entre les poèmes provenant du Journal le Bien Public et ceux du recueil imprimé aux Editions du même nom, nous proposons les sigles suivants: J= Journal; R= Recueil; H= Horizons et G= Gants du ciel. Par ailleurs, en ce qui concerne les variantes de ponctuation, nous savons qu'il est parfois de convention d'omettre l'accent sur la majuscule initiale d'une phrase en typographie. Cependant, nous tenons à signaler quand même ces variantes par souci de rigueur.

Variantes de ponctuation

- G: Et l'oreille le son gaillard de la chanson. (5)
 R: Et l'oreille, le son gaillard de la chanson. (92)
- G: Ô naissance du jour en mon âme éblouie (5)
 R: O naissance du jour en mon âme éblouie (92)
- G: Ô le dessin très net de ton jeune visage (6)
 R: O le dessin très net de ton jeune visage (93)
- G: Pendant que nous allions, côte à côte, à pas lents, (6)
 R: Pendant que nous allions côte à côte, à pas lents, (93)
- G: Un candide bonheur luisait dans tes yeux doux (6)
 R: Un candide bonheur luisait dans tes yeux doux, (93)
- G: Nous n'avons pas connu les mots savants et lourds (7)
 R: Nous n'avons pas connu les mots savants et lourds, (94)
- G: Car au moment peut-être où nos lèvres taisaient (7)
 R: Car, au moment peut-être où nos lèvres taisaient (94)
- G: Ô soir d'automne au vieux village (7)
 R: O soir d'automne au vieux village (125)
- G: Ô ronchonners de désespoirs, (8)
 R: O ronchonners de désespoirs (126)
- G: A nous confier en partage? (8)
 R: A nous confier en partage? (127)
- G: Malgré le pli faux de ta face, (9)
 R: Malgré le pli faux de ta face, (127)
- G: A la miche cassée, (9)
 R: A la miche cassée, (127)
- G: Emportant dans mon coeur, (10)
 R: Emportant dans mon coeur (169)
- G: Au visage d'éternité (11)
 R: Au visage d'éternité, (170)
- G: Ô visages de solitaires, (11)
 R: O visages de solitaires (171)
- G: Âmes trempées aux francs vouloirs, (12)
 R: Ames trempées aux francs vouloirs (171)
- G: Ô frères retrouvés, qui ne prîtes point garde (12)
 R: O frères retrouvés, qui ne prîtes point garde (172)

- G: Sans me manifester tendresse ni dédain (12)
 R: Sans me manifester tendresse ni dédain, (172)
- G: À cet endroit tragique où le ciel se recoud (13)
 R: A cet endroit tragique où le ciel se recoud (172)
- G: Ô la structure lourde apparue des fabriques (13)
 R: O la structure lourde apparue des fabriques (172)
- G: Évoquerais-je encor celui (16)
 R: Evoquerais-je encor celui (176)
- G: Ô, dans la fumée des minuits, (16)
 R: O, dans la fumée des minuits, (176)
- G: Vous tous assujettis (16)
 R: Vous tous, assujettis (176)
- G: Ô tous vos corps de lente usure (16)
 R: O tous vos corps de lente usure (176)
- G: Et certains jours, (sais-je pourquoi?) je me suis pris
 À rire sans raison jusqu'à ce que ma joie, (18)
 R: Et certains jours (sais-je pourquoi?) je me suis pris
 À rire sans raison jusqu'à ce que ma joie, (178)
- G: Que faut-il faire? Encor marcher, (19)
 R: Que faut-il faire! Encor marcher, (179)
- G: Ô la promesse évanouie (19)
 R: O la promesse évanouie (179)
- G: Passer sur nos doutes frileux. (19)
 R: Passer sur nos doutes frileux, (130)
- J: (25/1/40) Mais hélas tout est leurre, et nos rêves... (3)
 R: Mais, hélas, tout est leurre et nos rêves... (17)
- J: Nos yeux se sont trompés sur ce qu'ils croyaient voir. (3)
 R: Nos yeux se sont trompés sur ce qu'ils croyaient voir; (17)
- J: Et les pas qui venaient des ombres révolues, (3)
 R: Et les pas qui venaient des ombres révolues (17)
- J: Le chant qui frémissait, et les profondes voix (3)
 R: Le chant qui frémissait et les profondes voix (17)
- J: Tout cela qui tremblait au bord du renouveau (3)
 R: Tout cela qui tremblait au bord du renouveau, (17)
- J: Visages apparus aux fenêtres désertes (3)
 R: Visages apparus aux fenêtres désertes, (18)

H: (nov. '39) C'est un quartier désert où rampe la misère (7)
 R: C'est un quartier désert où rampe la misère, (52)

H: Que frôlent d'éternelles promeneuses, (7)
 R: Que frôlent d'éternelles promeneuses (52)

H: De douces promeneuses en cheveux, (7)
 R: De douces promeneuses en cheveux (52)

H: — Des enfants aux airs suprêmes de nains (7)
 R: Des enfants aux airs suprêmes de nains, (53)

H: Dans une bulle d'ombre, un vieillard est assis (7)
 R: Dans une bulle d'ombre un vieillard est assis (53)

H: — Sa vie sans intérêt et qui s'ennuie. — (7)
 R: Sa vie sans intérêt et qui s'ennuie. (53)

H: Mais bientôt le soir avec ses croissants, (7)
 R: Mais bientôt le soir, avec ses croissants, (53)

H: Comme chaque soir, tout sera changé. (7)
 R: Comme chaque soir tout sera changé. (54)

H: Ce sera l'heure où la gêne est légère. (7)
 R: Ce sera l'heure où la gêne est légère (54)

H: Et tous ceux-là, que rompt la rage des combats, (7)
 R: Et tous ceux-là que rompt la rage des combats (27)

H: Dans un désœuvrement si morne, que l'esprit (7)
 R: Dans un désœuvrement si morne que l'esprit (28)

H: Sur quelque paysage intérieur, où traîne (7)
 R: Sur quelque paysage intérieur où traîne (28)

H: (mai '39) A la carène des vaisseaux. (5)
 R: A la carène des vaisseaux! (69)

H: Les grues s'inclinent vers les docks, (5)
 R: Les grues s'inclinent vers les docks (70)

H: — Faces d'iode aux pigments rares
 Bras tatoués de caducées — (5)
 R: — Faces d'iode aux pigments rares,
 Bras tatoués de caducées, — (70)

H: Bientôt levant leurs ancres noires (5)
 R: Bientôt, levant leurs ancres noires, (71)

H: Emoi des chaînes abolies — (5)
 R: Emoi des chaînes abolies, — (71)

H: Qui veillent au fond de moi-même, (5)
 R: Qui veillent au fond de moi-même; (71)

H: Je suivrais le chant des sirènes, (5)
 R: Je suivrais le chant des sirènes (72)

H: Vers des horizons dépassés, (5)
 R: Vers des horizons dépassés. (72)

H: O dans mon coeur le paysage (5)
 R: O, dans mon coeur, le paysage (72)

H: Et de vivantes cheminées, (5)
 R: Et de vivantes cheminées (72)

Variantes lexicales

G: Passait — fleur de soleil — sous les jeunes ramures. (5)
 R: Passait — fleur de soleil — sous les lourdes ramures. (92)

G: Et les trilles d'oiseaux vibrer dans les bosquets? (5)
 R: Et les trilles d'amour vibrer dans les bosquets? (92)

G: Un chant d'amour montait des collines légères (6)
 R: Un chant d'espoir montait des collines légères (93)

G: Et pendant qu'ils erraient sur la campagne bleue, (6)
 R: Cependant qu'ils erraient sur la campagne heureuse. (93)
 (+ var. ponct.)

G: Si jeune et si naïve et toute confiée (6)
 R: Si neuve, si naïve et toute confiée (94) (+ var. graphique)

G: À la douceur de notre espoir inavoué, (6)
 R: À la promesse d'un espoir inavoué. (94) (+ var. ponct.)

G: Etrangement instruits d'une science intuitive, (7)
 R: Obscurément instruits d'une science intuitive, (94)

G: Nous savions le caprice aveugle des destins (7)
 R: Nous savions le caprice hostile des destins (94)

G: Fouille chemins au profond leurre, (8)
 R: Fouille la route au profond leurre, (126)

G: Une jambe gainée de soie (15)
 R: Une jambe gantée de soie (175)

G: Ô compagnons, vous vivez tard dans ma mémoire. (17)
 R: Mes compagnons, vous vivez tard dans ma mémoire. (177)

- G: M'intégrant à leur rythme étrange et sans secousse. (17)
 R: M'intégrant à leur rythme amorphe et sans secousse. (178)
- J: Qu'un miracle sacré comblerait notre espoir; (3)
 R: Qu'un miracle inoui comblerait notre espoir. (17)
 (+ var. ponct.)
- H: (nov. '39) Le quartier malade et ses sombres rues. (7)
 R: Le quartier minable et ses sombres rues. (53)
- H: Et les petites gens torturés d'ennui (7)
 R: Et les petites gens agrippés d'ennuis (53) (+var. morphol.)
- H: Aux faubourgs, où la vie en ahans se résume, (7)
 R: Aux quartiers, où la vie en ahans se résume, (27)
- H: (mai '39) Et qu'en leur vol plané m'émeuvent (5)
 R: Et qu'en leur vol bleuté m'émeuvent (69)

Variantes morphologiques

- G: Contenir, moite encor, l'aurore aux chairs de fleur. (5)
 R: Contenir, moite encor, l'aurore aux chairs de fleurs. (92)
- G: Du fond de ma mémoire où le passé s'embrume (5)
 R: Au fond de ma mémoire où le passé s'embrume (92)
- G: Et, parmi ma mémoire où vivent mes années, (6)
 R: Et, parmi la mémoire où vivent mes années, (93)
- G: Me révélait soudain les lignes de ton corps. (6)
 R: Me révélait soudain la ligne de ton corps. (93)
- G: Le renouveau des dons offerts à l'aujourd'hui. (7)
 R: Le renouveau des dons offerts à aujourd'hui. (94)
- G: Les traits de vos visages (10)
 R: Les traits de leurs visages (169)
- G: Et cet élanement de masses dont l'effroi (13)
 R: Et cet élanement des masses dont l'effroi (172)
- G: Je n'écouterai plus les feuillages bruir, (13)
 R: Je n'écouterai plus le feuillage bruir, (173)
- G: Nous les supporterons de nos épaules conjuguées. (14)
 R: Nous le supporterons de nos épaules conjuguées. (174)
- J: Intimement mêlé à nos chairs confondues, (3)
 R: Intimement mêlée à nos chairs confondues, (17)

- J: La minute fut brève où vous avez semblé (3)
 R: La minute fut brève où nous avons semblé (18)
- H: (nov. '39) Mais ces larves demain cimenteront les villes. (7)
 R: Mais ces larves demain cimenteront des villes. (28)
- H: (mai '39) Les vaisseaux nus et sans voilures (5)
 R: Les vaisseaux nus et sans voile (71)

Variantes de contenu

- G: Dites, qui me rendra mon paisible village
 Et sa rivière nonchalante et son vieux pont
 Aux arches délabrées et ses basses maisons
 Lovées en la douceur fleurante des feuillages? (5)
 (+ var. ponct.)
- R: Je pense à toi, ce soir, romantique village
 A la rivière bleue qu'enjambe un très vieux pont;
 J'évoque le décor de tes basses maisons
 Lovées en la douceur fleurant des feuillages. (92)
- G: (Omission du titre) (9)
 R: Titre: "La Maison sans vivants" (87)
- G: L'on se demande, avant de choir
 Au bord des ténèbres du soir:
 "Faut-il tirer le vin lorsque la lie est bue?" (18)
- R: L'on se recueille avant de choir (+ var. ponct.)
 Au bord des ténèbres du soir. (178)
 (Le vers suivant est omis).
- H: (nov. '39) De maigres portes bavent sur la rue, (7)
 R: Des portes déclouées clochent sur la rue (52)
 (+ var. ponct.)
- H: (mai '39) Aux estacades des jetées. (5)
 R: Dans l'embrun des hautes jetées. (70)

Variantes orthographiques (coquilles, par omission de lettres ou autres).

- G: Quand une jeune fille auréolée et pure (5)
 R: Quand une jeune fille auréole et pure (92)
- G: Et la blancheur de l'aube au sommet des coteaux (5)
 R: Et la blancheur de l'aube au sommet des côteaux (92)

- G: Une main conjuguaît nos fronts, mystérieuse, (7)
 R: Une main conjuguaît nos fronts, mystérieure, (94)
- G: Et dans le brouillard du matin (9)
 R: En dans le brouillard du matin (87)
- J: Que sur la maison morte, où la nuit s'accumule, (3)
 R: Que sur la maison morte où le nuit s'accumule, (18)
 (+ var. ponct.)
- H: (nov. '39) Leurs yeux rôdent, hagards et ronds où rien ne luit, (7)
 R: Les yeux rôdent — hagards et ronds où rien de luit. — (28)
 (+ var. morphol. et var. ponct.)
- H: Le long des murs qu'une lèpre a mangés. (7)
 R: Le long des murs qu'un lèpre a mangés. (54)

Variantes graphiques (par ajout ou suppression de mots, inversion etc.)

- G: Si pure et si semblable à l'attirante fleur (6)
 R: Si pure et si semblable à la fleur attirante (94)
- G: Qu'on n'ose l'effleurer de peur de la cueillir. (6)
 R: Que l'on n'ose effleurer de peur de la cueillir. (94)
- H: (nov. '39) — Souliers démodés, robes défleuries — (7)
 R: En souliers démodés et robes défleuries; (52) (+var.ponct.)
- H: Reprise ses jours usées, lente et lasse. (7) (usées= var. orthog. ou coquille)
 R: Reprise ses jours, lente et lasse. (53)
- H: Que tout est piperie et qu'inutile (7)
 R: Que tout est leurre et piperie et qu'inutile (28)
- H: (mai '39) Tant de liens savamment tissés? (5)
 R: Des liens savamment tissés? (72)

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD Gaston, la Terre et les rêveries du repos, Paris, José Corti, 1948, 332p.
- BENOIT André, Etude de textes: auteurs contemporains, coll. Cours de Français, Québec, les Editions Françaises, 1968, 130p.
- BLAIS Jacques, De l'Ordre et de l'Aventure, Vie des Lettres Québécoises, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, 411p.
- BLAIS Marie-Claire, les Apparences, Montréal, les Editions du Jour, 1970, 204p.
- BOUCHARD Michel, la Pollution de l'air, coll. Satellite 2000, Montréal, Ed. Fides, 1974, 46p.
- BOUILLON Marie-France, les Plantes peuvent-elles deviner nos pensées?..., dans Perspective, 5 juin 1976, p. 12.
- CHAPUT Marcel et Tony Le Sauter, Dossier Pollution, Montréal, Ed. du Jour, 1971, 264p.
- CHEVALIER Jean et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des Symboles, tomes I, II, III, IV, Paris, Ed. Seghers, 1974.
- CHOQUETTE Robert, le Français que nous parlons, dans Sélection du Reader's Digest, nov. 1978, p. 56.
- CHOVIN Paul, la Pollution atmosphérique, coll. Que sais-je? France, PUF, 1968, 136p.
- COHEN Gaston, l'Air, un monde en péril?, France, Hachette, 1965, 128p.
- CRESSOT Marcel, le Style et ses techniques, Paris, PUF, 1969, 342p.
- DAIX Pierre, Nouvelle critique et art moderne, coll. "Tel Quel", Paris, Seuil, 1968, 204p.
- DELEUZE Gilles et Claire Parnet, Dialogues, Paris, Flammarion, 1977, 179p.
- DE ROUSSAN Jacques, Une Histoire des Indiens par eux-mêmes, Entrevue avec Bernard Assiniwi, dans Perspective, 9 mars 1974 pp. 22-26.
- DESJARDINS Claude, Littérature, dans Relations, mai 1949, pp. 159-160
- DOUBROWSKI Serge, Pourquoi la nouvelle critique?, France, Mercure de France, 1966, 263p.
- DUBOIS Jean et autres, Dictionnaire de Linguistique, Paris, Lib. Larousse, 1973, 516p.
-

- DUBOIS Jean et autres, Rhétorique générale, coll. Langue et Langage, Paris, Lib. Larousse, 1970, 206p.
- DUPRIEZ Bernard, Répertoire de figures de Rhétorique, pour le cours de stylistique structurale, Librairie des Presses de l'Université de Montréal, 1971, 257p.
- ECO Umberto, L'Oeuvre ouverte, France, Ed. du Seuil, 1965, 318p.
- ELIADE Mircea, le Mythe de l'éternel retour, NRF, France, Gallimard, 1949, 240p.
- FONTANIER Pierre, les Figures du discours, Paris, Flammarion, 1968, 505p.
- FRYE Northrop, Pouvoirs de l'imagination, coll. Constantes, Montréal, Edit. HMH, 1969, 168p.
- GENETTE Gérard, Figures, coll. "Tel Quel", Paris, Ed. du Seuil, 1966, 265p.
- GENETTE Gérard, Figures II, coll. "Tel Quel", Paris, Ed. du Seuil, 1969, 297p.
- GENETTE Gérard, Figures III, coll. Poétique, Paris, Ed. du Seuil, 1972, 286p.
- GIDE André, les Faux-Monnayeurs, coll. Livre de Poche, France, Gallimard, 1925, 399 p.
- GUILMETTE Armand, article sur les Soirs rouges, dans Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, t. III, Montréal, Fides, 1982, 1252p.
- HAMEL Doris, Entrevue avec Robert Baillie intitulée: le Livre, une compromission un tantinet narcissique, dans le Nouveliste, 12 février 1983, p. 15A.
- JUNG Carl G., L'Homme à la découverte de son âme, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1963, 341p.
- KENT G., Chagall, ce visionnaire plein de tendresse, dans Sélection du Reader's Digest, déc. 1977, p. 76
- MARCHAND Clément, les Soirs rouges, Trois-Rivières, Ed. du Bien Public, 1947, 183p.
- MAROUZEAU Jules, Précis de stylistique française, France, Masson et Cie, 1969, 224p.
- MORIER Henri, Dictionnaire de poétique et de rhétorique, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, 1263p.
- POULET Georges, Trois Essais de Mythologie romantique, France, José Corti, 1971, 189p.
- PUGNET Jacques, Jean Giono, Paris, Class. du XX^e siècle, Ed. Universitaires, 1955, 159p.
- QUILLET-FLAMMARION, Dictionnaire français encyclopédique illustré, Ed. Reflets du Monde, Paris, 1956, 1458p.

- RACINE Jean, Théâtre complet, t.II, France, Garnier-Flammarion, 1965, 381p.
- RICHARD Jean-Pierre, Poésie et profondeur, Paris, Ed. du Seuil, 1955, 253p.
- ROYER Jean, Entretien avec Clément Marchand intitulé: le Prix de la solitude, dans Revue Estuaire, septembre 1977, pp. 95-102.
- SEGHES Pierre, le Livre d'or de la poésie française, Marabout-Université, Belgique, non-daté, 478p.
- SILLAMY Norbert, Dictionnaire de la Psychologie, coll. Dictionnaires de l'Homme du XX^e siècle, Paris, Lib. Larousse, 1965, 319p.
- SPITZER Léo, Etudes de style, France, Gallimard, 1970, 531p.
- TANBOISE Maurice, le Bruit, fléau social, Paris, Lib. Hachette, 1965, 127p.
- TOFFLER Alvin, le Choc du futur, Paris, Denoël-Gonthier, 1971, 539p.
- TOMATIS Alfred, l'Oreille et la vie, Paris, Ed. Laffont, 1977, 315p.
- ULLMANN Stephen, Précis de Sémantique française, Berne, Ed. A. Francke, 1952, 342p.
- ZOLA Emile, Germinal, coll. Livre de Poche, France, Fasquelle, 1976, 503p.
-